MAY 15 1926

33e Année. N° 9. 1er Mai 1926.

PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

LA REVUE DE PARIS

		Pages.
Comte de Fels. . .	*Le Redressement français*	5
George Sand. . . .	*Le Journal de Piffoël*.	20
Ctesse de Noailles .	*Poésies*	61
Henri Gramain. . .	*Fanna la Nomade.* — I.	71
Baron de Montbas.	*Au Service du Roi.* — I.	98
Noëlle Roger. . . .	*Le Livre qui fait mourir* (fin).	119
Gabriel Faure. . .	*Le bel Été*.	154
George Peel	*Réflexions sur les Finances françaises*	181
Gérard d'Houville.	Les Spectacles : *Propos de théâtre*	200
Henry Bidou. . . .	Les Lettres : *Parmi les Livres*	211
André Chaumeix. .	La Politique : *L'Accord germano-russe*	220

Chronique bibliographique : J.-M. Bourget; M. Thiébaut.

Copyright 1926 *Revue de Paris.*

LA LIVRAISON DE **240** PAGES : **5** FRANCS

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 114, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

1926

La **Revue de Paris** *publiera prochainement :*

Histoire cynique

par JACQUES DE LACRETELLE

Le Jardin du Diable

par J. B. MAXWELL

Je ne vous aime pas

par MARCEL ACHARD

Le Premier voyage d'Ernest Renan en Italie

par ABEL LEFRANC

La Préparation de la Guerre civile

par X. X. X.

Le Maréchal de Mac-Mahon et le 16 mai

(Mémoires inédits par AUGUSTE LAUGEL)

Gen
Terq.

LE
REDRESSEMENT FRANÇAIS

Sous le vocable de « *Redressement français* », aussi beau dans sa rude concision que la tâche qu'il aura à remplir, quelques personnalités, au nombre desquelles on compte des industriels et des intellectuels, inspirées par un sentiment de patriotisme, viennent de fonder un « centre d'études et d'action sociales, économiques et politiques », dont le succès très grand paraît déjà justifié par la qualité de ses promoteurs, le but qu'ils visent et par les méthodes qu'ils emploient.

La doctrine de ce nouveau groupement est très sensiblement analogue à celle que nous avons exposée depuis plusieurs années dans la *Revue de Paris*. Les lecteurs de nos études de politique expérimentale ne seront donc pas surpris aujourd'hui si nous avons accepté de leur présenter et de leur recommander ce « Redressement français », qui parmi tant de ligues représente l'effort le plus sérieux et le plus digne de réussite que nous connaissions.

On a vu déjà dans ce pays des groupements d'industriels unis pour la défense de leurs intérêts privés.

Mais, dans le cas présent, des industriels entendent lancer une idée parfaitement désintéressée et altruiste avec une conception nettement opposée à l'initiative de leurs prédécesseurs. Ils se donnent pour mission la défense des intérêts généraux de la France. Ce ne sont pas des révolutionnaires de droite ou de gauche. Si on leur demande compte de leurs opinions politiques ils répondront que, ne se tournant ni vers un côté ni vers un autre de l'horizon parlementaire, ils se sont penchés sur la France avec toute la pénétration

1er Mai 1926.

de leur intelligence, leur souci du bien public, la ferveur de leur patriotisme.

Ils ont vu notre pays en proie à une crise morale, financière et sociale, provoquée par les erreurs de l'École dirigeante. Ils ont résolu de réparer ces erreurs. Ils apportent à la solution de ces problèmes redoutables un esprit dégagé de toute passion politique, de toute influence de parti. Ils mettent au service du bien public leur compétence de directeurs de grandes affaires, leur habitude du pragmatisme. Par surcroît ils ont décidé de réunir tout d'abord les ressources qu'eux seuls sont en mesure de recueillir pour l'œuvre salutaire à laquelle ils se sont dévoués.

Voilà la nouveauté, voilà l'originalité du « Redressement français » : une doctrine, une méthode, des moyens de réalisation appropriés. Voilà en quoi ce groupement diffère de tous ceux qui s'efforcent jusqu'ici de rétablir une situation qui serait désespérée si on ne se hâte d'agir.

Chaque fois que nous avons signalé ici un péril nous n'avons pas manqué d'indiquer le remède qui nous paraissait le plus propre à conjurer le danger. C'est pourquoi nous parlons aujourd'hui du « Redressement français » comme de la tentative la plus efficace pour réaliser les espérances des Français soucieux d'assurer à notre pays l'ordre et la sécurité [1].

***

Il y a quelques mois, M. Joseph Caillaux, et depuis lors tous les ministres des Finances qui lui ont succédé, ont convié la Nation française à faire pénitence. Ils ont aussi parlé d'intervention chirurgicale et prévenu les contribuables qu'on allait les placer sur la table d'opération. Ainsi, usant tour à tour du vocabulaire religieux ou médical, sans négliger d'ailleurs le recours à l'Inquisition, ont parlé les pontifes de la nouvelle religion d'État : la religion fiscale.

1. Le Redressement Français qui a son siège 28, rue de Madrid, à Paris, est une association légalement constituée avec un Conseil d'administration ainsi composé : MM. Raphaël Alibert, J. Bardoux, A. Bommelaer, Bourgeois, de Fels, Eschwége, J.-L. Faure, Geoffroy; J. Lebel, Max Leclère, J. Level, Germain Martin, Ernest Mercier, Mestre, Paul Nivard, J. Siegler, Eugène Mireaux.

Mais, pour les Français traditionnels comme pour tous ceux qui réfléchissent, une pénitence ne s'explique pas si elle n'a pas été précédée d'un examen de conscience et d'une confession.

Ce sont ces deux opérations préliminaires qu'ont certainement envisagées les fondateurs du Redressement français. C'est le résultat de leur examen de conscience, c'est leur confession, et c'est enfin et surtout leurs conclusions que nous venons retracer ici.

Tout d'abord ils ont constaté, avec la même tristesse que la plupart des Français, que nos destinées sont livrées à une classe spéciale de la Nation, à celle des politiciens professionnels.

Pendant que les véritables autorités sociales se tiennent à l'écart et s'absorbent dans le labeur fécond de la production intellectuelle et matérielle, les politiciens ne cessent de consolider leur puissance.

Divorce entre les politiciens et les producteurs. Telle est la situation française, telle est une des causes du mauvais état de nos affaires.

D'un côté les abeilles laborieuses, de l'autre les frelons qui se nourrissent de leur travail.

Cette anomalie commence même à frapper les étrangers. Quiconque suit de près la presse étrangère recueille souvent l'expression de l'étonnement ressenti dans le monde anglo-saxon et au besoin dans le monde germanique devant l'abstention des meilleurs éléments de la Nation française.

On ne parvient pas à comprendre au dehors que, dans le grand péril qui nous presse, l'industrie, le haut commerce, l'agriculture, la banque, l'élite des professions libérales, n'aient pas pu ou voulu se constituer à l'instar du *Stahlverband* allemand, qui a tant fait pour le salut de l'Empire, pour établir un plan de redressement et pour susciter les hommes capables de l'imposer ou de l'exécuter.

Cette critique est juste.

C'est vraiment un paradoxe dont il faut prendre enfin conscience pour le faire cesser, que les hommes à qui incombent de si grands devoirs et de si lourdes responsabilités dans le gouvernement des capitaux et de la production

n'aient aucune part à la gestion d'un budget gaspillé et dissipé à mesure qu'ils l'alimentent par leur travail persévérant et industrieux.

Les industriels, commerçants, agriculteurs, banquiers, savants, universitaires, etc., ont coopéré de leur mieux à la défense nationale. Ceux d'entre eux qui étaient en âge de servir se sont vaillamment battus. Et comme tous les combattants, ils ont rapporté de la tranchée la conviction que les choses après la guerre ne se remettraient pas sur leur ancien pied, si la fraternité des champs de bataille ne donnait des fruits de paix politique et sociale, si des rapports nouveaux ne s'instituaient entre les patrons et les ouvriers, si la somme de haine et de discorde répandue autrefois dans le pays ne se réduisait pas à d'inoffensives divergences faciles à réduire.

Ils ont cédé trop facilement à la commune illusion. Ils ont eu le tort de croire à la spontanéité de la réforme politique et sociale.

Ils puisent d'ailleurs une excuse valable dans l'immensité et la complexité de la tâche qui les a pris tout entiers immédiatement après la démobilisation. Il fallait remettre la France en train dans des conditions précaires et incertaines. Tous les jours la nécessité de produire avec intensité était proclamée par le gouvernement au nom du salut public. Les ministres ne se lassaient pas d'entonner l'hymne à la production. Les autorités sociales peuvent se rendre cette justice qu'elles sont entrées pleinement dans la pensée du gouvernement. Elles ont déféré avec une absolue docilité à ses requêtes.

L'œuvre de ces dernières années est là qui témoigne d'un effort énergique, intelligent et presque toujours heureux vers le redressement industriel, commercial et agricole de la France.

Mais tandis que les autorités sociales s'absorbaient dans cette œuvre et que leur attention se détournait des affaires publiques dans la confiance que celles-ci prendraient d'elles-mêmes la marche prévue, la politique française évoluait rapidement à contresens des anticipations optimistes.

Il faut bien se l'avouer aujourd'hui. Ce que nous nous défendions même d'envisager en 1919, dans la crainte de commettre une sorte d'impiété patriotique est arrivé. La

France se retrouve à son point de départ de 1914 et la concurrence des partis a repris ses allures de guerre civile, incompatible avec tout essai de rénovation. La classe des politiciens gouvernants n'a rien appris, ni rien oublié. Mais si dans l'avant-guerre grâce à l'abondance des ressources que la prodigalité des budgets ne parvenait pas à épuiser, l'incapacité des hommes, la fausseté de leurs principes, et l'insuffisance de leurs méthodes n'étaient pas très frappantes, elles se révèlent aujourd'hui dans toute leur évidence en face d'une crise financière qu'ils sont chaque jour plus impuissants que la veille à maîtriser. Les institutions, comme frappées de paralysie, ont cessé de fonctionner. C'est un état de choses navrant et douloureux. Nous ne savons pas ce que nous devons redouter le plus de l'inertie ou de l'activité de nos dirigeants. Quand ils ne font rien, nous sommes inquiets parce qu'il importe de faire quelque chose pour conjurer le désastre que nous savons *inévitable*. Quand ils travaillent, dans une atmosphère de fièvre, notre inquiétude n'est pas moindre, parce qu'ils essaient visiblement d'utiliser nos embarras financiers pour détruire notre ordre social et transférer à l'État toutes les richesses privées.

On ne peut plus se méprendre aujourd'hui sur le sens des événements, ni sur la gravité de la situation.

Pendant douze ans, les producteurs français ont répondu de tout leur cœur et de tout leur pouvoir aux appels que l'État leur adressait au nom de la patrie en danger et de la production en déficit.

De très vieille date, l'État a toujours eu leur foi et leur confiance. Ils étaient habitués à voir en lui un auxiliaire et un collaborateur.

Il semblait que, malgré les fréquents changements de personnes, les trop rapides alternances de partis, l'État se succédait sans cesse à lui-même, pareil et fidèle à lui-même depuis cent vingt-cinq ans.

Plus que jamais au lendemain de la guerre on était enclin à voir en lui l'agent de la continuité française, bien mieux : le promoteur nécessaire du progrès social.

Nous avons résisté aussi longtemps que nous avons pu à l'évidence, disent les fondateurs du Redressement français,

Nous sommes forcés aujourd'hui de nous y rendre. Cet État dont nous étions persuadés d'être les associés dans l'entreprise de restaurer l'économie nationale a prouvé son incapacité.

Tantôt il professe, tantôt il favorise une doctrine qui se propose l'abolition du capital, de la propriété et de l'héritage. Il multiplie à notre égard les marques d'hostilité. Il nous dénonce quotidiennement aux vindictes populaires. Quittant son rôle qui est d'arbitrer les différends sociaux et de maintenir toutes les classes en paix, il a pris nettement parti contre nous.

Et ce phénomène est surtout rendu possible par une fiscalité, qui, puisée à même au collectivisme marxiste, nous soumet à un régime qui a la spoliation pour but avec l'inquisition pour moyen. L'État ne semble avoir encouragé la production que pour la mieux dévorer.

L'examen de conscience auquel nous sommes irrésistiblement invités par les dangers de l'heure présente nous fait voir que nous ne sommes pas sans responsabilité dans cette transformation funeste et progressive de l'État français.

Il faut avoir le courage de le reconnaître.

Nous avons commis, en tant que catégorie sociale, une faute capitale en nous tenant obstinément au point de vue de l'économie politique, libérale et orthodoxe, qui veut que le travail soit une marchandise et qu'après l'avoir payée nous soyons entièrement quittes envers qui nous l'a vendue. Sans doute, individuellement parlant, nous avons donné les uns et les autres des preuves éclatantes d'altruisme et de générosité, dont la liste serait longue et infiniment honorable. Mais ce que chacun a pu faire en particulier modifit-il suffisamment la position générale de notre classe à l'égard du problème social? Le prolétariat immense que nous avons appelé dans les villes et les centres industriels n'y est que campé. Il reste à l'incorporer dans l'ordre social. Fatalement notre abstention devait amener l'État à se substituer à nous dans le rôle que nous ne remplissions pas. Dès lors le prolétariat embrigadé a tenté de s'emparer de l'État avec l'aide des politiciens. C'est ainsi que, petit à petit, le socialisme d'État a paru justifier devant la Nation sa prétention d'édicter des impôts sans mesure et des dettes sans fin, d'accroître indéfiniment le nombre des

fonctionnaires. C'est ainsi qu'il s'est avisé de résoudre toutes les difficultés sociales par le moyen de lois brutales et rigides dont l'ensemble forme tout un code de socialisme d'État.

Nous sommes obligés de constater que la plupart des lois sociales votées par le Parlement vont à l'encontre du but proposé. Loin d'assurer la prospérité des entreprises et la liberté du travail, elles y apportent souvent des entraves au détriment même de la classe ouvrière qu'elles prétendent protéger.

L'interventionnisme de l'État a été inauguré par la loi du 4 mars 1904 sur les bureaux de placement; il a continué de se manifester par les lois d'assistance, par la loi sur les retraites ouvrières et paysannes, par la loi sur les habitations à bon marché dite loi Ribot. Ce code a-t-il atteint les fins qu'il s'était proposées? Il faudrait en faire le bilan. On n'a jamais voulu y procéder. On préfère s'en tenir à la littérature électorale. Or la loi sur les retraites ouvrières et la loi Ribot ont notoirement fait faillite. Quand on mettra loyalement en regard, pour l'appréciation des lois dites sociales, le total des dépenses budgétaires dont elles ont été le prétexte, le nombre des fonctionnaires dont elles ont provoqué la création et les résultats effectifs qu'elles ont produits, elles ne résisteront guère à cette épreuve.

Le socialisme d'État est né de notre carence. Mais, encore une fois, une carence raisonnée. Nous avons sucé avec le lait maternel la croyance à l'État bienfaisant, à l'État providence. Nous lui avons abandonné la fonction sociale dont nous étions l'organe nécessaire et naturel. Nous en étions même venus à perdre jusqu'à la conception d'une réforme s'accomplissant par la libre initiative et l'action directe des intéressés. Nous étions en proie à la superstition législative. Nous passions le plus clair de notre temps à traduire nos aspirations en projets de loi et à en solliciter le vote, sans prendre garde qu'ils nous revenaient absolument déformés et dénaturés, après avoir passé par l'interminable filière de la procédure parlementaire.

L'État ne s'est pas fait prier pour se substituer à nous.

Sous ce commode paravent du socialisme d'État, tous les népotismes et tous les parasitismes se sont donné libre carrière.

L'État n'a cessé d'accroître son domaine et son patrimoine pour les livrer à l'exploitation de sa clientèle politique, sous couleur de remédier aux imperfections de l'ordre social. Toute notre législature est imprégnée de communisme. Le principe moteur de la politique actuelle, le voici. L'État est fondé à percevoir sur les producteurs des impôts illimités afin de réparer avec le montant de ces impôts l'injustice que les producteurs font à ceux qu'ils emploient. On voit sous ces fallacieuses apparences de sollicitude démocratique à quelles extrémités peut nous conduire un principe aussi vague et aussi indéterminé. A rien de moins qu'une révolution sociale accomplie par voie budgétaire. Tel est le fruit amer de la confiance illimitée que nous avions mise en l'État.

Les autorités sociales ne peuvent se croiser les bras en présence de cette constatation. C'est désormais, pour elles, une question d'être ou de non-être. Si, après une absence qui n'a été que trop longue, elles ne reprennent pas possession de leur domaine, si elles n'entreprennent pas d'instruire l'opinion publique avec l'ensemble de leurs moyens et de leurs forces, elles devront s'attendre à subir le pire destin et à être entraînées dans une catastrophe financière.

Il leur appartient de prendre en main l'œuvre du redressement français lié à la prospérité des entreprises qui associent dans un labeur commun les travailleurs intellectuels et les ouvriers manuels.

Cela suppose trois conditions :

L'intelligence de la situation;

La volonté indéfectible d'y remédier;

L'esprit d'union et de solidarité s'exprimant dans une large mise en commun des ressources.

Si l'on admet les prémisses que nous venons de poser, les conséquences se déduisent d'elles-mêmes.

Il est temps pour les autorités sociales de s'en prendre aux réalités et d'en venir à l'action directe.

En gros, nous avons pour le moment un but principal à atteindre : rendre l'État à sa mission véritable, le faire rentrer dans ses limites, reviser ses fonctions et lui reprendre ce que nous n'osons dire qu'il ait usurpé, car nous le lui avons trop souvent abandonné.

La première chose, puisque notre inertie et notre illusion collectives ont été la cause des usurpations étatistes est donc de la faire cesser. Nous n'avons pas besoin d'une loi pour cela, le résultat peut être obtenu par nos libres initiatives.

Comment doit logiquement se manifester l'activité du Redressement français?

Certes ses fondateurs sont frappés comme tout le monde de la nécessité de remédier à tant de maux qui affligent notre machine politique. Ils sont bien assurés que la situation du pays restera précaire tant qu'il ne sera pas confirmé dans l'ordre moral (instruction publique), dans l'ordre politique et administratif et qu'il ne sera pas assuré de la sécurité extérieure (diplomatie et organes de la défense nationale).

Mais tant de réformes qui apparaissent cependant indispensables ne peuvent venir toutes à la fois. Il faut procéder par degré d'urgence et courir au plus pressé.

Cette directive adoptée, quels sont les deux dangers les plus apparents de l'heure présente, sinon le communisme et la banqueroute?

Le premier ne peut être combattu et enrayé qu'en procurant au pays la paix sociale à laquelle il aspire. Le second ne peut être écarté que par la réforme du système du « tout à l'État » sous lequel périssent nos finances.

En somme de quoi s'agit-il? Définir l'œuvre urgente que le gouvernement devrait accomplir en ce moment, examiner si un groupement privé peut non pas se substituer à lui mais l'aider assumer les responsabilités de la tâche sous laquelle l'État succombe : tel est le problème qui se pose aux fondateurs du Redressement français.

De l'avis unanime exprimé par les publicistes les plus qualifiés, et récemment encore par M. Octave Homberg avec une rare compétence et une clarté parfaite, d'après les études faites aussi bien dans le Parlement que dans la Presse, il est reconnu que la seule solution pratique de nos difficultés actuelles consisterait en la création de commissions extra-parlementaires analogues à la fameuse commission Geddes, qui a fonctionné en Angleterre avec tant de succès.

Il n'est pas douteux que jamais la Chambre des Députés actuelle ne se décidera à prendre une décision aussi raison-

nable. Et d'autre part, elle est le seul organisme constitutionnel qui puisse en prendre l'initiative.

L'idée parfaitement originale du Redressement français est de collaborer avec la Chambre et le Gouvernement, en créant lui-même ces commissions, et d'assurer leur bon fonctionnement jusqu'à ce que leurs travaux aient trouvé leurs conclusions naturelles dans des rapports définitifs.

Ce projet n'est pas irréalisable, bien au contraire.

Si le *Redressement français* se constitue comme nous l'espérons, à l'échelle que nous ambitionnons pour lui, son premier soin devra être de confier à une commission compétente l'étude des améliorations sociales immédiates que toutes les autorités sociales s'engagent à appliquer d'un seul cœur et dans une même pensée à cette double fin d'ôter à l'État socialiste tout prétexte à empiètements, et à lui disputer victorieusement le prolétariat désormais incorporé par nos soins à l'ordre social.

D'autre part le fait que nous sommes menacés d'une révolution par voie fiscale et budgétaire nous indique surabondament l'endroit précis, le joint des choses, où il convient d'insérer la pointe du couteau.

C'est en contraignant l'État à économiser sur ses frais généraux et à mettre en valeur son immense patrimoine si peu productif que nous lui enlèverons le plus sûrement son caractère collectiviste et communiste.

En même temps qu'une *commission des réformes sociales* le Redressement français formera donc une *commission des Économies avec Inventaire des biens de l'État.*

On objectera sans doute que ces deux commissions feraient double emploi avec les commissions similaires déjà constituées par le gouvernement. La vanité de cette objection est trop aisée à établir. La commission de l'Inventaire n'a même pas fourni un rapport. Elle semble n'avoir été créée que pour enterrer la question. Quant à la commission des Économies, elle a produit, grâce à MM. Louis Marin et Emmanuel Brousse, une première nomenclature raisonnée de retranchements budgétaires. C'est un travail absolument remarquable. Le gouvernement et la majorité se sont accordés pour ne pas le laisser venir en discussion. L'expérience est faite. La cause

est entendue. Ni les économies budgétaires, ni la mise en valeur du patrimoine de l'État ne nous viendront par la voie ordinaire.

Elles ne prendront pied dans le domaine de la réalité que par l'intervention décisive des Commissions dues à l'initiative du Redressement français mettant au point des projets clairs, positifs, concrets, prêts à l'application immédiate, marqués du double sceau de la hardiesse et de la compétence.

Et par-dessus tout nous faudra-t-il une *commission fiscale?* C'est dans ce compartiment que nous aurons le plus d'erreurs à corriger et de préjugés à redresser. Nous avons, devant toute chose, à opposer à la fiscalité marxiste, personnelle et inquisitoriale, importée de Prusse, la fiscalité réelle, c'est-à-dire frappant les choses et non les personnes, fille du clair génie français et de la Révolution française, la fiscalité qui associe le mieux la facilité du paiement, la productivité du rendement et la justice de l'imposition.

Le pays attend une solution raisonnable au problème financier.

Il ne l'attend plus du Parlement où tout est gâchis, confusion, anarchie, qui a consommé en moins d'un an huit ministres des finances, et qui, ne sachant où se prendre, où s'accrocher, ballotté entre la peur de ses propres doctrines et la crainte des représailles collectivistes, a fini après avoir entassé projets sur projets, contradictions sur contradictions, par s'installer tranquillement dans la faillite.

La solution de raison, de sagesse et de science que le pays n'attend plus de son Parlement, il l'attend de ses Autorités sociales, c'est-à-dire de nous-mêmes.

Entrer résolument dans la voie des réformes sociales vivantes et opérantes parce qu'elles échapperont à l'infécondité des œuvres d'État;

Soumettre à la Nation, en même temps qu'un plan d'économie et un inventaire des richesses de l'État, en fonction de ce plan et de cet inventaire, une solution au problème financier :

Tel est l'essentiel, tel est notre devoir.

Toutes les réformes que nous souhaitons en procéderont. C'est pour atteindre le but ci-dessus indiqué que plusieurs

représentants des Autorités sociales, qualifiées pour prendre cette initiative, ont formé l'association du Redressement français.

Nous ne nous adresserons pas seulement pour constituer ces commissions aux Autorités sociales, nous convoquerons aussi des représentants des syndicats ouvriers et des contribuables.

Peut-être est-il nécessaire de dire ici quelles sont les directives générales qui seront proposées à l'activité de ces commissions les voici :

I. — *Commission de la Réforme sociale.*

A cette commission il sera proposé en premier lieu d'étudier par quels moyens l'initiative privée peut être substituée au socialisme d'État. Elle devra envisager s'il ne serait pas possible de réaliser l'alliance des employeurs et des employés par la constitution dans chaque usine ou dans chaque groupe d'industrie d'une association d'un type nouveau réunissant patrons et ouvriers, et propriétaire d'un fonds social formé par des contributions des patrons, des ouvriers et de l'État. Ce fonds social soumis à toutes les garanties par lesquelles notre code a jusqu'ici protégé les biens des mineurs sera investi en valeurs de tout repos et, si cela paraît avantageux, en actions des sociétés où ces associations auront été fondées. Ce genre de placement sera un excellent moyen d'intéresser les ouvriers à la prospérité de l'entreprise qui les emploie.

Le *bien syndical* ainsi constitué formerait la caisse qui prendra à sa charge les retraites ouvrières, les indemnités à payer en cas de maladie, d'invalidité ou de chômage, peut-être même le sur-salaire familial.

Au moment même où prolétaires et patrons français sont menacés d'un projet d'assurances sociales d'une conception purement étatiste ou collectiviste, l'étude de la création du *bien syndical* offre un très grand intérêt.

La constitution d'un pareil organisme assurant la sécurité matérielle de l'ouvrier peut être considérée comme un véritable agent de paix sociale. Et cela justifie la contribution de l'État, c'est-à-dire de la Nation entière.

Utiliser l'évolution du syndicalisme comme un élément de constitution sociale, telle est donc dans les rapports du capital et du travail l'idée directrice des fondateurs du Redressement français.

Mais ils ont décidé aussi de ne négliger aucun moyen efficace pour faciliter l'accession de l'ouvrier à la propriété immobilière ou mobilière.

Ils sont convaincus que le principal moyen d'abolir le prolétariat et de donner une solution équitable au problème social est d'incorporer le prolétaire à la société en faisant de lui un citoyen complet, c'est-à-dire un propriétaire.

Pour la propriété immobilière la réalisation la plus pratique sera sans doute l'utilisation d'une partie improductive de l'immense domaine de l'État.

Quant à la propriété mobilière que le collectivisme essaye de ruiner par sa fiscalité dévorante, qui ne voit parmi nous que c'est la plus démocratique de toutes les formes de la propriété, et une des plus digne d'encouragement, puisqu'elle permet à l'épargniste le plus modeste d'accéder à la propriété par l'achat d'une action ou d'une obligation?

Or, quel est l'ennemi le plus acharné de la propriété mobilière, quels sont les parlementaires qui votent les impôts les plus écrasants contre les valeurs mobilières? Précisément ceux qui ne trouvent une clientèle qu'en attisant la lutte des classes.

II. — *Commission des Économies.*

Ici notre directive sera de tenir compte de la division des fonctionnaires de l'État en deux catégories : les fonctionnaires d'autorité et les fonctionnaires de gestion. Si, comme nous l'espérons, nous faisons renoncer l'État aux entreprises industrielles, commerciales ou agricoles dont il s'acquitte si mal, la question des fonctionnaires de gestion recevra immédiatement la plus élégante des solutions : les budgétivores deviendraient tout simplement les employés des entreprises privées qui seront substituées à l'État industriel ou commerçant.

Cette énorme économie dans le budget permettra de donner aux fonctionnaires d'autorité dont le maintien sera reconnu

indispensable le traitement auquel leur donne droit leur capacité et leur dévouement aux intérêts de la chose publique.

III. — *Commission de la réforme fiscale.*

La réforme fiscale est ardemment désirée par tous les contribuables complètement affolés par le système actuel dans lequel chaque nouvelle loi de finances crée une complication nouvelle, un enchevêtrement de prescriptions incompréhensibles, ahurissantes, qui nécessitent pour leur intelligence des consultations avec des agents de contentieux. Spoliation, perte de temps, tels sont trop souvent pour les contribuables les résultats d'impôts mal établis, mal répartis, mal perçus.

Les principales directives de la réforme fiscale seraient notamment :

1° Le retour à l'impôt sur les choses et non sur les personnes;

2° La réintégration du principe de dégrèvement dont le nom même a disparu du langage fiscal depuis quarante-cinq ans. Disons-le dès à présent! à nos yeux, pour opérer un redressement financier, il s'agit beaucoup moins d'élever le tarif appliqué aux contribuables les moins imposés, tels que les agriculteurs, que de dégrever les autres classes contribuables injustement frappées par le système actuel des impôts vexatoires et exagérément progressifs;

3° L'utilisation des richesses de l'État, pour faire enfin participer ce capitaliste colossal, le plus riche de tous les capitalistes du monde, aux charges fiscales supportées jusqu'ici uniquement par la Nation.

Pour se rendre compte de ce que pourrait produire une utilisation rationnelle des richesses de l'État français, il suffira ici de citer un seul poste de son actif. Parlons du monopole des tabacs. Les ministres de nos finances font figurer au budget pour ce monopole une recette d'environ 1 200 millions, chiffre que leur comptabilité ne permet d'ailleurs ni de vérifier, ni de contrôler. En Angleterre, où la fabrication et le commerce du tabac sont libres, l'impôt qui les frappe rapporte annuellement environ 55 millions de livres sterling, c'est-à-dire plus de 7 milliards et demi de francs-papier. Le jour où le système

anglais serait adapté au tabac français, quelle recette pour notre budget, quel dégrèvement pour nos contribuables!

***

n Angleterre, lorsque des commissions analogues à celles dont nous venons de parler ont fonctionné, leurs conclusions ont été recommandées à la Chambre des communes par le Cabinet.

Dans le cas français exposé ci-dessus, les commissions n'auront été nommées ni par le Gouvernement ni par les Chambres. Elles devront leur naissance à l'initiative d'un groupement privé.

Qu'adviendra-t-il donc de leur travail? Les rapports et les conclusions iront-ils dormir dans les tiroirs où sont déjà ensevelis tant de papier de ce genre? Eh bien, c'est ce que nous ne voulons pas admettre. Tout d'abord le Redressement français donnera à ces rapports la plus grande publicité possible. La presse en sera saisie. Des brochures, des conférences, des discours les feront connaître dans toute la France. Un mouvement d'opinion publique que nous espérons irrésistible se formera autour de ces questions. Électeurs et candidats auront à se prononcer sur l'adoption ou le rejet des solutions sociales, économiques et fiscales. Enfin sera sans doute créée en temps opportun et sous la protection de nos lois l'organisation nécessaire pour que le pays librement consulté puisse envoyer au Parlement des représentants qualifiés pour réaliser le programme du Redressement français.

FELS

LE JOURNAL DE PIFFOËL

AVANT-PROPOS

Pendant une période de tracas, de chagrins de cœur, de rupture, de travail, de spleen, George Sand, transformée ici en « docteur Piffoël », regarde l'existence et les gens sous un jour amer ou passionné.

Dans un beau tumulte orageux ou sous l'empire d'une critique implacable contre elle-même, avec ses élans de foi et de générosité habituels, tantôt croyante, tantôt sceptique, elle se livre ou s'observe. On reconnaît dans ses cris superbes, plainte d'un cœur déchiré, les peines foncières qui expliquent sa vie : « Hélas, mon Dieu, j'ai pourtant porté des jougs de fer et tant qu'on me les a imposés au nom de la tendresse et au moyen d'une affectueuse persuasion, j'ai plié aveuglément sous la main amie. Mais, quand on s'est lassé de me persuader et qu'on a voulu me commander, quand on a réclamé ma soumission, non plus au nom de l'amour et de l'amitié, mais en vertu d'un droit ou d'un pouvoir, j'ai retrouvé cette force que personne ne connaît en moi, que moi. Moi qui sais seul combien j'aime, combien je regrette, combien je souffre. »

On retrouve dans ces paroles écrites pour elle la force indomptable de sa race qui fit des Kœnigsmarck, ses ancêtres, des chefs de guerre et des héros passionnés, qui fit de leur fils un maréchal de Saxe, qui, mourant, gagnait les batailles. La bravoure de la lignée, son âme enthousiaste, sa sensibilité généreuse, son intelligence libre, vinrent s'épanouir en la femme incomparable que fut George Sand.

Au moment où George Sand écrivait les lignes qu'on va lire, elle avait souffert longuement avant d'introduire, contre son mari, une demande de réparation judiciaire (1835).

Au sortir de ce procès (août 1836), elle va retrouver madame d'Agoult et Liszt en Suisse avec ses enfants. Puis, revenue en octobre à Nohant, elle s'installe à Paris, 21, rue Laffitte, à l'hôtel de France, tout près de ses amis. Il semble que la paix doive rentrer dans l'âme de George : elle goûte l'affection de deux êtres supérieurs qui la comprennent

et qui l'aiment. Pourtant, son sentiment pour Everard (Michel de Bourges, son avocat) lui déchire le cœur.

Le journal intitulé : « Les entretiens journaliers avec le très docte et très habile docteur Piffoël, professeur de botanique et de psychologie[1] » exprime l'état d'âme de cette femme géniale à cette date. Depuis le mois de mai 1837 et pendant tout l'été suivant, George Sand habite à Nohant où elle reçoit plusieurs amis. Entre autres Liszt et madame d'Agoult. Mais, entre temps, George part précipitamment pour aller soigner à Paris sa mère mourante. Aussitôt après, elle va se reposer quelques jours à Fontainebleau avec son fils Maurice, alors âgé de quatorze ans; puis elle court à Guillery, où son mari, Casimir Dudevant, avait conduit leur fille Solange, qu'il avait enlevée en l'absence de George Sand. Des procès de famille s'ensuivent, mais dans l'hiver 1837-1838, George Sand revient à Nohant où elle se consacre à ses enfants.

AURORE SAND

PRÉFACE

Oui, mon cher et gracieux docteur, faire un journal, c'est renoncer à l'avenir. C'est vivre dans le présent, c'est avouer à l'*implacable*, qu'on n'attend plus rien de lui, qu'on s'accommode de chaque jour et qu'il n'y a plus de relation entre ce jour-là et les autres. C'est boire son océan goutte à goutte, par crainte de le traverser à la nage. C'est compter les feuilles de l'arbre dont le tronc ne reverdira plus.

On ne fait un journal que quand les passions sont éteintes, ou qu'elles sont arrivées à l'état de pétrification qui permet de les explorer comme des montagnes d'où l'avalanche ne se détachera plus. Ce travail constate un état de solidité effrayante et que je ne souhaite à personne, sinon à ceux qui étaient en pleine éruption et qui n'auraient pu rien garder de leurs feux s'ils ne s'étaient arrêtés tout d'un coup au milieu de leurs vomissements.

1er juin.

Réveil lourd. Piffoël a dormi dans une pâle atmosphère où nageaient d'insaisissables voluptés. Le temps n'est ni

1. Le nom de « Piffoël » vient d'un surnom donné à George Sand par elle-même et par Liszt et Marie d'Agoult à cause de son nez aquilin — qu'elle trouvait « grand comme un pif ». Les enfants de Piffoël s'appelaient les Piffolini (V. Lettre de Balzac à George Sand).

à la gaîté, ni à la tristesse. Il est au mécontentement. Un vent inégal et fantasque secoue les arbres. Le soleil est voilé. Il fait chaud si on met la robe de chambre, il fait froid si on l'ôte. Jour terne où je ne ferai rien de bon. Cerveau fâché et fatigué! Je viens d'avaler du thé pour en finir plus vite avec cette disposition apathique en la portant à son paroxysme. Je n'ai pas reçu de lettre d'Everard. Il boude! Heureux homme, qui estime quelque chose digne de sa rancune!

EN ME COUCHANT

J'ai fait à Duteil[1] la théorie du mécontentement depuis minuit jusqu'à une heure. Je me suis mis en colère contre lui parce qu'il a voulu me soutenir qu'il était heureux presque à toutes les heures du jour. N'est-ce pas bien révoltant en effet de se voir traité de fou par ceux qui ne souffrent pas?

EN ME COUCHANT

2 juin.

Piffoël a fait cinq lieues à pied. Du moment que la vie est supportable, il n'y a pas à l'examiner. On gâterait un jour de calme en y regardant de près. Ne serions-nous jamais gouvernés que par un sentiment qui est comme l'œil à travers lequel nos idées nous apparaissent et qui seul apprécie toutes choses, tandis que la raison rectifie très faiblement les erreurs de cette vision?

MIDI

3 juin.

Jour magnifique. Soleil splendide, règne de la couleur. Trois grands tilleuls dont je vois de mon lit les cimes touffues, sont le miroir où je consulte le temps en m'éveillant. Leur vaste rideau de feuillage et un peu de ciel, c'est tout ce que je vois de là, mais cela suffit à me faire savoir le degré de l'atmosphère avant que la fenêtre soit ouverte. J'y ai observé des effets de vent qui sont encore inexplicables pour moi et qui me feraient croire à l'existence des Esprits de l'air, comme à celle d'êtres fort capricieux. Je vois aussi, dans la teinte de leur belle verdure, l'intimité des rayons du jour à travers

1. Ami berrichon de George Sand.

une atmosphère plus ou moins pure. Aujourd'hui la lumière est si vive que malgré le vent printanier on ne voit que le noir des ombres et l'or des rayons sur la feuillée.

Tu vis. La question n'est pas de savoir si c'est pour ton plaisir ou pour ton malheur, pour ton bien ou pour ta perte. Qui la résoudrait? Tu vis, tu respires. Le ciel est beau.

La chambre d'Arabella[1] est au rez-de-chaussée sous la mienne. Là est le beau piano de Franz[2], au-dessous de la fenêtre, d'où le rideau de verdure des tilleuls m'apparaît, la fenêtre d'où partent ces sons que l'Univers voudrait entendre, et qui ne font ici de jaloux que les rossignols.

Artiste puissant, sublime dans les grandes choses, toujours supérieur dans les petites. Triste pourtant et rongé d'une plaie secrète. Homme heureux, aimé de femme belle, généreuse intelligente et chaste. Que te faut-il, misérable ingrat! Ah si j'étais aimé, moi!

Si tu étais aimé, Piffoël, tu serais ambitieux, et tu n'es pas ambitieux parce que tu n'es pas aimé.

Tu es très sage, Piffoël, extrêmement sage. Tu es très philosophe. Tu jettes un coup d'œil très lucide sur ta vie, tu pèses d'une main très ferme tous ces misérables hochets dont tu ne sais pas être avide. Je t'en fais bien mon compliment, cher Piffoël.

Je t'en félicite en vérité.

Mélancolique animal.

Quand Franz joue du piano, je suis soulagé. Toutes mes peines se poétisent, tous mes instincts s'exaltent. Il fait surtout vibrer la corde généreuse. Il attaque aussi la note colère, presque à l'unisson de mon énergie, mais il n'attaque pas la note haineuse. Moi, la haine me dévore. La haine de quoi? Mon Dieu, ne trouverai-je jamais personne qui vaille la peine d'être haï? Faites-moi cette grâce, je ne vous demanderai plus de me faire trouver celui qui mériterait d'être aimé.

Pourquoi y aurait-il tant de charmes dans la haine assouvie? C'est qu'il y aurait le mérite de la générosité, et qu'on pourrait se sentir grand, ne fût-ce qu'une heure dans la vie. On croirait

1. Madame d'Agoult.
2. Liszt qui était venu faire un séjour à Nohant.

en toi, alors, toi jaloux qui gardes toute ta grandeur pour ta jouissance inconnue.

J'aime ces phrases entrecoupées qu'il jette sur le piano, et qui restent un pied en l'air dansant dans l'espace comme des follets boiteux. Les feuilles des tilleuls se chargent d'achever la mélodie, tout bas, avec un chuchotement mystérieux, comme si elles se confiaient l'une à l'autre le secret de la nature.

C'est peut-être un travail de composition, qu'il essaye par fragments sur le piano? A côté de lui est sa pipe, son papier réglé et ses plumes; chaque fois qu'il a tracé sa pensée sur le papier, il la confie à la voix de son instrument, et cette voix la révèle à la nature attentive et recueillie.

J'aimerais mieux croire qu'il se promène dans la chambre sans composer, livré à des pensées de tumulte et d'incertitude. Il me semble qu'en passant devant son piano il doit jeter ces phrases capricieuses à son insu, et obéissant à un instinct de sentiment plutôt qu'à un travail d'intelligence. Alors les mélodies rapides et impétueuses me font l'effet d'un craquement d'un navire battu par la tempête et je sens mes entrailles se déchirer au souvenir de ce que j'ai souffert quand je vivais dans l'orage.

Blanche Arabella, je parlais de toi hier avec Alphonse[1] dans l'allée aromatique[2] sous la clarté des brillantes étoiles, au vent frais de minuit. Qu'y a-t-il de plus beau sur la terre, lui disais-je, qu'une femme très forte un peu brisée? Le lys blanc, dont la tige flexible s'incline au souffle de la brise, est plus beau que le lys jaune dont la corolle orgueilleuse boit sans pâlir les ardents rayons du jour.

Piffoël, pourquoi diable ne veux-tu pas baisser la tête quand l'orage passe? Pourquoi tes larmes sont-elles si âcres, et pourquoi faudra-t-il que tu te brises sans avoir plié? Tu veux comme l'héliotrope te tourner vers ton maître et le saluer volontairement dans sa gloire, mais si ton maitre se voile et t'envoie la foudre, tu te dessèches et te romps, car tu ne veux pas fléchir.

Piffoël, mon excellent ami, tu devrais prendre des lavements.

1. Alphonse Fleury (ami berrichon de George Sand).

2. La grande allée du milieu qui va de la maison à la haie de clôture du côté du champ de l'oncle (à Nohant).

4 juin.

J'ai dormi dans l'herbe au Coudray[1] pendant quelques minutes et, en m'éveillant à demi, les yeux gonflés par la chaleur du soleil ou obscurcis peut-être par la chaude vapeur qu'exhalent les foins à midi, j'ai été livré pendant quelque temps à une illusion agréable. Ces hautes herbes, se trouvant à la hauteur de mon visage penché près de la terre, enfermaient ma vue dans un étroit horizon et dessinaient leurs formes élégantes sur le bleu transparent de l'air.

Dans ce moment le sens de la dimension s'obscurcit dans mon cerveau et ces charmantes graminées, que secouait faiblement une chaude brise, m'apparurent comme autant d'arbres superbes que courbait le souffle d'un puissant orage. Leurs tailles sveltes, leurs diverses figures représentaient pour moi les différents arbres dont les graminées offrent la ressemblance en miniature. L'une était le palmier élancé, l'autre le sapin à la chevelure éplorée. Un brin de folle avoine me parut secouer sur ma tête des fruits gigantesques prêts à m'écraser et, dans un lointain de quelques pieds, je crus voir la profondeur d'une forêt incommensurable. Les rangs pressés des sumacs et des vernis empourprés, les aloès épineux, les cactus, les cèdres du Liban, le bananier aux palmes voluptueuses, l'oranger en fleurs, le catalpa luxuriant, le chêne robuste, et le pâle olivier, prirent la place de ces fines aigrettes, de ces délicats filaments, de ces fleurettes imperceptibles, de ces houppes soyeuses, de ces souples follicules dont les prés abondent. L'herbe courte remplissait les intervalles des tiges comme un taillis épais et la futaie bouleversée par la tempête entrechoquait ses rameaux pesants, ses larges épines et ses cimes orgueilleuses avec un bruit épouvantable. Au milieu de ce tumulte, un rugissement sourd se fit entendre et, saisi de terreur à l'approche du lion, je me relevai brusquement et je fis bien, car un gros frelon menaçait mon nez. Mais la forêt vierge, l'immense savane et les grands arbres exotiques disparurent. Je ne trouvai autour de moi que trèfle, luzerne, gazon, fourrage de toute espèce. C'est ainsi que se termina mon voyage solitaire dans les déserts du Nouveau Monde.

1. Maison de campagne de Charles Duvernet (ami berrichon de George Sand).

5 juin.

Temps magnifique, beaucoup d'air, bruit majestueux et mouvement plein de grâce sur les feuilles des tilleuls. On dirait des allures fières et gracieuses d'Arabella.

Réveil stupide. Mon sommeil a été profond et calme, mais le mal de gorge s'obstine.

Et ce maudit piano qui ne se réveille pas! Que faire de moi-même ce matin?

Dieu soit loué! mon ami m'a entendu. Voici les premières mélodies de l'Andante de la symphonie pastorale de Beethoven.

Vraie musique d'été.

Hoffmann a laissé dans ses paperasses inéditées ses titres des chapitres de la fin de Kreysler. Il y en a deux qui m'ont toujours singulièrement frappé — *Son du Nord* — *Son du Midi.* Je m'attache à pénétrer le sens de cette distinction de poésie musicale. Je la cherche dans la nature, dans ses mélodies primitives que je combine ensuite avec des effets connus en musique, et je suis sur la voie de trouver une définition claire et satisfaisante de ces dénominations mystérieuses.

La pensée géniale de Kreysler à cet égard est intelligible au premier venu, mais il s'agit d'en faire une application sûre, de ne pas se perdre dans des aperçus purement poétiques et dans une interprétation vague comme l'est souvent le style d'Hoffmann lui-même, mais comme à coup sûr ne l'était pas sa pensée. Jamais esprit d'homme n'a pénétré plus franchement et plus nettement dans le monde des rêves, nul n'a marché avec plus de logique, de sens et de raison, à travers les fantaisies de l'induction poétique. Nul n'a moins cédé à son imagination. L'imagination était pourtant son élément vital, son monde réel, le champ de sa pensée. Si la phrénologie ne se trompe pas, il devait avoir pour faculté dominante la *Merveillosité.* Mais quoi qu'on en ait dit et quelque sotte exagération qu'on ait publiée sur ses mœurs, l'excellente biographie de W. Loewe-Weymann (faite d'après la révélation de son caractère et de ses pensées intimes consignées dans ses lettres et dans ses journaux), la nature même de ses écrits et l'enchaînement de ses actions personnelles prouvent que son esprit était parfaitement sain.

La diversité singulière de ses brillantes facultés faisait de lui,

non un misérable artiste tourmenté d'insatiables désirs de succès, mais un écrivain de premier ordre doué de la plus riche organisation et des plus remarquables talents. Avec des ressources si variées et des facultés dont, à la lettre, il ne sut souvent que faire, le champ en apparence illimité du fantastique devait nécessairement l'appeler. Mais à peine s'y fut-il lancé comme écrivain qu'il en vit les bornes et qu'il en connut les voies droites et régulières. Il s'y promena donc avec tout le calme d'un esprit souverainement logique, et c'est au sang-froid qu'il conserve au milieu de ses visions qu'il faut attribuer le grand charme de ses compositions fantastiques. On y sent toujours (pour continuer à parler la langue ingénieuse de la métaphysique de Sporzheim) l'homme de causalité et d'éventualité, gouvernant et dirigeant l'homme de merveillosité et d'idéalité. Si quelques fois sa définition semble vague au premier abord, il ne faut s'en prendre qu'à l'état de barbarie où en sont encore les plus belles langues humaines, à leur insuffisance pour traduire des intuitions d'un ordre élevé. Au fond ce qu'il sent n'est jamais aperçu à travers le délire de la fièvre, mais peut être examiné au jour de la raison. Sans nul doute il y a une grande science de l'âme, une grande profondeur de pensée sous ces riants fantômes et sous ces emblématiques divagations. Il n'a rien conçu au hasard, il n'a créé des êtres surnaturels qu'en outrant la réalité d'êtres très bien observés, il n'a fait intervenir le diable dans ses extases que comme un principe philosophique. En y songeant avec plus d'attention que le vulgaire ne croit devoir en accorder à des compositions de cette nature, on retrouve dans la réalité la plus naïve, dans l'observation la plus purement physique, le principe de tous ses développements poétiques. Il en serait de même, sans aucun doute, pour les compositions musicales des grands maîtres. Toutes ont un sens traduisible à la pensée, car toutes ont été inspirées par des sentiments. C'est en vain que certains connaisseurs se feignant ou se croyant au point de vue de la spécialité affectent de railler l'interprétation morale et intellectuelle des combinaisons harmoniques et d'attribuer les puissants effets de ces combinaisons à des rapports purement imaginaires entre les sons et les images. Il y en a de si réels, de si palpables, pour ainsi dire, qu'il

n'est pas impossible de les saisir, de les noter pour l'oreille de l'artiste et même de les traduire en langue vulgaire, de les faire comprendre au public. Mais ceci demanderait toute une vie de musicien et de poète. Un peu plus explicite, un peu plus riche en paroles, Hoffmann faisait ce grand progrès et popularisait *l'exquisité* des impressions poétiques dans la peinture et la musique.

6 juin.

Temps superbe. Affreux mal de gorge et noire mélancolie depuis trente-six heures.

Quand, après la désolation de l'hiver, le printemps apporte la joie à tous les êtres animés, l'homme est celui de tous qui savoure cette joie le plus vivement et le plus délicatement, mais il est celui de tous qui se blase le plus vite et le plus complètement sur les délices qui lui viennent de la nature extérieure. Il attribue follement ses perturbations secrètes à celles de l'atmosphère, il excuse ainsi l'inégalité de son humeur, la susceptibilité misérable de ses fibres nerveuses. Mais quand le soleil brille dans un ciel de saphirs, quand un vent joyeux chante parmi les feuilles et berce mollement les branches, quand tout s'enivre de parfums, d'air pur, de lumière et d'amour, pourquoi cette créature rechignée poursuit-elle son inconsolable gémissement? Pourquoi sa puissance de bonheur ne va-t-elle pas seulement jusqu'au huitième beau jour de l'année?

Il faut partir demain. Méchante destinée, où sont tes promesses d'espoir? Tu n'oserais plus me tenter, tu n'oserais plus me pousser en me disant : va et tu seras heureux. Tu es muet car tu sais que je te méprise. Où que j'aille, j'irai sans toi. J'irai seul. Triste et inflexible envers moi-même, à cause de moi-même.

AU LEVER DU JOUR. MA CHAMBRE

11 juin.

Mure amiche [1], recevez-moi bien. Comme ce papier blanc et bleu est plein de gaîté [2]! Que d'oiseaux dans le jardin! Quel suave chèvrefeuille dans ce verre!

1. Murs amis.

2. Ce papier est encore dans la chambre de George Sand ou a été remplacé par elle par un autre papier blanc et bleu.

Piffoël, Piffoël, quel calme effroyable dans ton âme! Le flambeau serait-il éteint?

« Je te salue, Piffoël plein de grâces. La sagesse est avec toi. Tu fus élu entre toutes les dupes; le fruit de ta souffrance a mûri. Sainte fatigue, mère du repos, descends sur nous pauvres rêveurs, maintenant et à l'heure de *notre mort. Ainsi soit-il.* »

Songe, Piffoël, que te voici arrivé sur une des cimes de la montagne. Il faut prendre ta volée vers les nuages, ou rouler dans les sentiers pierreux déjà trop connus. Redescendre ou monter! Ce serait un beau point de vue si tu étais fort. Mais les plumes de l'aile tombent aux vieux corbeaux. Attends et regarde au fond de la vallée, car le ciel s'est fermé et tu n'as plus à apprendre de lui que les secrets de la mort.

SOLEIL BRÛLANT, TILLEULS ÉTINCELANTS, IMMOBILES

13 juin.

Faut-il se dévouer en tout, à toute heure, sans réserve, gaîment, fortement, saintement? Faut-il adjurer toute vanité, s'exposer aux lazzis du public, à sa haine, à son injuste mépris, à l'abandon de la famille et des amis, à l'indigence, à la fatigue, à la persécution? Faut-il sacrifier même l'amour de l'art et s'abstenir de vivre par la pensée? Faut-il accepter des défauts révoltants, des vices, même les couvrir de mystère vis-à-vis de son propre jugement? Faut-il faire plus, faut-il les aimer et se les inoculer, à soi, esprit calme et désintéressé? Faut-il, baigné de sueur, courir dans la nuit glacée pour satisfaire un caprice, pour épargner un instant de contrariété? Faut-il être, pour l'objet qu'on aime, aussi aveugle, aussi dévoué, aussi infatigable qu'une mère tendre l'est pour son premier né? Non, Piffoël, il n'est pas besoin de tout cela, et tout cela ne sert à rien sans un peu d'adulation.

Tu t'imagines, Piffoël, qu'on peut dire à l'objet de son amour:

Tu es un être semblable à moi, je t'ai choisi entre tous ceux de mon espèce parce que je t'ai cru le plus grand et le meilleur. Aujourd'hui, je ne sais plus ce que tu es. Il me semble que, comme les autres hommes, tu as des taches, car souvent tu me fais souffrir, et la perfection n'est pas dans l'homme. Mais j'aime tes taches, j'aime mes souffrances. J'aime mieux tes

défauts que les qualités des autres. Je t'accepte, je t'ai et tu m'as aussi, car je n'ai rien conservé de moi-même, et ma vie, et ma pensée, et mes croyances, et mes actions, j'ai tout soumis à toi. J'ai tout subordonné à ton plaisir, car je t'ai choisi avec la pensée que tu devais être tout pour moi, et je me suis tellement inoculé cette pensée que je n'ai plus de pensée qui me soit propre. Tu peux m'égarer, tu peux me perdre, tu peux me conduire à la mort et à l'infamie. Le monde n'existe plus pour moi. La morale et la philosohpie n'ont plus de sens. Il n'y a de raison que ton instinct, il n'y a de vérité que mon amour. Il n'y a d'avenir et de but que dans le tien. Bonheur, malheur, qu'importe? J'accepte tous les maux, je subirais toutes les tortures. Je me glorifierais de toutes les abjections, pourvu que je puisse adoucir pour toi l'amertume de la vie et déposer la mienne dans ton sein.

Non. Non, Piffoël! Docteur en psychologie, tu n'es qu'un sot. Ce n'est pas là le langage que l'homme veut entendre. Il méprise parfaitement le dévouement, car il croit que le dévouement lui est naturellement acquis, par le seul fait d'être sorti du ventre de madame sa mère. Il méprise l'ascendant qu'il exerce sur son semblable, parce qu'il s'attribue une puissance d'intelligence et de volonté qui rend impossible toute indépendance d'esprit et de conscience autour de lui. Il méprise son semblable à proportion de la bonté, du sacrifice, de l'abnégation et de la miséricorde qu'il trouve en lui. Dominer, posséder, absorber, ne sont que les conditions auxquelles il consent à être, à être adoré comme un Dieu, c'est-à-dire trompé, bafoué, adulé...

L'homme se sait nécessaire à la femme.

Il a trop d'imbécile confiance et, soit cupidité, soit galanterie, soit vanité, la plupart des femmes sont trop intéressées dans leur amour pour qu'il ne s'arroge pas un pouvoir despotique sur elles, dans l'amour, comme dans la haine.

La femme n'a qu'un moyen d'alléger son joug et de conserver son tyran, quand son tyran lui est nécessaire. C'est de le flatter bassement; sa soumission, sa fidélité, son dévouement, ses soins, n'ont aucun prix aux yeux de l'homme, sans tout cela, selon lui, il ne daignerait pas se charger d'elle. Il faut qu'elle se prosterne et lui dise: Tu es grand, sublime, incompa-

rable. Tu es plus parfait que Dieu ! Ta face rayonne, ton pied distille l'ambroisie, tu n'as pas un vice et tu as toutes les vertus. Aucun mortel ne peut t'être comparé, je ne dis pas par moi qui suis éblouie de l'éclat de tes regards, mais par ce peuple stupide qui devrait se prosterner quand tu passes et t'élire roi de l'Univers. Quand tu me frappes, je suis glorieuse, quand tu me repousses du pied, mon sort est préférable à celui de tous les êtres, t'appartenir est une telle gloire que le genre humain tout entier voudrait se mettre à ma place, s'il savait quel honneur y est attaché. Et pourtant ces aberrations sont quelquefois dans l'amour le plus pur et le plus vrai. Mais si elles ne sont suivies de réactions violentes, n'y crois pas, homme imbécile, car celle qui t'adore sans cesse, te méprise en secret et celle-là seule qui t'accepte imparfait, et te subit injuste, t'aime avec désintéressement. Mais, fat imprudent, tu ne veux pas qu'on te pardonne, tu veux qu'on croie ou qu'on prétexte n'avoir rien à te pardonner. Tu veux qu'on baise la main qui frappe et la bouche qui ment. Cherche donc l'objet de ton amour dans la fange, et empêche tout un rêve d'en sortir, tant que tu seras toi-même une idole de boue, car si la femme s'ennoblissait, tu serais forcé pour demeurer son supérieur de t'ennoblir, et de te purifier aussi, et c'est ce que tu ne sais, ne peux, ni ne veux faire.

Mon cher Piffoël, apprends donc la science de la vie et quand tu te mêleras de faire du roman, tâche de connaître un peu mieux le cœur humain. Ne prend jamais pour ton idéal de femme une âme forte, désintéressée, courageuse, candide. Le public la sifflera et la saluera du nom odieux de *Lélia* l'impuissante.

Impuissante! Oui, mordieu, impuissante à la servilité, impuissante à l'adulation, impuissante à la bassesse, impuissante à la peur de toi. Bête stupide qui n'aurait pas le courage de tuer sans des lois qui punissent le meurtre par le meurtre et qui n'a de force et de vengeance que dans la calomnie et la diffamation. Mais quand tu trouves une femelle qui sait se passer de toi, ta vaine puissance tourne à la fureur et ta fureur est punie par un sourire, par un adieu, par un éternel oubli.

12 juin.

Ce soir-là, pendant que Franz jouait les mélodies les plu fantastiques de Schubert, la princesse[1] se promenait dans l'ombre autour de la terrasse, elle était vêtue d'une robe pâle. Un grand voile blanc enveloppait sa tête et presque toute sa taille élancée. Elle marchait d'un pas mesuré qui semblait ne pas toucher le sable et décrivait un grand cercle coupé en deux par le rayon d'une lampe autour de laquelle toutes les phalènes du jardin venaient danser des sarabandes délirantes. La lune se couchait derrière les grands tilleuls et dessinait dans l'air bleuâtre le spectre noir des sapins immobiles. Un calme profond régnait parmi les plantes, la brise était tombée mourant épuisée sur les longues herbes aux premiers accords de l'instrument sublime. Le Rossignol luttait encore, mais d'une voix timide et pâmée. Il s'était approché dans les ténèbres du feuillage et plaçait son point d'orgue extatique, comme un excellent musicien qu'il est, dans le ton et dans la mesure.

Nous étions tous assis sur le perron[2], l'oreille attentive aux phrases tantôt charmantes, tantôt lugubres d'Erlkœnig; engourdis comme la nature dans une morne béatitude, nous ne pouvions détourner nos regards du cercle magnétique tracé devant nous par la muette sibylle au voile blanc. Elle se ralentit peu à peu lorsque l'artiste passa par une série de modulations étrangement tristes à la tendre mélodie.

Alors sa démarche prit le milieu entre l'*andante* et le *maestoso* et tous ses mouvements avaient tant de grâce et d'harmonie qu'on eût dit que les sons sortaient d'elle comme une lyre vivante. Lorsqu'elle traversait lentement le rayon de la lampe, son voile blanc dessinait sur le fond noir du tableau des contours fins et déliés, tandis que le reste flottait vague et vaporeux dans le mystère de la nuit. Puis elle approchait de nous comme si elle eût voulu se poser sur le lilas blanc. Mais, insaisissable comme les ombres, elle s'effaçait lentement. Elle ne semblait pas s'enfoncer sous les voûtes obscures du feuillage, l'obscurité semblait la prendre et l'entraîner dans ses profondeurs en épaississant autour d'elle des rideaux de

1. Madame d'Agoult.
2. L'escalier qui descend de la salle à manger de Nohant sur la terrasse.

ténèbres. Au bout de la terrasse elle était à peine visible, puis elle se perdait tout à fait dans les sapins et reparaissait tout à coup dans le rayon de la lampe comme une création spontanée de la flamme. Puis elle s'effaçait encore et flottait indécise et bleuâtre sur la clairière. Enfin, elle vint s'asseoir sur une branche flexible qui ne plia pas plus que si elle eût porté un fantôme. Alors la musique cessa, comme si un lien mystérieux eût rattaché la vie des sons à la vie de cette belle femme pâle qui semblait prête à s'envoler vers les régions de l'intarissable harmonie.

Elle se leva, glissa par un inexplicable mouvement d'ascension vers le haut du perron et disparut dans la salle ténébreuse. Un instant après, nous vîmes une vraie châtelaine du moyen âge traverser la salle voisine à la clarté des flambeaux. La chevelure blonde rayonnait comme une auréole d'or et son voile blanc, jeté sur ses épaules, voltigeait comme un nuage dans le mouvement rapide et léger de sa démarche impérieuse. Les doigts errant sur le piano firent silence, les flambeaux s'éteignirent et la vision rentra dans la nuit.

Jusqu'au 20. Rien. Deux beaux orages, temps moins chaud. Clair de lune admirable, courses du soir à cheval avec ma sœur[1], irrésistible désir de laisser couler ma vie sans rien constater, comme une onde paresseuse, inconsciente de son mouvement.

Mon ami Piffoël, *inconsciente* n'est pas français. Mon bon ami, qu'est-ce que cela peut me faire, je vous prie?

20 juin.

La meilleure éducation, la seule efficiente, disait, l'autre soir, Rollinat, c'est l'*insufflation*. Je dis qu'en ce cas l'éducation privée est détestable dans les familles tarées, livrées à de mauvaises mœurs et imbues de mauvais principes. Le détestable régime du collège vaut mieux.

Mais, dans les familles honnêtes et tranquilles, ce serait un devoir de garder les enfants et de ne pas leur faire apprendre la vie dans un collège où l'égalité ne règne qu'à coups de poings, où la discipline est abrutissante, où l'autorité est brutale, puérile et bornée — sans parler des vices qui règnent dans

1. Sans doute madame d'Agoult à laquelle elle donne ce nom.

toutes les institutions de ce genre. Mais il semble aujourd'hui que l'éducation morale ne soit plus nécessaire à l'homme, il semble que toute la vie humaine doive se réfugier dans l'intelligence et abandonner le cœur. Chez les enfants d'intelligence, tout ce qui se développe au collège, c'est l'orgueil et l'amour de soi. Chez les enfants inintelligents, ce sont les instincts bas et grossiers. Chez tous, même chez les natures naturellement généreuses que cette détestable éducation ne peut corrompre entièrement, c'est la vanité qui domine tout le reste.

Cherchez un seul homme dans toute cette génération qui soit la preuve du contraire.

La meilleure éducation possible serait une somme bien entendue de connaissances; un développement très prudent de l'intelligence; un grand développement du cœur, une grande excitation des sentiments, ou tout au moins chez les natures froides des idées de justice, de fierté, de reconnaissance, de sincérité, de dévouement : enseignement qu'il faudrait rendre persuasif, éloquent au besoin, si ce n'est par la parole, du moins par l'exemple. L'homme le plus simple, la mère la moins lettrée pourrait le donner à son enfant. — Par-dessus tout cela, il faudrait une habitude de sévérité, non permanente, hors de propos, non guindée, non prolixe, non armée de fouet et de férule, mais toujours éveillée sur les petites fautes, toujours remontrante et probante. Il faudrait surtout bien connaître le naturel d'un enfant, le lui faire connaître à lui-même et si bien qu'il fût forcé d'en convenir du moins à ses propres yeux; appeler son attention sur ses défauts, lui signaler ses chutes, ses victoires, encourager ses progrès dans le bien. Si l'enfant est avide de science, le contenir, lui montrer que l'intelligence n'est rien sans la bonté, sans la vertu, sans l'amour. Si l'enfant est paresseux et inhabile, mais doux et tendre, lui faire comprendre qu'il doit s'instruire et se cultiver par amour pour ceux qui l'élèvent, et faire du développement de son intelligence un sacrifice, un acte de dévouement.

Faire sur tout cela dominer une critique impartiale mais attentive et sévère, railler impitoyablement toute apparence de sottise, de prétention, de vanité puérile, d'affectation, de mauvaise honte, habituer les enfants à s'expliquer hardiment sur ce qu'ils comprennent bien. Rabattre leur orgueil aussitôt

qu'ils parlent de ce qu'ils ne comprennent pas ou comprennent mal. Ridiculiser sans pitié leurs appétits de domination. Ridiculiser également leurs lâches découragements, prétexte de leur paresse. Leur faire savoir qu'on les chérit, mais leur faire de bonne heure comprendre qu'il y a dans l'amour des parents et des vieux amis des espèces bien différentes. L'affection d'instinct, d'habitude, de commisération qui est à toute épreuve et qu'ils retrouveront toujours quelles que soient leurs fautes, parce qu'ils ont affaire à des âmes généreuses, dévouées, fidèles. L'affection d'estime, de confiance, de choix, qui fait qu'on les emploiera selon leur mérite, et qu'on les traitera comme les charges ou les soutiens de famille, selon leur faiblesse ou leur force, leur dévouement ou leur égoïsme. Cette émulation est la seule belle. Celle des collèges, qui tend à enlever à autrui un vain honneur public en paradant une ovation risible, est le plus méchant sentiment qu'on puisse faire éclore dans l'homme. L'enfant qui triomphe de la défaite de ses camarades, et qui se fait une joie d'être couronné en public pour une ligne de plus dans la hauteur de son crâne, ne sera jamais qu'un poète jaloux, un artiste envieux et sournois, un député infatué de niaise popularité, un employé bouffi de son importance, un faux légitimiste, un faux doctrinaire, un citoyen sans esprit de fraternité, dévoué à la Patrie en raison des récompenses qu'il en obtiendra, un orateur plus désireux de bien dire que de prouver le bon principe, un agriculteur plus occupé d'aligner des arbres et d'étaler un bétail d'apparat que d'améliorer ses terres et naturaliser les races vraiment propres au terroir, en tout, un homme sans conscience, sans bonté, sans vraie dignité, utile à soi seul tout au plus, inutile partout, nuisible aux autres, malheureux, si la vanité n'est pas satisfaite par un succès proportionné à ses appétits, méchant, despote, injuste, si elle l'est.

21 juin.

Il faut attribuer à ce débordement de vanité dont le système d'émulation et les mutations sociales ont infesté le siècle, a tristesse sombre dans laquelle tant de jeunes gens végètent accablés. Certains critiques nous signalent naïvement l'auteur de *Werther* et de *Faust*, celui de *René*, celui de *Lara* et de

Manfred comme les désespérés empoisonneurs du siècle. Mais ceci est une mauvaise plaisanterie, comme celle qui attribue à Voltaire et à Rousseau notre grande révolution de France. Moi, *homme de lettres*, j'ai le droit de nier positivement ces miraculeux effets des productions littéraires. Il faut être imbécile de crédulité comme M. Walsch, ou bouffi de vanité comme nos littérateurs modernes, pour prendre ainsi un effet pour une cause, et pour s'émerveiller de la puissance de certains poètes sur leur siècle, tandis qu'il est simple que le siècle fasse sentir sa puissance sur leurs cerveaux poétiques, et les force, comme autrefois le Dieu, la Pythonisse, de constater, par des cris de douleur ou de colère, l'effervescence ou l'abattement de leurs contemporains. Il est certain que ce cri de révolte ou de détresse, dès qu'il est formulé, acquiert une grande force en tant qu'expression et qu'il devient comme le chant de guerre qui conduit les nations au combat, ou comme le chant de mort qui met les croyances d'un siècle au tombeau. Mais quelle serait la valeur et la force de ces formules si tous les hommes à qui elles s'adressent n'avaient pas l'esprit tout disposé, par la force des choses et par l'effet du temps, à se les approprier et à agir selon ses menaces ou les laintes du poète, selon les besoins du siècle, résumés, exprimés, et vulgarisés par lui? Il est l'alambic où viennent infuser toutes les pensées et tous les sentiments d'une génération, le trépied où la Pythonisse viendra rendre ses oracles, mais qui ne saurait, non plus que la peau du serpent, servir à autre chose qu'à provoquer ses convulsions et à réveiller son angoisse prophétique.

Que les esprits lourds et paresseux reculent devant les nécessités de leur siècle, et, ne comprenant ni ses maux ni ses besoins, ni sa grandeur, ni ses misères, s'efforcent brutalement de le tenir garrotté dans les liens du passé, cela n'est pas étrange. Alors toutes ces déclarations ignares, toutes ces indignations ampoulées partent de bouches impures et d'âmes obstinées aux erreurs et aux bassesses des générations précédentes.

On dit que le siècle est en progrès. Si je comprends ce mot, c'est-à-dire qu'il est en travail, et qu'il accouchera d'un progrès, car le progrès, je ne le vois pas encore et il me faut la vue de tout le mal qui règne pour croire à tout le bien qui peut en

sortir. Mais puisque ce travail de gestation devait se faire d'après la suprême logique du destin, il est révoltant, il est dégoûtant de voir tous les cerveaux étroits, toutes ces âmes arides qui se cramponnent aux privilèges de l'*inégalité* comme à des lois octroyées par le Ciel, comme à des droits sacrés. C'est-à-dire que tout ce qui porte ombrage au repos, aux goûts, aux habitudes, aux sympathies, aux manies de ces gens-là, doit s'appeler désordre, monstruosité, anarchie, forfait, délire? C'est-à-dire qu'ils ont appris de leurs pères le dernier mot de la sagesse, et que nous devons, prosternés, étouffer dans nos âmes toutes les révélations de la vérité, toutes les leçons de l'expérience, toute la sève de vie qui bouillonne éparse dans l'Univers pour nous laisser imposer les mains par ces drôles sacerdotaux? Cela est pitoyable et l'avenir en rira cruellement.

Il rira de nous aussi! il rira de nos vains efforts, de l'épouvantable anxiété avec laquelle les mieux intentionnés d'entre nous cherchent bien loin ce qui est bien près peut-être. Il rira de notre inexpérience, de nos doutes, de nos terreurs, de nos espérances. De quoi ne rira-t-il pas? Mais il aura peut-être, s'il est meilleur que le présent, une tendresse pleine de pitié pour ceux qui l'auront un peu deviné. Il rira bien surtout de nos encroûtés. Il trouvera bien plaisant de voir au milieu de ce siècle une génération défaillante qui prêche pour le maintien de ses vices et une génération virile qui réclame le libre exercice des siens. D'un côté, il verra les hommes de l'ancien pouvoir, les défenseurs de la vieille monarchie réclamant la sueur du peuple au nom de « Sainte Chreime » et régnant par le vol — mais par le vol tranquille, consacré, silencieux. — De l'autre côté, les voleurs avec effraction, les brigands, les meurtriers, les hommes de Philippe, les nouveaux riches, les puissants du jour.

Un troisième chœur vient chanter autour de l'arène. Ce sont les enfants du siècle, ceux qui, entre ces deux manières de voler, voudraient bien trouver la plus facile et la plus sûre.

O honte! Cette méthode nouvelle sera-t-elle la découverte que nous léguerons à nos descendants?

Je ne suis pas de ces âmes patientes qui accueillent l'injustice avec un visage serein (*Brutus*, Shakespeare).

22 juin.

J'ai remarqué que la plupart des hommes s'enhardit et s'aigrit lorsque, dans une lutte morale avec elle, on emploie la douceur et le dévouement. Elle s'adoucit et se ravise dès qu'on emploie la violence ou la dureté. Espèce méprisable! Cette règle est quasi invariable dans l'amour.

Chose étrange et déplorable! elle est applicable aussi à l'amitié dans beaucoup de cas. Chose horrible, désespérante, elle est inévitable, elle est nécessaire au maintien des sociétés, aux gouvernements les plus démocratiques, comme aux plus absolus. Là où l'homme n'est pas contenu et réprimé, il abuse. Il méprise qui le craint, il insulte qui l'aime, il craint qui le méprise, il aime qui l'insulte. Alexandre a reçu les honneurs divins, Jésus a subi le supplice des malfaiteurs. Ainsi bonté est-elle devenue le synonyme de faiblesse et cruauté celui de force. Et de fait les choses ont changé ainsi. La force et la douceur d'aujourd'hui ne sont pas la force et la douceur des temps passés. Napoléon est plus humain qu'Alexandre. Silvio Pellico n'a rien de la divinité de Jésus. Je trouve le conquérant plus touchant à Sainte-Hélène que le béat au Carcere duro.

Cependant, je me suis fait toute ma vie un *niveau* au moyen duquel j'ai jugé sans me tromper, à la longue, les caractères les plus compliqués. Je ne me souviens pas d'avoir rencontré d'exception à cette règle. « Cédant à la bonté, donc bon. Cédant à la dureté, donc lâche. »

A l'instant même je viens de réprimander une personne que je crois bonne au fond, mais me voilà certain qu'elle manque de véritable dignité. Quand je lui disais des paroles sévères et mortifiantes, elle montrait du repentir, de la tendresse, des bonnes résolutions, quand, me laissant attendrir par cette douceur, je m'exprimais moi-même avec douceur et bonté, elle redevenait aigre, opiniâtre, presque insolente.

Hélas! Mon Dieu! j'ai pourtant porté des jougs de fer et tant qu'on me les a imposés au nom de la tendresse et au moyen d'une affectueuse persuasion, j'ai plié aveuglément sous la main amie. Mais quand on s'est lassé de me persuader et qu'on a voulu me commander, quand on a réclamé ma soumission, non plus au nom de l'amour et de l'amitié, mais

en vertu d'un droit, ou d'un pouvoir, j'ai retrouvé cette force que personne ne connaît en moi! que moi, moi qui sais seul combien j'aime, combien je regrette, combien je souffre.

Piffoël, Piffoël, tu n'en dis rien, toi qui toujours ris, grondes, ou travailles. Toi qui prétends n'être pas malheureux, avoir émoussé tous les aiguillons de la douleur et trouver à l'absinthe le goût du miel, toi qui assures n'avoir pas le temps de pleurer, toi qui ne crois ni à ta peine, ni à celle d'autrui.

Toi, optimiste, en *robe pourpre*, à qui si peu d'hommes ont surpris un instant de faiblesse, tu connais pourtant bien ce cœur faible qui se fond en sanglots quelquefois quand il se trouve seul avec toi, au lever ou au coucher de la lune.

Tu es un grand maître, oh que je t'ai connu sublime de tendresse! paternel, persuasif, inspirant de fanatiques dévouements. Pourquoi, vieillard, ton cœur s'est-il endurci? Pourquoi de tes enfants as-tu voulu faire des esclaves? Pourquoi le titre de Maître t'a-t-il semblé plus doux que celui de Père? Et à présent te voilà seul, car les êtres intelligents ne se soumettent qu'à la bonté. Tu règnes, tout tremble autour de toi. Il n'y a pas dans ton domaine un cheveu qui ose se dresser contre toi, et tout frémit au souffle de ta colère, comme les feuilles au vent d'orage. Infortuné! combien tu souffres, quand tu t'aperçois que tes sujets sont des brutes ou des lâches. Quand tu vois qu'on te craint et qu'on ne t'aime pas. Quand tu fais cette affreuse découverte qu'il n'y a pas d'amour là où il n'y a pas de force, pas de dévouement où il n'y a pas de résistance, pas de plaisir à commander, quand il n'y a pas eu de peine à soumettre!

Esclave de tes esclaves! tu ne peux les quitter; car si tu retires ta main de fer de dessus leurs têtes, tu es perdu, ils ne sont pas enchaînés par l'affection. Quitte-les, ils te quitteront; cesse de les faire trembler, ils diront du mal de toi, cesse de leur être nécessaire, ils te laisseront vieillir seul, mourir seul.

Quel homme avait pourtant mieux compris la puissance de la bonté! Mais toute puissance enivre l'homme et ne sait s'arrêter nulle part. Il faut qu'il gravisse toujours, espérant toujours trouver une terre promise, qui produise des fleurs et des fruits sans être soignée et cultivée; et il ne trouve que

le désert, terre stérile qui n'a pas besoin de culture, parce que la culture ne la fertiliserait pas, que l'on possède sans rivaux, parce qu'elle ne mérite pas d'être disputée.

Depuis huit jours, j'ai eu plusieurs tentations de suicide, et les devoirs de la famille m'ont paru insupportables. Enfants, enfants, vous êtes des tyrans, vous nous forcez à vivre.

Mais je viens de voir lever la lune. Pourquoi fuis-tu la solitude, Piffoël? Tu n'as commis aucune faute et tu vois bien qu'un instant de solitude te guérit. Tu vois bien que ton cœur est bon et que ta conscience t'en rend témoignage. Pourquoi tant souffrir? Parce que ceux qui te font souffrir souffrent plus que toi! Pauvre docteur, toi seul sais combien tu es bête, et ceux dont tu pleures la souffrance ne pleurent que la leur propre.

Oui, tout bien considéré, je crois que je n'ai encore rencontré rien d'aussi bêtement bon que moi. J'ai bien le droit de le dire, ayant un caractère si brutal, si emporté, si violent, si grondeur.

Certes, Docteur, tu ne cherches pas à en imposer aux autres, tu ne ne te fardes pas et si tu es fier de la bonté qui réside au fond de tes entrailles, on ne peut te reprocher d'en être vain; tu n'en fais pas parade et il faut te bien connaître pour s'en douter...

Beaux astres, c'est moi qui suis ce petit point de ce petit monde, moi, pauvre atome plein d'amour pour vous, plein de foi en vous. A chaque heure de la nuit je salue votre gloire, votre premier rayon lorsque, sortant des vapeurs de votre horizon, vous apparaissez à l'orient dans vos robes d'or. C'est moi qui suis votre course rapide lorsque vous vous abaissez sur l'autre hémisphère et fuyez mélancoliquement, brillants comme des yeux pleins de larmes vers d'autres ténèbres, où peut-être n'avez-vous pas un seul adorateur aussi fervent que moi!

25 juin.

Pauvre petite misérable fauvette, grosse comme une mouche, pesante comme une plume, tombée de ton nid hier soir avant que tes ailes soient poussées, et déjà installée sur mon doigt, dans mes cheveux, béquetant ma main et venant à moi quand

je t'appelle. Qui te donne cette confiance dans ma force, et quel amour comptes-tu donc trouver en moi pour supporter et secourir ta faiblesse? Ce pli de ma manche où tu te réfugies n'est pas ton nid, cette main qui t'offre la nourriture n'est pas le bec de ta mère. Tu ne peux te tromper si grossièrement. Tu n'a pas déjà perdu le souvenir de ta famille. Tu entends encore ta mère éplorée qui t'appelle et te cherche sur toutes les branches des arbres voisins; si elle osait elle volerait jusque sur cette fenêtre, si tu pouvais tu irais la rejoindre, car, je le vois, tu reconnais ses cris, par ton bel œil noir qui semble prêt à répandre des larmes; ta petite tête encore chauve se tourne de tous côtés avec inquiétude et de ton sein s'échappent de faibles plaintes. Pauvre enfant, créature si frêle que la nature semble s'être jouée d'elle en lui donnant l'être. Il y a pourtant, dans cet atome emplumé, une parcelle d'intelligence et d'amour. Il y a de la divinité en toi, fauvette de huit jours! Tu regrettes ta mère, et tes frères, et ton père, et ton nid, et ton arbre; et une pâture plus agréable et plus propre à ton organisation délicate que celle que je puis te donner. Tu regrettes, car tu es triste, tu te souviens, car tu réponds à la voix du dehors qui t'appelle et tu regardes la fenêtre avec inquiétude. Tu aimes, puisque tu regrettes, puisque tu désires, et pourtant tu te soumets et ta faiblesse intelligente se réfugie dans ma bonté, accepte mes soins et sait les solliciter par un air de confiance et d'abandon qui désarmerait le cœur le plus dur. Tu n'es pas belle, pourtant, ta robe cendrée n'a ni éclat ni vanité, tes plumes inégales, les pennes de ta queue encore roulées dans leur étui de pellicule, ton duvet hérissé, te donnant une si pauvre apparence que le premier mouvement que tu inspires est une chiquenaude.

Mais la nature a voulu départir l'intelligence à ceux-ci, la bonté à ceux-là. Tandis que mon vanneau promène sans but et sans volonté d'un air stupide sa robe d'émeraudes, et son aigrette élégante, toi, avorton, quasi sans forme et sans couleurs, tu interprètes mes moindres mouvements et tu sais donner à ton extérieur toute l'expression nécessaire pour que je devine tes moindres désirs.

N'est-ce pas une chose sainte, une loi de nature, que cet amour de la force pour la faiblesse? C'est ainsi que la femelle

de l'homme chérit ses petits, c'est ainsi que l'homme devrait chérir sa femelle. Mais il a imaginé de consacrer par des lois de servitude l'inévitable dépendance de la femme, et alors, adieu la douceur et la liberté de l'amour. Quelle femme réclamerait la vie de l'esprit, si on lui accordait celle du cœur? Il est si doux d'être aimé! mais on les maltraite, on leur reproche l'idiotisme où on les laisse, on méprise leur ignorance, on raille leur savoir. En amour, on les traite comme des courtisanes, en amitié conjugale, comme des servantes. On ne les aime pas, on s'en sert, on les exploite, et on espère les assujettir à la loi de fidélité? Si je te maltraitais, ma fauvette, tu serais bientôt sur le plus haut des arbres du jardin, car dans les huit jours tu auras de longues ailes et l'amour seul *te retiendra* près de moi.

26 juin.

Voici le Docteur amoureux pour tout de bon. Il était bien temps! le voilà pris. Il n'a pas pu écrire trois lignes aujourd'hui; l'objet de son amour n'a fait que gambader sur sa plume, sautiller sur son papier et faire quelque chose de pire sur notre nez auguste.

Il s'est bien levé de son lit sept fois ce matin pour lui attraper des mouches et les lui faire avaler. Enfin, il est stupide comme un vieillard amoureux. Pauvre Piffoël, où diable as-tu été placer tes affections? Ton idole ne pèse pas un septième d'once, elle a huit jours, il ne faut qu'une antenne d'insecte un peu trop forte pour lui donner une indigestion et la faire descendre au tombeau; ses plumes sont si rares et si courtes que si tu ne la tenais tous les jours dans ton sein, elle serait morte de froid en plein été.

Le diable m'emporte, Piffoël, cela signifie quelque chose. Il y avait longtemps que tu ne t'étais attaché aux bêtes comme cette année. Est-ce que tu aurais encore une fois déserté le culte de l'intelligence? Est-ce que celui de la force te serait devenu si odieux, si insoutenable que tu serais retourné à la sollicitude pour les petits? Pourquoi cette bête menue te semble-t-elle si adorable? C'est qu'elle vient à ta voix se blottir dans le creux de ta main. C'est qu'elle te connaît, c'est qu'elle t'aime; c'est qu'elle te sait bon et nécessaire. C'est que deux jours ont suffi pour qu'elle s'abandonnât à toi sans méfiance,

c'est qu'elle n'aime et ne connaît que toi sur la terre aujour d'hui. De qui, Piffoël, pourrais-tu en dire autant?

29 juin.

Accablement. Qu'as-tu, Piffoël?

JUILLET 1837

3, 4, 5 juillet.

Misère, désespoir, larmes amères, je ne savais pas que je l'aimais ainsi, cette pauvre femme [1]!

6 juillet.

Mieux, ta vieille femme guérit.

Ton cœur est troublé. Piffoël, quel ennui te ronge? Quelle peur de vivre te fait donc souhaiter la maladie et la mort? C'est le spleen, le vrai spleen, la chose la plus humiliante. O mon Dieu, la belle machine humaine! Souffrir de l'âme parce que le corps est lésé. Tout remettre en question, porter sur toutes choses de nombreux jugements, ne plus voir que le mal et la douleur sur la terre, parce qu'on est constipé! Vante-toi, orgueilleux vermisseau et méprisé hanneton qui ne vole plus quand on lui arrache ses ailes!

Ce fragment retrouvé au fond d'un tiroir a peu de sens et aucune valeur. Je le conserve ici comme un souvenir amer d'une des plus douloureuses phases de ma vie. J'étais à deux doigts de la folie, mais je n'avais plus la pensée du suicide.

1836.

Arrivé à un certain degré de la maladie, ne plus raisonner ses causes, les accepter comme fatales et lutter contre ses effets.

Tâcher d'observer l'emploi du temps et les occupations de l'âme, de manière à connaître les causes accidentelles et journalières des crises, afin de détourner ces causes, ou de les subir avec la prévoyance qui combat la force du mal.

1. Sa mère, madame Maurice Dupin, qui tombe malade et qu'elle va bientôt aller soigner à Paris.

Dans l'état lucide, s'habituer à prévoir que le délire reviendra, afin de pouvoir conserver dans le délire la conscience du prochain rassérénement.

S'accoutumer à n'être pas dupe de son mal.

Entretenir avec grand soin la santé physique, manger peu et souvent, ne pas négliger les toniques si le corps y est habitué, ne pas en adopter l'usage si on ne l'a pas. Ne pas se laisser pleurer, les larmes débilitent et la prostration qu'elles amènent est suivie de réactions violentes et de mauvaises résolutions.

Surtout, surtout, ne jamais donner accès à la colère et à la vengeance. Ce sont de fausses dépenses de la force. Quelquefois, malgré la bonté naturelle, on s'imagine qu'en se livrant à la fureur, on épuiserait l'énergie de la souffrance, mais la fureur alimente la fureur, comme les larmes alimentent les larmes. Les sources du bien et du mal sont intarissables. Erreur et folie de croire qu'on dort. Ménager les unes et laisser déborder les autres. Ne proscrivons cependant pas certaines larmes, celles de l'attendrissement et de la bonté. Lorsque, après des pensées de haine et des désirs de vengeance, nous sentons que la douceur et la miséricorde l'emportent en nous, une émotion qui n'est pas sans charmes est comme la récompense de cette victoire. Dieu nous l'envoie, acceptons-la et n'en craignons pas l'excès.

Hélas, nous n'avons ni souvent, ni longtemps le droit de nous réjouir en nous-même.

Ne comptons pas trop sur nos forces et pourtant n'en doutons jamais!

Prier souvent, mais humblement, avec l'espoir et non la certitude d'être exaucé, car demander ce dont on a besoin n'est pas un acte plus méritoire que de désirer boire quand on a soif. Qui n'a souhaité vivement d'être délivré de son mal? Qui n'a crié dans la détresse : Seigneur, Seigneur! exaucez-moi? Est-ce assez pour être entendu? A ce compte nous ne souffririons jamais! Nul homme n'aurait le droit de douter, nul n'aurait de mérite à croire.

Dieu n'est pas une essence à part nous. Il n'est pas plus un foyer de lumière élevé au-dessus des cieux, comme le soleil au-dessus de la lune, qu'il n'est le pain consacré dans le

calice d'or. Il est le soleil, et le pain, et les cieux et l'or du calice, et les éléments et la terre, et le cœur de l'homme. Il est en nous et hors de nous, nous sommes en lui et jamais hors de lui. Esprit universel, partout il se révèle à travers les voiles épais de la matière, et notre âme est un sanctuaire qu'il remplit de son essence, qu'il anime de son souffle et qu'il embrase quelquefois de son amour. Cherchons-le donc en nous-même, car plus nous l'y chercherons, plus nous apprendrons à l'y trouver, plus le voile deviendra transparent et plus le rayon mystérieux fera sentir sa chaleur, mais nous le cherchons si mal et si rarement que nous oublions le trésor caché et que nous perdons la connaissance de Dieu et de nous-mêmes.

Aussi, fais-toi bon, fais-toi sage, fais-toi patient, si tu veux sentir quelquefois tressaillir dans les profondeurs de ton âme cet amour et cette joie mystérieuse qui attestent la présence de Dieu en nous et qui sont comme une étreinte de l'esprit de vie à cette belle et savante machine qu'on appelle l'esprit de l'homme, vase divin où Dieu verse ses divins parfums.

Pardonne, pardonne à l'auteur de tes maux, sinon un moment viendra où Dieu s'irritera contre toi dans ton propre sein et où tu ne pourras te pardonner à toi-même.

Ne méprise jamais le faible, car demain peut-être tu te sentiras plus faible que lui au milieu de ta force.

La sagesse n'est pas un édifice où l'on peut dormir lorsqu'on l'a construit; il faut s'y tenir éveillé, car un souffle peut le faire crouler et il ne se passe pas de jour qu'une pierre ne s'en détache et ne menace le tout.

Sache attendre, car tu ne sais pas l'avenir et il est certain que tu ne le soumettras pas.

AUTOMNE 1837

Récapitule un peu ce qui s'est passé depuis trois mois que tu ne te regardes plus vivre. T'en souviens-tu seulement? N'as-tu pas déjà oublié les faits? Ta mère morte, ton fils sauvé, ta fille enlevée et reconquise[1] — et le reste! — Tu as

1. George Sand retourne précipitamment à Guillery où son mari, Casimir Dudevant, a emmené Solange, leur fille, que le jugement du procès en séparation avait donnée à sa mère.

revu Franchard et avec qui[1]? Tu as revu le *Marboré*? et avec quoi? Tu rentres ici, qu'y viens-tu faire, quel sort t'y attend, qui vas-tu aimer? de quoi vas-tu souffrir? Qui haïras-tu le mois prochain, ou l'année prochaine, ou demain? Te voilà aussi tranquille que si ta vie était celle d'un autre et tu vas dormir dans ton lit, ni plus ni moins que Buloz dans le sien. Ta figure est expressive comme celle d'Enrico[2] et ton âme n'est pas plus agitée que cette nuit paisible et silencieuse éclairée par la lune et blanche d'un brouillard argenté. Quelle belle âme tu as, ô mon grand Piffoël! Tu boirais le sang de tes enfants, dans le crâne de ton meilleur ami, et tu n'aurais pas seulement la colique. Le soleil te tomberait sur le nez sans te causer le plus léger éternuement et si Orion se mettait à danser la sarabande sur la cime des sapins, tu te mettrais à rire ni plus ni moins que d'un bon mot d'Arnal. Tu es donc d'un noble sang-froid et on pourrait te faire manger du granit comme du beurre sans que tu vinsses à t'ébrécher *une seule dent.*

Que veux-tu, mon honorable ami? Il m'est impossible de m'arrêter. La morale de cette farce qu'il te plaît d'appeler ma vie est la même que celle de la légende du Juif errant. Il m'est défendu de mourir. Il m'est défendu de me reposer. Je sais que ma force est inépuisable, c'est pourquoi tu me vois calme. Je sais que mon repos est impossible, c'est pourquoi tu me vois indifférent au genre de travail qui se présente.

Je sais que je ne mourrai pas à volonté, c'est pourquoi je ne compte plus les mauvais jours et n'en attends pas de meilleurs.

JUIN 1839

Mais, s'il vous plaît, pourquoi n'avez-vous pas continué votre journal? (Je suppose que c'est M. *Trois étoiles* ou madame *une telle,* ou mesdemoiselles X. Y. Z. qui m'adressent cette question.)

Réponse.

Mon cher, madame, ou *ma belle,* pour bien des raisons; mais pour ne vous dire que la plus importante, c'est que j'avais égaré mon cahier.

1. Avec son fils Maurice.
2. Professeur italien.

— Comment! Un cahier si rare, si précieux, si important?

— Sans doute, un cahier aussi bien relié que bien rédigé, un cahier dont le contenu est aussi précieux que le contenant, l'esprit aussi remarquable que la couverture.

— Vous plaisantez, c'est un petit chef-d'œuvre.

— A qui le ditez-vous?

— Que l'eussé-je trouvé! Je ne vous l'aurais pas rendu!

— Que diable en auriez-vous fait?

— Des autographes pour mon album et celui de mes amis (ou amies).

— Qu'est-ce que c'est que ça, des autographes?

— Ce sont des fragments d'écriture manuscrite de différents auteurs, artistes, gens de lettres, hommes politiques, philosophes ou assassins marquants.

— Très bien, j'en ai aussi, mais à quoi cela vous sert-il?

— Cela sert à montrer qu'on en a.

— Ah! très bien, très bien!

— Mais vous, à quoi cela vous sert-il?

— Cela me sert à juger le caractère des personnes d'après leur écriture.

— Et vous réussissez?

— D'autant mieux que je sais d'avance ce que l'écriture me confirme.

— Vous plaisantez?

— Jamais.

— Que diriez-vous de la vôtre propre?

— Qu'elle n'est pas propre!

— C'est un mauvais calembour. Voyons, sérieusement.

— Voilà une écriture bien fatiguée!

— Par conséquent?

— Par conséquent, c'est celle d'une personne fatiguée.

— Voilà tout?

— N'est-ce pas beaucoup?

— Mais fatiguée de quoi?

— Ne peut-on pas être fatiguée de beaucoup de choses? fatigué de se lever tous les matins et de se coucher tous les soirs? d'avoir chaud tout l'été et froid l'hiver? de recevoir toujours des questions et jamais aucune qui vaille la peine qu'on y réponde?...

SOLANGE. — Tiens vois donc, ma mignonne, qu'est-ce que c'est ce livre-là? Je l'ai trouvé dans les épluchures au grenier.

— Ah mon Dieu! mes pensées d'il y a deux ans aux épluchures?

SOLANGE. — Ah ben, mignonne, donne-moi-le pour faire des bonshommes.

— Des bonshommes, malheureuse enfant? des bonshommes sur mes pensées de l'année 1837?

SOLANGE. — Ah! c'est donc fait comme ça des pensées?

QUELQU'UN (d'un air judicieux).

— *Ni plus ni moins!*

SOLANGE. — Ah ben, mignonne. Donne-moi le, pour écrire mes pensées. J'ai des pensées, moi, je veux les écrire.

— Ce n'est pas vrai, tu n'en as pas.

SOLANGE. — Si fait.

— Dis-en donc une.

SOLANGE. — Je t'aime.

— Et puis encore?

SOLANGE. — J'aime pas l'histoire grecque.

— Et encore.

SOLANGE. — J'ai faim.

— Encore.

SOLANGE. — Veux-tu que j'aille jouer au jardin?

— Va! voilà assez de pensées pour un jour.

PIFFOËL, *seul.*

(Il est dans sa chambre dans la même robe de chambre qu'en l'année 1837, couché sur le même sopha, vis-à-vis la même table et sa plume continue à n'être pas taillée).

MONOLOGUE.

Puisque mon cahier est retrouvé, je vais reprendre mon Journal. A la vue de ce dernier, il me vient un tas de pensées.

Le spectre de Buloz se dessine dans un rayon de soleil qui pénètre par la jalousie. Piffoël est en proie à la plus affreuse agitation.

PIFFOËL. — Dieu, quelle horrible vision. Retire-toi, fantôme épouvantable!

LE SPECTRE. — Quarante mille...

PIFFOËL. — Ah! je connais ton motif, toujours la même sen-

tence. Voix du sépulcre, retourne au royaume du silence. Ne peux-tu pas me laisser respirer un instant?

LE SPECTRE. — Quatre mille cinq...

PIFFOËL. — N'achève pas! je sais le reste. Tu veux donc boire jusqu'à la dernière goutte de mon encre, insatiable haine?

LE SPECTRE. — Quatre mille cinq cents...

PIFFOËL. — Quatre mille cinq cents malédictions! quatre mille cinq cents paires de soufflets!

LE SPECTRE. — Quatre mille cinq cents francs.

PIFFOËL. — Plutôt quatre mille cinq cents messes pour le repos de ton âme!... Mais as-tu une âme? Qu'est-ce que l'âme d'un éditeur?

PARIS (RUE PIGALLE 16).

Décembre 1839.

Il s'est passé ces jours-ci un fait assez étrange au temps où nous sommes. Dans une réunion de Polonais émigrés, un certain poète assez médiocre, dit-on, et quelque jeu jaloux, a récité une pièce de vers, adressée à Mickiewicz, dans laquelle, au milieu des éloges qu'il lui prodiguait, il se plaignait avec un dépit sincère, mais qui n'était pas de mauvais goût, de la supériorité de ce grand poète. C'était, comme on le voit, un reproche et un hommage à la fois. Mais le sombre Mickiewicz, insensible à l'un, comme à l'autre, se lève et lui improvise, en vers, une réponse ou plutôt un discours, dont l'effet a été prodigieux. Personne ne peut dire exactement ce qui s'est passé; de tous ceux qui étaient là, chacun en a gardé un souvenir différent. Les uns disent qu'il a parlé cinq minutes, les autres une heure. Il est certain qu'il leur a si bien parlé, et qu'il leur a dit de si belles choses, qu'ils sont tous tombés dans une sorte de délire. On n'entendait que cris et sanglots, plusieurs ont eu des attaques de nerfs, d'autres n'ont pu dormir de la nuit. Le comte Plater, en rentrant chez lui, était dans un état d'exaltation si étrange que sa femme l'a cru fou et s'est fort épouvantée. Mais, cependant qu'il lui racontait, comme il pouvait, non pas l'improvisation de Mickiewicz (personne n'a pu en redire un mot) mais l'effet de sa parole sur ses auditeurs, la comtesse Plater est tombée dans le même état que son mari et s'est mise à pleurer, à prier et à divaguer. Les voilà tous

convaincus qu'il y a dans ce grand homme quelque chose de surhumain, qu'il est inspiré à la manière des prophètes, et leur superstition est si grande qu'un de ces matins ils pourraient bien en faire un Dieu.

J'ai réussi à savoir quel était le thème sur lequel Mickiewicz a improvisé, c'était celui-ci : vous vous plaignez de ne point être un grand poète, c'est votre faute. Nul ne peut être poète s'il n'a en lui l'amour et la foi. Sur cette idée qui est assez belle, Mickiewicz a pu et dû parler admirablement. Il ne se souvient pas lui-même d'un seul mot de son improvisation, et ses amis disent qu'il est plus effrayé que flatté de l'effet qu'il a produit sur eux. Il leur avoue aussi qu'il s'est passé en lui quelque chose de mystérieux, d'imprévu; que, de fait, calme qu'il était en commençant à parler, il s'est senti tout à coup élevé par l'enthousiasme au-dessus de lui-même et l'un d'eux, qui l'a vu le lendemain, l'a trouvé dans une sorte d'abattement comme il arrive après une forte crise.

En écoutant ceci et en recueillant de tous côtés les mêmes témoignages, il me semblait entendre le récit d'une scène des temps passés, car il n'arrive plus rien de semblable aujourd'hui, et, quoi qu'en disent Liszt et madame d'Agoult, il n'y a plus que le dilettantisme des arts qui manifeste de pareils transports. Je ne crois pas aux improvisations de nos charlatans philosophes et littéraires. Poètes et professeurs sont tous des comédiens. En les applaudissant, le public n'est pas leur dupe, et, quant à nos orateurs politiques, ils ont si peu d'élévation et de poésie dans l'âme, que leurs discours ne sont jamais que des déclamations plus ou moins bien débitées.

Ce qui s'est passé pour Mickiewicz rentre dans la série de ces faits qu'on appelait autrefois miracles, et qu'on pourrait appeler aujourd'hui *extases*. Leroux donne, de toute cette partie merveilleuse de l'histoire philosophique et religieuse du genre humain, la meilleure et peut-être la seule explication pieuse et poétique que la raison puisse accepter. Il définit l'*extase* et la classe dans les hautes facultés de l'esprit humain. C'est une grande théorie et il l'écrira. En attendant voici ce qu'il m'en semble à moi, d'après ce qu'il en a indiqué dans ses écrits jusqu'à présent et ce que j'ai cru pressentir dans nos conversations.

L'extase est une puissance interdite qui se manifeste chez les hommes livrés aux idées abstraites et qui marque peut-être la borne où l'âme peut toucher dans les régions les plus sublimes, mais au delà de laquelle un pas de plus la jetterait dans la confusion et la démence. Entre la raison et la folie il y a un état de l'esprit qui n'a jamais été ni bien observé ni bien qualifié, et où les croyances religieuses de tous les temps et de tous les peuples ont supposé l'homme en contact direct avec l'esprit de Dieu. Cela s'est appelé esprit divinatoire ou prophétique, oracle, révélation, vision, descente de l'Esprit saint, conjuration, illuminisme, convulsionnisme et je crois du moins que ces faits rentrent dans le même fait, celui de l'extase, et Leroux pense que le magnétisme est la manifestation que notre siècle athée et matérialiste a donnée à la faculté extatique. Ce miracle éternel qui est dans les traditions de l'humanité ne pouvait se perdre avec la religion. Il lui a survécu, mais, au lieu de s'opérer de Dieu à l'homme, dans l'ordre métaphysique, il s'est passé d'homme à homme par l'opération des fluides nerveux; explication beaucoup plus merveilleuse et moins acceptable en philosophie que toutes celles du passé.

L'extase est contagieuse, cela est bien prouvé par l'histoire dans l'ordre psychologique et par l'observation dans l'ordre physiologique. Depuis la sublime descente du Paraclet sur les apôtres, jusqu'aux phénomènes d'épilepsie du tombeau de Saint-Médard, depuis le fakir de l'Orient jusqu'aux passionnistes du siècle dernier, depuis le divin Jésus et le poétique Apollonius de Tyane, jusqu'aux misérables sujets des expériences du somnambulisme, depuis les pythonisses de l'antiquité jusqu'aux religieuses de Loudun, depuis Moïse jusqu'à Swedenborg, on peut suivre les différentes phases de l'extase, et voir comme elle se communique spontanément même à des individus qui n'y semblaient pas prédisposés. Mais ici se présente une difficulté. D'où vient que cet état de ravissement, qui s'est manifesté chez les esprits les plus sublimes et qui fait partie intégrante de l'organisation de tous les grands hommes, philosophes, poètes, se manifeste, d'une autre manière, il est vrai, mais avec autant d'intensité, chez les hommes les plus ineptes et sous l'influence du plus grossier matérialisme? L'extase est donc une maladie? A coup sûr, chez le vulgaire,

ce n'est pas autre chose, mais, de même que la fièvre ou l'ivresse produisent chez les natures viles l'abrutissement ou la fureur et, chez les esprits supérieurs, l'enthousiasme religieux, l'inspiration poétique, de même l'extase développe dans chaque individu les qualités qui lui sont propres et produit les miracles de la grâce, les prodiges de la superstition, ou les phénomènes de l'animalité surexcitée, suivant les êtres qui en subissent les atteintes. Dans tous les cas, c'est une faculté à la fois naturelle et divine, susceptible de produire les plus nobles effets, dès qu'une grande cause métaphysique et morale les provoque. Mickiewicz est le seul grand extatique que je connaisse, j'en ai connu beaucoup de petits et, quant à lui, je ne voudrais pas dire tout haut qu'il est atteint, selon moi, de ce *haut mal* intellectuel qui le met en parenté avec tant d'illustres ascétiques, avec Socrate, avec Jésus, avec saint Jean, Dante et Jeanne d'Arc; on ne comprendrait pas l'idée que j'y attache et on en prendrait une très fausse. Ses amis en seraient révoltés.

Cependant, à qui ne se fait pas une juste idée de l'extase, certains passages de *Dziady* doivent faire regarder Mickiewicz comme fou, et à qui l'a entendu professer avec logique et clarté au Collège de France, la lecture de ces passages de *Dziady* le fera passer pour charlatan. Il n'est ni l'un ni l'autre. Il est un fort grand homme, plein de cœur, de génie et d'enthousiasme, parfaitement maître de lui-même dans la vie ordinaire et raisonnant à son point de vue avec beaucoup de supériorité, mais porté à l'exaltation par la nature même de ses croyances, par la violence de ses instincts un peu sauvages, le sentiment du malheur de sa patrie et cet élan prodigieux d'une âme poétique qui ne connaît pas d'entraves à ses forces et se précipite parfois à cette limite du fini et de l'infini, où commence l'extase. Jamais le drame terrible qui se passe alors dans l'âme du poète n'a été décrit par aucun d'eux avec la puissance et la vérité qui font de *Konrad* une œuvre capitale; personne après l'avoir lu ne peut nier que Mickiewicz soit extatique.

7 janvier.

Heine a des mots diablement plaisants. Il disait ce soir en parlant d'Alfred de Musset : « *C'est un jeune homme de beaucoup de passé.* » Heine dit des choses très mordantes et ses

saillies emportent le morceau. On le croit foncièrement méchant, mais rien n'est plus faux; son cœur est aussi bon que sa langue est mauvaise. Il est tendre, affectueux, dévoué, romanesque en amour, faible même, et capable de subir la domination illimitée d'une femme; avec cela il est cynique, railleur, positif, matérialiste en paroles, à effrayer, à scandaliser quiconque ne sait pas sa vie intérieure et le secret de son ménage. Il est comme ses poésies, un mélange de sentimentalité des plus élevées et de moquerie la plus bouffonne. C'est un humoriste comme Sterne et comme mon malgache. Je n'aime pas les gens moqueurs et pourtant j'ai toujours aimé ces deux hommes-là. Je ne les ai jamais craints et jamais je n'ai eu à m'en plaindre; c'est que, s'ils ont la langue et la main promptes à la satire pour les méchants travers qu'ils rencontrent, ils ont cet autre côté poétique et généreux qui rend leur âme sensible à l'amitié et à la droiture. Il y a des gens fort bêtes dont je crois que le véritable esprit n'est jamais méchant qu'avec les méchants.

Vraiment j'ai bien plus peur de cette maigre et pointue mijaurée que ... a prise pour femme, que des plus terribles satiriques. C'est qu'elle est bornée, envieuse, malveillante, c'est que son esprit est aussi petit que son nez et son cœur aussi étriqué que ..., c'est qu'elle ne comprend rien, et ne peut rien comprendre. Tout lui paraît crime, animosité, danger, tout porte atteinte à sa personnalité; alors, pour se défendre et se venger, elle essaye de diffamer; mais, comme elle voit tout faux et comprend tout de travers, sa médisance se transforme en calomnie, à son insu peut-être.

De telles femmes (il y en a beaucoup) il faut se préserver comme de la peste et ne jamais leur permettre de jeter un coup d'œil dans votre intérieur. On n'y gagne rien, car elles rêvent et composent des romans d'iniquité contre vous, mais du moins on n'a pas à se reprocher de leur avoir fourni des armes, et tout est faux dans leurs discours, jusqu'à l'apparence. Madame Y. en est une autre avec plus d'esprit de perfidie, et de véritable méchanceté. Toutes trois sont dévorées par l'envie et rongées par le désespoir de ne pas être aimées.

De la Touche répondait à ... qui lui confiait modestement

qu'on l'avait surnommée la muse de la Patrie : « *La muse ment* (l'amusement). »

Madame Dorval, à qui madame Dagoult venait de faire mille gracieusetés, se retourne vers moi et me dit : « *Comment appelles-tu ce coquillage?* »

Quant à la Didier, Delacroix lui a donné un si drôle de surnom, que je n'oserais l'écrire. Je crois bien que si elle le savait, elle en mourrait de rage. Trois pauvres femmes!

Madame ... m'a été longtemps antipathique, mais j'ai toujours estimé en elle de grands côtés de caractère. Elle m'a blessée par des petitesses et les a grandement réparées. Elle est petite, maigre, mal mise et mal faite, jolie pourtant. Elle n'a de grâce que dans les fossettes des joues, et son sourire rachète toute sa personne. La Touche disait d'elle que c'était un joli petit pédant couleur de rose. Chopin dit que c'est un écolier en jupons. Elle avait de superbes cheveux blonds cendrés il y a six ans. En Italie ils sont devenus bruns, ce qui ne lui va pas plus mal. Elle ne les teint pas, car elle n'a pas l'apparence de coquetterie. Elle n'en a même pas assez, car elle manque absolument de charme et sauf Buloz, qui l'a aimée mal et longtemps, je n'ai jamais vu un homme à qui elle plût. Il me semble que si j'étais homme, elle me plairait pourtant, car j'adore les femmes sans affectation et elle est admirablement naturelle. C'est un être très singulier, doué de grandes vertus à coup sûr et rempli de contrastes et d'inconséquence. Perfide sans méchanceté, pédante sans vanité, érudite sans vrai savoir, sérieuse sans profondeur et restant superficielle en voulant toujours aller au fond de tout. Elle a rempli ses devoirs de mère, comme bien peu de femmes eussent été capables de le faire et il ne semble pourtant pas qu'elle ait dans le cœur la plus légère tendresse pour quoi que ce soit. Sa vie est pleine de romans et elle ne vous parle que de ses amours et de ses passions. Elle vous conte ses douleurs du ton le plus tranquille et le plus résolu. Elle vous confie ses faiblesses de la façon la plus cynique. Elle pose en système et met en pratique un amour principal dans la vie et des infidélités à discrétion pour tuer le temps et soulager les nerfs. Vraiment elle n'est pas belle à entendre sur ce chapitre, quoiqu'elle y porte un esprit dégagé et une franchise très

originale, mais avec tout cela elle me fait l'effet de n'avoir ni sens, ni enthousiasme, ni tendresse. Et puis elle parle d'histoire, philosophie, religion, politique, avec une abondance froide et une érudition frivole, et tout d'un coup elle vous quitte pour aller donner à téter à son enfant. Un enfant qui, dit-elle, est laid, gros, fort et méchant, *comme la passion brutale qui l'a procréé.*

Madame ... écrivait d'Italie, l'an dernier, à M... en post-scriptum d'une longue lettre consacrée à demander des robes et des chapeaux : « A propos! j'oubliais de vous dire que je suis accouchée à Rome le mois dernier d'un garçon que j'y ai laissé. Madame ... en a fait autant de son côté. »

Il y a pourtant cette différence que Madame ... emporte ses enfants, les nourrit, les élève et leur donne son nom, son temps et sa vie. Tandis que l'autre les abandonne, les oublie, les fait élever dans un taudis, tout en vivant dans le velours et l'hermine, ni plus ni moins qu'une femme entretenue, et ne s'occupe de sa progéniture, non plus que d'une portée de chats.

17 janvier 1840.

Que se passe-t-il donc dans l'esprit de ceux qui repoussent la vérité? Enseigne-le moi, mon Dieu! afin que j'apprenne à les connaître. Mais par quel endroit peut-on saisir le cœur que défend le mur d'airain, le bouclier de glace du préjugé? Est-il donc des hommes pour qui sortir du sentier de l'erreur est un effort impossible? Est-il un âge après lequel l'esprit ne se corrige et ne se modifie plus? Que les natures lâches et viles, que les âmes basses et corrompues haïssent instinctivement le vrai et le juste, c'est dans l'ordre; mais lorsqu'on voit des cœurs purs et nobles et des esprits qui semblent justes à beaucoup d'égards se fermer devant une démonstration claire et attachante fondée sur une science qu'ils ne peuvent point nier, inspirée par un sentiment dont ils reconnaissent la justice et la grandeur, que doit-on penser de la nature humaine? *Je ne puis croire* semble le dernier mot de ce temps-ci. Faut-il qu'il en soit ainsi dans les desseins de la Providence? Veut-elle donc détruire jusqu'à la racine de la religion et de la morale du passé qu'il ne puisse point se trouver de milieu entre

ceux qui leur restent aveuglément attachés et ceux qui les veulent briser sans en rien garder? ou bien les germes de la vérité sont-ils exclusivement jetés dans les âmes populaires, et faut-il que la race qu'on appelle *éclairée*, périsse avec ses erreurs et ses résistances? Faut-il encore une fois envoyer les morts enterrer leurs morts?

18 janvier 1840.

Pauline[1] part après-demain pour Londres. Je ne dirai pas que j'en ai regret. Elle va où l'emportent sa vocation, son dessein, son génie. Mais je ne voudrais pas qu'on me dise que je ne la reverrai plus. C'est la seule femme depuis dix ans que j'aie aimée aussi tendrement. C'est la seule femme depuis Alicia la religieuse que j'aie aimée avec un enthousiasme sans mélange et je crois bien que, dans toute ma vie, elle sera la seule que je puisse et doive chérir et admirer avec raison, avec certitude. Pourtant, c'est une enfant de dix-neuf ans, et je ne crois pas *que l'abîme que l'âge met* entre nous pourra être comblé un jour. Je ne le crois pas. Elle me paraît douée d'une raison forte qui l'empêchera, même dans l'âge des passions, de comprendre celles des autres. Et puis quoi? L'art rien que l'art dans sa vie, du moins j'en augure ainsi. — Mais qu'en sait-on pourtant? C'est un être si complet, si bien organisé, si expansif, si généreux, si tendre et si naïf! Admirable nature, quel enfant tu fais sortir tout d'un coup du sein de la divine humanité! Il me semble que j'aime Pauline du même amour sacré que j'ai pour mon fils et pour ma fille, et à cette tendresse indulgente, illimitée, presque aveugle, je joins l'enthousiasme qu'inspire le génie. Répond-elle à une affection aussi grande? ce serait bien impossible et je n'en souffre nullement. Ma sainte passion pour cette noble créature ne ressemble en rien à l'étrange engouement que la fille de ... aurait pris pour moi si j'avais voulu souffrir de telles maladives amours! Celle-là est une belle intelligence, un beau caractère, mais elle est folle; ma Pauline est sainte, et moi aussi je suis sainte, *quoi qu'on dise*! Et ce qu'on dit, je ne m'en soucie pas. Et de rien d'injuste à mon endroit, je ne me soucie aujourd'hui en aucune façon. Et de tout ce qui est juste, naturel et *dans*

1. Pauline Garcia (madame Viardot).

l'ordre, je ne suis blessée, ni chagrinée, ni révoltée. Cette enfant ne peut pas m'aimer beaucoup, beaucoup, parce qu'elle ne peut pas me connaître. Elle ne peut aimer beaucoup, en ce moment, aucun autre être que son mari, et celui-là, elle ne peut l'aimer que d'une certaine façon tendre, chaste, généreuse, grande, sans orage, sans enivrement, sans souffrance, sans passion en un mot. Puisses-tu, grande artiste, ne connaître que cet amour qui est certainement le seul bon, mais qui n'est pas toujours le seul possible. Tant que tu n'en connaîtras pas d'autre, je ne te serai bonne à rien et tu ne sauras pas combien je t'aime et combien je te comprends et combien je t'estime. Mais je prie Dieu que ce jour n'arrive point et que jamais tu n'aies à te jeter dans mon sein. Ce jour-là, tu souffriras ce qu'une aussi excellente nature ne devrait pas souffrir. Mon Dieu, préservez-la de me nommer un jour sa meilleure amie, car ce jour-là l'orage sera dans son âme. Elle aura un ennemi à sa droite et un ennemi à sa gauche et une multitude d'ennemis autour d'elle, son mari, son amant, le monde! Et il n'y aura peut-être que moi pour compatir à sa douleur et pour la vénérer autant dans son martyre que dans son repos. Et peut-être serai-je morte avant ce temps d'épreuves. Mon Dieu, envoyez-lui quelqu'un qui l'aime et qui la connaisse et qui la comprenne comme moi. L'homme et la femme, la nature et la loi, l'amour et le mariage!

Parmi les mille grandes et excellentes raisons qu'on peut alléguer contre la doctrine d'individualisme absolu si fort à la mode en ces tristes jours, il y a une toute petite raison fondée sur un fait d'observation que je veux consigner ici.

Avez-vous rencontré une personne qui vous parût entièrement nouvelle et inconnue? Quant à moi cela ne m'est jamais arrivé. Tout au contraire au premier abord d'un individu que je n'ai jamais vu, je crois le reconnaître, je cherche où j'ai pu le rencontrer, et je me demande ce qu'il y a de changé en lui à ce point de m'empêcher de trouver son nom. Je ne puis me défendre de chercher dans quel lieu et dans quelle occasion je l'ai vu déjà. Et quand je me suis assuré autant que possible que cela n'a jamais eu lieu, je cherche à quel autre individu de ma connaissance il doit ressembler pour m'avoir causé cette impression. Je le trouve parfois très vite, car il

n'est pas d'homme qui n'ait une sorte de ménechme et à coup sûr plusieurs dans le monde. Car ce ménechme a le sien qui a le sien aussi, mais la plupart du temps, ils ne se connaissent point entre eux. Voilà pourquoi il m'arrive aussi de ne pas trouver facilement à qui ressemble cet inconnu qu'un instinct puissant me force à vouloir reconnaître. Cette ressemblance vague, éloignée, mystérieuse, me tourmente quand même je ne me soucie ni *du ressemblant* ni *du ressemblé*, il faut que je la trouve enfin. Mais elle est si imparfaite que je me demande encore comment j'ai pu la chercher et la pressentir. Alors, par la même liaison d'idées, je cherche et retrouve l'intermédiaire qui établit ce rapport, si positif, et pourtant si éloigné. Alors ma mémoire me présente un individu à moi connu, qui tient des deux autres, *du ressemblé et du ressemblant*, comme je me suis permis de dire tout à l'heure. Cet intermédiaire n'est pas toujours direct. Il est souvent rattaché à ses deux extrêmes par d'autres intermédiaires qui tiennent de lui et de l'un ou de l'autre de ces extérieurs, si bien qu'une chaîne de types plus ou moins divers, mais montrant bien un type principal, se rétablit dans mon souvenir et m'explique comment l'étranger ne m'a point paru étranger. Cette ressemblance porte tantôt sur les traits, tantôt sur l'attitude, tantôt sur la voix, tantôt sur les habitudes du corps et de l'expression, tantôt sur toutes ces choses réunies, tantôt sur quelques-unes, mais jamais sur moins *de deux* : autrement la ressemblance serait trop lointaine pour me frapper; car je déclare que ceci n'est point chez moi une affaire d'imagination, mais affaire d'expérience et opération puérile peut-être de l'esprit, mais involontaire, impérieuse et faite en conscience, car je n'y résiste plus, car je souffre trop quand je veux m'y soustraire et accepter l'individu qui se présente à mes regards comme un individu détaché de la chaîne de ceux qui remplissent mon passé; jusqu'à ce que je l'aie rattaché à cette chaîne, cet être-là m'est suspect, gênant, antipathique, c'est pour moi non le secret (car la chose reste mystérieuse et bizarre à mes propres yeux, tant elle est peu systématique!), mais c'est la pierre de touche de mes sympathies spontanées et durables ou de mes antipathies subites et invincibles. O Dieu! quel effroi,

quelle répugnance m'inspire l'individu dont je ne puis retrouver l'analogue qu'après de longs efforts de mémoire! Ma mémoire est si heureusement organisée qu'elle ensevelit dans de lourdes ténèbres le nom et la figure des méchants dont les actes ont offensé mon cœur ou ma raison; à la moindre occasion elle les plante là et se détache d'eux avec une admirable légèreté. Je vous remercie, chère mère Nature, de m'avoir fait ce présent d'une profonde apathie pour les ressentiments particuliers. Les impressions spontanées me molestent bien plus que les souvenirs. Voilà pourquoi je crains tant les personnes dont je ne puis dire bien vite : Oh! toi! je te sais, je te tiens, tu es de la famille. Combien de fois dans un salon, dans une boutique, dans la rue, j'ai rencontré de ces figures qui m'ont donné le frisson et la douleur au foie, sans s'en douter le moins du monde! Ce sont pour moi des méchants esprits échappés d'un monde antérieur où peut-être j'ai été leur victime, et s'ils allaient me reconnaître et s'acharner encore après moi dans cette vie! Mais quand j'ai retrouvé leur *ressemblant*, je ne suis plus en peine, je ne leur en veux plus. Presque toujours ce ressemblant est un mauvais garnement, puisqu'il est venu tard à mon appel, mais que m'importe ce nouveau venu qui porte sur ses traits l'empreinte de leurs malices? Le voilà démasqué, je ne saurais le craindre, un mur est entre nous pour toujours, car je sais que ma confiance s'était là mal placée, mais je puis être bienveillant et bon pour lui. Je le plains, je connais la plaie de son âme, l'écueil de son avenir, l'abîme de son passé. Être infortuné, tu n'es point heureux parce que tu n'es pas bon!

Mais au contraire quelle vénération m'inspirent certaines figures! Quel charme il y a pour moi dans certains sons de la voix humaine, quelle confiance entière et subite provoquent en moi certains regards, certains sourires qui me rappellent un ami mort ou absent!

Vous me direz peut-être que la ressemblance extérieure n'entraîne pas la ressemblance morale. Oh! oh! ceci est une autre affaire. Ce n'est pas parce qu'un trait dans le visage d'un honnête homme me rappellera le visage d'un fripon que je croirai à l'analogie complète de caractère, mais à coup sûr ce trait rappelle quelque chose du caractère du fripon,

ce ne sera pas sans doute le vice principal, mais ce sera un des défauts accessoires, la vanité, l'amour des richesses, une tendance de nature vers le même vice plus ou moins vaincu par l'éducation et par le contre-poids de meilleurs instincts qui ont manqué au fripon. Tenez-en bien compte, mais ne vous fiez point trop pourtant à cet honnête homme et ne le tentez jamais.

C'est donc pour vous dire qu'il n'y a pas d'individu isolé dans l'humanité. Il y a des types qui sont tous frères les uns des autres, et enfants du souverain type. Ces types se relient les uns aux autres par mille chaînons, et la race humaine tout entière n'est qu'un vaste réseau, où chaque homme n'est qu'une maille. A quoi servirait cette maille séparée du filet où tous les fils se rompraient un à un? Cette consanguinité des membres de la famille universelle est écrite en traits indélébiles sur nos faces et c'est en vain que nous chercherions à la répudier. Elle se rit de nos efforts depuis le berceau de la race humaine jusqu'à nos jours.

GEORGE SAND

POÉSIES

I

— Dans l'âpre solitude où tu vis désormais,
Faut-il que jamais plus nul désir ne pénètre?

— Je suis seule, en effet, et suis digne de l'être.
J'habite la ténèbre où sont ceux que j'aimais.

— Que fais-tu des vivants?
— Plutôt que de descendre
A des choix moins parfaits, je préfère les cendres.

— Ne veux-tu plus goûter d'exaltantes saisons?

— L'instinct est un bonheur que n'est pas la raison.
Pour l'esprit renseigné, comblé, triste et lucide,
Tout est douleur. La mort a des sucs moins acides.

— Pour supporter le jour, ou ne le point haïr,
N'est-il pas de plaisir dont tu veuilles jouir?

— La volupté contient les choses infinies :
La musique, les cieux, la gloire, l'agonie.
Mais, ne recherchant pas d'éphémères essais,
Je veux gémir encor des plaisirs que je sais.

— Rien ne fléchira donc ta plaintive exigence,
O corps plein de savoir, esprit plein de refus?
Ne te reste-t-il rien du trésor que tu fus,
Et que tu répandais, même par négligence!
Rien ne te reste-t-il?
— Non, rien. L'intelligence.

II

L'ennui, l'affreuse peine admise, et que l'on tait.
L'effort à tout instant, et nulle récompense.
Ne pas se souvenir qu'on est, mais qu'on était.
Éviter ce qu'on sent, craindre ce que l'on pense.
Savoir! A tout chagrin pouvoir dire : « Je sais ».
Contempler les humains et leur besogne honnête
En méprisant leur âpre ou fructueux essai,
Qu'on juge vain. Haïr la terrestre planète
Qui, sous la morte lune, exemplaire décor,
Poursuit son cours distrait, cruel et misérable,
Qui soutient, bouleverse et résorbe les corps.
N'ayant plus de souhaits, être toujours instable.
Avec aucun humain ne rechercher d'accord.
— O toi dont je n'ai pas suivi la sombre pente,
Voilà ce que ta mort accorde à ta vivante!

III

Chaque être souffrant seul croit qu'il a l'apanage
D'un mal plus singulier, plus sombre et plus cuisant.
Il connaît les combats mystérieux du sang
Contre l'esprit armé de son amer courage.

Mais, ayant plus vécu, je me meurs davantage.

IV

Sages de tous les temps, de toutes les patries,
    Fronts calmes et corps résignés,
Esprits qui ne pouvez, loin de tout ce qui prie,
    Que concevoir et que nier,

Honneur de la raison, justes intelligences,
    Qui de la terre aux cieux connus

N'élevez pas des cris d'espoir ni d'exigence,
O contempteurs des ingénus,

Quand l'horizon n'est plus qu'une haute muraille
Sans nulle rose et nul ramier,
Quand par de vains plaisirs il semble que l'on raille
La gravité que vous aimiez,

Quand des morts sont nos morts, car toute différence
Est entre les miens et les tiens!
Quand il faut porter seul une entière souffrance,
Quelle illusion vous soutient?

Certes il est altier d'opposer le courage
A ce que l'on voit défleurir,
Et d'aborder en paix les défaites de l'âge.

Mais il est plus pur de mourir.

V

Je chante. Un chant répond. Mais ce n'est pas l'écho.
Jamais un cri si fort ne revient vers moi-même.
Je suscitais autrui. Tout m'aime lorsque j'aime.
Tout est silence aussi quand de moi rien n'essaime
— Mon cœur a des miroirs, mais il n'a pas d'égaux.

VI

La chambre, volets clos, yeux clos, chères ténèbres!
Le jour qui, sur mon cœur, pesait ainsi qu'un mont,
Est vaincu. Sans l'air lent emplissant les poumons,
Je connaîtrais déjà l'éternité funèbre.

Plus rien du triste effort, de l'éternel débours
Par quoi le corps pensif, l'esprit sans allégresse,
Font encore aux humains un don frustré d'amour
Qui coûte à l'obligeante et passive paresse.

— O bonté du sommeil prévu, bourdonnement,
Confiance, abandon, candeur de la fatigue!
Sentir l'onde nocturne envahir nos tourments
Comme une eau généreuse abolissant les digues.

— Et c'est vers ce moment de la cessation,
Vers ce lit souterrain où tout s'enfonce et cesse,
Qu'ignorants, nous courrions dès la sainte jeunesse,
Au temps où l'infini fait notre obsession,
Où l'espace est étroit, où l'azur même oppresse!

VII

Quand vous êtes partis, muets,
Vous sur qui, l'esprit triomphant,
Je reposais comme une enfant,
Indolente de ce qui est,

J'ai quitté les vivants. Mes pas
Vous accompagnaient sous le sol.
Désireuse de n'être pas,
J'ai sur vous replié mon vol.

Je vous ai veillés, médités,
Je vous ai nourris de mon cœur.
Sans vous que suis-je? Les vainqueurs
Ne vivent que de charité!

— Je n'ai pas su quand le jour point,
Quand le soir se glisse au dehors,
Et nul n'a jamais à ce point
Tenu compagnie à des morts.

VIII

J'ai connu la fiévreuse et mordante détresse,
La stupeur, le lointain des couleurs et des bruits
Qui n'enveloppent plus un corps plein de paresse.

— A présent, enfoncée en quelque étrange nuit,
J'oppose pesamment au destin qui me nuit
Le pur désert d'un cœur où la révolte cesse,
Et la sérénité, plus lasse que l'ennui!

IX

Ce n'est pas toujours vous qui me portez secours
Dans les combats mortels où le sort me situe,
Archanges enroulés de sublimes atours,
Poètes, moins pareils aux hommes qu'aux statues!

Le malheur est penché, vos chants ambitieux
Délaissent le chagrin songeur et solitaire,
Vous méprisez le sol, vous affirmez les cieux.
— Montaigne exact et dru, compatissant Voltaire,

Torrents de la raison, lieux de la connaissance,
Gaieté toujours courant sous le savoir amer,
Cœurs empêchés d'erreurs, docte et suave aisance,
C'est votre vérité qui plaît à mon désert!

Je ne peux plus goûter le musical mensonge
De ces grands enchanteurs que leur démon distrait,
Le malheur se dissout lorsque le chant l'allonge.
Mais vous, clairs promeneurs dans la forêt du vrai,

Vous me parlez le soir, à cette heure sincère
Où l'esprit peut trouver une paix sans bonheur,
Et notre amitié triste et sûre se resserre
Jusqu'à ce que mon front pose sur votre cœur.

X

O toi qui n'es pas né, vous qui tous êtes morts,
Vague et pure assemblée, ô bénéficiaire!
Évasion subtile en deçà, en dehors,
Rien, ni les chauds plaisirs, ni la noble lumière,
Ne vaut l'inanité qui vous défend du sort!

XI

Tu sais si je suis seule, ô toi qui m'as aimée!
Si je le fus toujours! Vous le sauriez, mon Dieu,
Si, dans le vain éther d'azur ou de fumée,
Vous n'étiez pas qu'un nom obscur et radieux.

Pour solitude j'eus l'amour envers les choses,
La logique sans peur, l'ennui des vanités,
L'effort contre le temps et ce qu'il décompose,
Le plaisir du néant, unique éternité!

Et ce cœur excessif que fait rêver l'espace,
Ce sinueux désir glissant vers les humains,
Cet esprit débordant, et cependant rapace,
Et mon songe distrait quand je tenais tes mains...

XII

Ils parlent; ils ont tous le visage inquiet.
Ils vantent ce qui fut, et craignent ce qui est.
Ils errent, ignorants, parmi d'ardus problèmes.
Sans cesse mécontents, on ne sait pas s'ils aiment.
Leur esprit est confus et leur cœur plein d'oubli.
Ils respirent l'azur sans en être ennoblis.
Ils poursuivent en paix la fonction de vivre.
Ils pèsent au destin!
Mais quand on était ivre
De partage, d'amour, de réciprocité,
Quand le ciel exultant du frénétique été
Pour la soif de nos yeux ne semblait pas trop vaste!
Quand on vivait toujours d'espérance, ce faste!
Quand le désir roulait, avec son sourd fracas,
Subitement, dans l'âme et le corps délicat;
Quand, aimant la raison, on savait qu'il est juste
De rechercher l'ardeur, plus sûre et plus auguste;

Quand, discernant en tout les apprêts de la mort,
On laissait le délire évincer le remords,
Quand un doux feu brûlait dans la monotonie,
Les jours étincelaient.
Ces choses sont finies.

XIII

Naïvement, innocemment,
Non par fierté mais par faiblesse,
Révérant votre assentiment,
J'ai connu l'orgueil des déesses.

Puis soudain vos yeux, votre voix,
Pour la mort m'ont abandonnée.
J'ai délaissé ma destinée
Et je succombe autour de moi.

— Pureté, opulence, emblème,
Tant de rêve compose un lis!
— Je n'aurais jamais cru, jadis,
Que l'on était si peu soi-même!

XIV

Volupté : pleurs, sanglots, abîme, bonne mort!
Puis le digne retour à la calme surface
De l'univers sans but, où tout nuit et nous lasse,
Sauf l'étrange plaisir dont l'humanité sort!

— Encor n'avez-vous pas, ivresse somptueuse,
Un charme si formel, si sûr et si constant,
Que l'esprit ne préfère à vos jeux haletants
La tombe plus fidèle, et sa nuit onctueuse.

XV

Le jour, hymne silencieux,
Dans sa pure et limpide essence
Entr'ouvre à toute connaissance
Le vide consolant des cieux.

Nul voile, en ce feu bleu d'été,
Ne peut tromper la créature,
Ni masquer la simplicité
De l'inconsciente nature.

— Mais je ne fais aucun accueil
A la volupté du ciel calme.
Je ne vois ni roses ni palmes.

La beauté du monde est dans l'œil.

XVI

Ne te résigne pas à la douleur. Écarte
Le courage mortel qu'exerce contre soi
Mon inflexible cœur qui fut formé dans Sparte,
Et que tout, sauf le goût du pur tombeau, déçoit.

Renais, réjouis-toi, tu n'as pas dès l'enfance
Subi le joug secret infligé par les dieux.
Tu peux continuer, sans ressentir d'offense,
Ta route où rien ne fut vaste et victorieux.

Vis, intrus éphémère, en qui la paix abonde!
Les grands proscrits sont ceux que le destin comblait,
Qui, debout sur la proue orageuse du monde,
Trouvaient leur parenté quand l'éther s'étoilait.

Ceux-là peuvent quitter l'univers où leur être
Par sa force ajoutait à la création.
Leur poussière, pareille au vent puissant, pénètre
Ce qui se meut, du sol aux constellations.

Ceux-là possédaient bien, dans leur subtile sève,
— Loi de l'exactitude et de la pâmoison —
L'âme, qui n'est jamais que des instincts qui rêvent,
Et qui ne peut tromper la divine raison.

— Qu'ils meurent, ces beaux fronts où tout mit son empreinte!
Ces yeux où tout pays somptueux fut planté,
Ces cœurs qu'éblouissait Sophocle dans Corinthe,
Ce souffle où se jouait l'universel été!

Qu'il dorme, parfumé, digne toujours de plaire,
Ce corps qui n'osait plus croire à la fin du mal.
Que son renom soit pur, frénétique et stellaire,
O corps mystérieux, saintement animal!

XVII

Il convient que l'on appelle âme
Cet excès de feu, de couleurs,
Dont la jeunesse se réclame.
— Mais quand l'arbre perdra ses fleurs,
Il faudra bien qu'un jour tu rames
Sur la galère du malheur.

C'est le corps qui verse les pleurs!

XVIII

Le printemps naît subitement.
Le tiède éther est plus aimant.
Il semble qu'un heureux mystère,
Émergeant de l'œuf de la terre,
Comble l'espace aérien.
Il tente la nature et l'homme.
Écartant ces nouveaux liens,
Je songe à ce soupir dans Rome :
« J'ai été tout, et tout n'est rien! »

XIX

Lorsque la mort, succédant à l'ennui,
M'accordera sa secourable nuit
Douce au souhait que j'eus de cesser d'être,
Je veux qu'en paix l'on ouvre la fenêtre
Sur ce morceau de ciel où mon regard
A tant prié l'injurieux hasard
De m'épargner dans la joie ou les peines
Dont j'ai connu la suffocante haleine.
— Qu'à mes côtés se reposent mes mains,
Calmes ainsi que les sages étoiles,
Et sur mon front, que l'on abaisse un voile,
Pour l'honneur dû aux visages humains.

COMTESSE DE NOAILLES

FANNA LA NOMADE

I

Les chameaux diminuèrent insensiblement l'allure qu'ils avaient maintenue dans la plaine et commencèrent à gravir, avec de lents efforts, les pentes de la colline. Parmi les pierres et les éboulements de toute nature qui jonchaient le sol, ils s'engagèrent dans l'étroit sentier que le pas des hommes et des bêtes avait, au cours des années, creusé dans le roc.

Les goumiers qui éclairaient la marche retinrent leur monture et s'arrêtèrent. Pour suivre le sinueux chemin, ils se mirent en file, et moi-même, derrière le dernier, je ralentis la marche. Dans la colonne, plus loin, un à-coup se produisit et les animaux s'immobilisèrent.

L'aspect de la petite chaîne rocheuse s'égayait maintenant sous la caresse plus vive du soleil et l'on voyait des broussailles vertes grimper à son flanc noir. Par-dessus les arêtes dures et cassantes, des arbustes isolés, péniblement venus dans la terre rare, dressaient leurs bouquets de feuilles tremblantes et pâles. Au long d'une faille, un sillon de sable jaune descendait vers l'immaculé tapis d'un oued.

J'accomplissais ce matin la dernière étape d'un voyage commencé il y avait huit jours et je savais que, dans un instant, lorsque j'aurais atteint le sommet de la crête, j'apercevrais à mes pieds, assise devant moi dans les sables, la minuscule capitale du Damergou : Tanout.

Tanout, la dernière cité, au sud-est du désert, des nomades voilés, des conquérants touareg[1].

Le chef goumier venait de s'arrêter. J'aperçus sa silhouette qui se détachait en sombre dans la lumière crue; son turban rouge flottait dans l'air plus libre du sommet qu'il avait atteint. Je continuai d'avancer.

Lorsque je fus près de lui, il m'annonça que nous étions arrivés.

— Regarde, — me dit-il, en tendant le bras vers l'ouest.

Dans une plaine de sable clair, un village avec ses cases pressées, sans grandeur, sans style, dominé par quelques arbres, étendait sa tache incertaine et plate.

Séparé de lui par un ravin desséché que franchissait un pont très bas, plus près des monts, et construit en bordure d'une piste, le fort, trapu et lourd, dessinait les lignes pures de ses angles.

La semaine précédente, un ordre venu de Zinder et transmis par Gouré, chef-lieu du cercle où nomadisait mon peloton méhariste, m'avait prescrit de me rendre « sans délai » à Tanout, pour établir une liaison entre les deux postes.

Sans délai, je m'étais donc mis en route, emmenant avec moi pour l'entraîner une fraction de l'unité que j'avais en ce moment sous la main, heureux de cette mission qui allait me permettre de revoir le camarade qu'était pour moi l'actuel commandant du poste de Tanout.

Sans l'avertir de la date de mon départ ni de mon arrivée, à la même allure traînante mais régulière, je m'étais chaque jour rapproché davantage de lui, usant patiemment les deux tiers de mon temps à laisser pâturer ou dormir mes chameaux, marchant l'autre tiers.

Et tout doucement survint ce matin du 9 avril 192.. où, du haut de la montagne qui le domine, je contemplais le principal centre des vastes territoires qu'administrait, depuis de longs mois, omnipotent et sage, le capitaine Bernier.

Lorsque nous fûmes arrivés au pied du versant occidental, je rétablis dans la section l'ordre rompu par l'escalade, et j'allai me mêler au groupe tumultueux des goumiers.

1. On dit, en arabe : un Targui, des Touareg. Le premier terme étant absolument inconnu au Niger, je ne l'emploierai pas.

Comme les premiers éclaireurs s'engageaient sur la piste, une sonnerie de clairon, vibrante et saccadée, retentit au loin : nous avions été reconnus et, au-dessus du fort, dans le bleu du ciel, un drapeau montait, saluant notre arrivée.

Presque en même temps, j'apercevais une forme blanche qui venait seule au-devant de nous. Et, dans cet accueil simple et familier, je reconnus la façon de mon camarade, le commandant du poste.

Peu après, je sautai de selle devant lui. Tous deux très émus, nous nous serrâmes la main.

Il n'avait guère changé et la barbe qu'il portait, comme moi, depuis son arrivée en Afrique, le vieillissait à peine. Je lui fis compliment sur sa bonne mine... compliment qu'il ne me retourna pas, ce dont il s'excusa.

— Je sais, — ajouta-t-il, — que le métier que vous exercez ne nourrit pas son homme.

La section arrivait. Bernier m'indiqua, pour former le carré, un emplacement rapproché du fort. Sur le parcours vite désigné, les escouades s'espacèrent.

Comme je m'étais éloigné pour régler certains détails, le capitaine me rejoignit et m'annonça que le déjeuner était prêt.

— Laissez votre sergent s'occuper de tout cela, — me dit-il, — il s'y connaît aussi bien que vous. De fins méhari, de mystérieux goumiers, j'en vois ici chaque jour. Pour obtenir plus de succès, il vous faudra attendre d'être rentré en France. Vous trouverez au moins là-bas un auditoire complaisant et attentif.

Il rit et m'entraîna vers le poste.

Nous y entrâmes par une porte monumentale qui donnait sur une cour où des biches[1] et des autruches en liberté tournèrent en même temps la tête et nous regardèrent sans bouger. Au fond, sur un même alignement, se dressaient les maisons d'habitation des Européens et les bureaux du Cercle.

Lorsque j'eus fait une légère toilette afin de me débarrasser de la couche de sable qui me recouvrait, nous nous mîmes à table. La bonne humeur de mon camarade, la joie que nous

1. Nom impropre que les Européens ont donné aux gazelles qui peuplent la région.

avions de nous retrouver, hors de France, rétablirent sans peine une intimité presque oubliée déjà.

Je comprenais ce que mon rapide passage apportait de diversion à cette monotone et régulière existence. Comme tous les autres commandants de cercles, Bernier accomplissait en effet, à l'égal d'un petit employé de France, des heures de bureau coupées, de loin en loin, par des tournées d'inspection dans les villages.

Mais il ne se plaignait pas et l'administration indigène paraissait absorber son activité.

J'avais vu, en passant, la pièce où il travaillait : vaste salle de palabres empoussiérée, sans jour, pleine de Touareg venus de campements reculés pour obtenir le règlement d'affaires mesquines et sans intérêt.

En moi-même, j'admirai l'abnégation de cet homme qui, aimant les plaisirs de la société, s'était volontairement enterré là, pour servir mieux.

Après le repas du soir, quand nous nous levâmes de table, le capitaine me proposa, pour ne pas changer ses habitudes, d'aller tirer une pintade.

Nous gagnâmes à cheval, dans la brousse, un endroit qu'il connaissait et que nous atteignîmes en une demi-heure de galop.

Ayant mis pied à terre, nous approchâmes avec quelques précautions de plusieurs gros arbres où, perchées dans les maîtresses branches, des centaines de pintades caquetaient.

Un coup de fusil partit au jugé. Assourdis par la multitude de cris désagréables qui percèrent la nuit, et le ronflement désordonné des compagnies d'oiseaux qui s'envolaient, nous avançâmes pour ramasser la demi-douzaine de cadavres qui jonchaient le sol.

Maintenant nous revenons sous la lune, contenant difficilement l'ardeur de nos petits chevaux entiers qui se mordent, hennissent et ébouriffent leur crinière.

Des genêts verts, hauts et souples, me fouettent le visage. Je frôle des euphorbes aux fruits en boule, légers et volumineux.

Le capitaine parle. Dans le galop sourd, ses phrases m'arrivent entrecoupées.

Il me fait part du plaisir qu'il prend à cette chasse sans émotions, sans désillusions non plus; de l'amour que lui inspirent les résultats certains et positifs, acquis, me dit-il, grâce aux principes de notre civilisation. Il me reproche d'avoir cherché, moi, à déserter cette civilisation en embrassant la vie méhariste.

J'écoute sans approuver, connaissant mon Bernier, soldat froid, ennemi par principe du rêve « qui tue le bonheur ». Je sais qu'il se refuse à comprendre l'errant que je suis devenu. — *C'est de l'enfantillage*, m'a-t-il écrit autrefois, lorsque je lui ai annoncé mon intention de briguer les sections montées. *Vous n'y trouverez pas même une émotion forte, car l'espoir de courir un jour après dix nègres voleurs et poltrons ne peut enthousiasmer aujourd'hui quiconque a fait la guerre... Laissez donc cela à de plus jeunes qui s'y feront au moins les griffes!*

Je surveille, à tout moment, mon cheval qui lance vers le sien la ruade de ses pieds sans fers.

Soudain, comme nous gravissons une côte, les murs du fort surgissent à son sommet, précédés d'une centaine de cases rondes aux toits de paille, bien alignées, qui sont le camp endormi des tirailleurs.

Nous sautons à terre. Un garde-cercle prend nos chevaux.

Au milieu de la grande cour où les autruches dorment dans le sable, le capitaine s'arrête et me pose la main sur l'épaule.

— Au fond, — me dit-il, — je crois que vous vous regardez vivre plus que vous ne vivez, et cela vous enchante... Vous êtes le premier étonné de vous voir là, n'est-ce pas? si loin de chez vous, si loin surtout de votre époque, en train de commander à une bande armée, comme un condottiere du moyen âge... Poète, va!

Il m'accompagne jusqu'à ma porte et, avec un regret que je devine de me quitter déjà, il me souhaite le bonsoir.

A travers ma moustiquaire, par une baie qui donne sur la cour, je le regarde longtemps encore aller et venir, seul, parmi ses bêtes qu'il caresse en passant.

II

Le lendemain, avant l'aube, je me rendis au carré. Les bellahs enlevaient les entraves, qui, pendant la nuit, avaient maintenu les chameaux baraqués. Ceux-ci, aussitôt libérés, se dressaient et s'étiraient, tournant déjà la tête vers le pâturage.

Le froid était vif. Pendant un moment je me promenai devant un feu qu'entretenaient les hommes de garde, en compagnie de mon sergent européen auquel je donnai des instructions pour la journée.

Le ciel, au levant, prenait une teinte verte, translucide; une clarté semblait monter de la terre et sur elle, le fort, tout noir, découpait ses créneaux. D'instinct, nous nous arrêtâmes, tournés vers l'astre qui allait se lever derrière les sables et un silence se fit entre nous. Puis nous échangeâmes encore quelques paroles, mais plus lentement, plus distraitement aussi.

Nous nous tûmes enfin complètement. Les pieds nus dans le sable frais, nous regardâmes, derrière les vapeurs roses qui flottaient, le jour blafard et cru monter dans le ciel sombre.

Lorsque je quittai le sous-officier et que je redescendis vers le fort, une rumeur s'élevait du village dans l'air léger : les moutons et les chèvres, quittant leurs parcs, se hâtaient eux aussi vers les pâturages, mêlant leurs concerts de plaintes, d'appels tremblants et brefs.

L'aube blanchissait, j'étais arrivé maintenant près de la grande porte d'enceinte qui donnait accès aux bâtiments du poste. Hésitant à rentrer déjà et à réveiller peut-être mon camarade, à cette heure matinale, je m'assis sur une pierre, dans l'ombre des murs.

Un grand calme régnait. Je sentais en moi descendre un peu de l'apaisement qui maintenait la nature prisonnière.

Combien de fois, en France, avais-je pu jouir aussi pleinement, dans un recueillement aussi parfait, de ce spectacle, comparable cependant à la naissance de nos plus tièdes et lumineuses journées de printemps?

Avec un émoi profond, je me souvins de ces matinées où le soleil se jouait si délicatement dans la tremblante rosée des

feuilles, sur les molles écharpes de brume accrochées aux flancs des vallons, ou à travers l'épaisse vapeur qui montait des champs en culture.

Mais regardait-on cela en France? Avait-on bien le temps, là-bas, où dominait seule l'œuvre de l'homme, alliée à l'incessante préoccupation d'assurer ou de compliquer sa propre existance, de s'arrêter à toutes ces simples choses? Ne cessions-nous pas, au contraire, de nous écarter de la nature, et de Dieu même, auquel nous prétendions ne rien laisser à faire? Acceptions-nous, une seule fois, pour résoudre les problèmes, chaque jour décuplés par la solution péniblement trouvée de quelques-uns d'entre eux, de suivre les bons et formels conseils qu'ils nous donnaient?

Mais ici où l'homme, anéanti, sans aucune espérance terrestre, devant Allah, n'avait rien créé, rien édifié et ne se différenciait des autres espèces de la brousse que par quelques très faibles réalisations de l'esprit, la vie s'écoulait pour moi en une longue contemplation de cette nature qui s'imposait là, toute proche, partout. Et je remerciai une fois de plus le Ciel de m'avoir conservé, dans l'existence d'incertitude et de fièvre que je venais de vivre, l'instinct obscur qui m'avait permis de me diriger, si vite, dans la voie rétrograde qu'il m'avait tracée.

Six mois seulement me séparaient en effet des anciennes coutumes, et les contraintes, les plaisirs, les contacts spirituels du monde, avaient fait place sans transition à la vie nomade inconfortable et fruste.

Dès les premiers mois de mon séjour au milieu des Touareg et des Toubbous, qui peuplaient la région, il m'avait fallu devenir, comme eux, un homme sans maison, courant la brousse, vêtu à la diable d'un boubou court, sans manches, et d'un large pantalon, d'où sortaient mes bras et mes pieds nus, bientôt brûlés par le soleil.

Au pas lent et berceur de mon chameau, j'étais arrivé la veille dans ce village, venant d'un lointain pâturage où l'herbe pousse épaisse entre de hautes falaises, mettant huit jours à franchir les trois cents kilomètres qui m'en séparaient maintenant.

Dans deux jours, j'allais repartir à la même allure, vers un autre but, sous le même soleil, dans une contrée brûlée, cou-

chant en plein air ou sous la tente, emportant seulement dans mes bagages réduits quelques vivres, quelques effets, quelques livres.

Pourtant, malgré la lenteur et l'incommodité de ces étapes répétées, effectuées sous ce climat de feu, dans ce paysage désolé, l'idée d'une comparaison ne me vint pas même à l'esprit. Une sorte d'exaltation, faite de la joie pure du sacrifice et du renoncement, me fit sentir qu'il était au contraire meilleur et plus beau de vivre ainsi, dénué de tout, parmi les privations et les fatigues, l'âme libérée de tous liens, captive seulement de ma solitude.

Mais avec cette dernière pensée, il me sembla qu'une ombre, peu à peu, venait de descendre en moi, abattant d'un seul coup l'enthousiasme, obscurcissant le rêve. Impuissant à la dissiper, à chasser cette impression que je connaissais bien, je me laissai insensiblement gagner par elle, et j'évoquai avec mélancolie le souvenir des derniers moments que j'avais passés sur la terre de France.

Chaque fois que je revoyais la scène déchirante des adieux, cet instant cruel où j'eus la force d'abandonner, livrée à elle-même et pour de longues années, celle que j'aimais le plus au monde, la même douleur me saisissait, ramenant dans mon cœur sans force, le doute et le remords.

. . . . . .

Ce soir-là, — le soir de mon départ, — *elle* avait été calme, plus calme que les autres jours peut-être. Une ou deux fois seulement, en voiture, alors qu'elle m'accompagnait dans mes rapides et dernières courses, j'avais remarqué son regard posé sur moi, profond, triste et las.

Nous descendîmes enfin tous deux, devant la gare. Je la quittai un moment pour prendre mon billet et je la rejoignis.

Nous cherchâmes le train. Elle regardait avec moi les heures de départ inscrites sur les grandes pancartes noires; et ce fut elle qui l'aperçut la première...

Je lus : Marseille, 20 heures. Nous passâmes devant l'employé qui poinçonna nos tickets et, tout de suite, nous longeâmes les wagons rangés là, sur le quai.

Je la sentis alors se serrer tout contre moi, sa main étreignant mon bras.

— Pierre, — murmura-t-elle.

Je me retournai. Elle s'était arrêtée, cherchant doucement à m'entraîner en arrière. Pâle, ses grands yeux plus grands encore, elle me regardait, affolée, sans larmes, les lèvres frémissantes.

— Pierre, — me dit-elle tout bas, dans un souffle ardent, — Pierre, mon Pierre, ne pars pas.

Je l'attirai un peu.

— Viens, ma chérie, — lui dis-je, — sois raisonnable, tu sais que je ne peux pas.

— Si, tu peux. Tu peux si tu m'aimes. Mon grand, ne pars pas, pense à moi, Pierre, moi qui reste toute seule ici... Je t'en supplie.

Mon cœur se crispa, je vis des pleurs brusquement jaillis, rougir ses yeux; deux grands sillons abaissant les coins de la bouche se creusèrent dans ses joues; sa mâchoire trembla.

Je la sentis lourde, lourde à mon bras. Elle s'était maintenant placée devant moi, m'empêchant d'avancer, et me regardait fixement, comme pour m'apercevoir à travers ses larmes. Je n'avais jamais vu de douleur si grande, si spontanée, si absolue.

— Viens, mon Pierre, viens, — me dit-elle, — retournons chez nous. Tu ne peux pas me laisser toute seule, là, quand le train sera parti, m'abandonner pendant deux ans. Tu ne veux pas cela? Tu ne veux pas m'oublier? Pierre... dis, veux-tu que je me mette à genoux devant toi? Veux-tu?... Veux-tu?

Des sanglots déchirants la secouaient. Je serrai de mes deux mains sa pauvre figure rouge, toute défaite. J'étais désespéré.

Lâchement, bêtement, je lui murmurai :

— Mon petit, vois, tout le monde nous regarde.

Elle eut un geste indifférent et las.

— Ah! le monde... — dit-elle.

Elle monta avec moi dans le compartiment et voulut s'asseoir à ma place.

Ses larmes coulaient, silencieuses. Je lui parlais doucement, comme à une enfant, lui disant de rentrer tout de suite, dès que le train serait parti, lui donnant des conseils à suivre pour cette séparation de deux ans. Elle hochait la tête, me

regardant sans comprendre, sans entendre, son pauvre esprit perdu.

Soudain, dehors, un employé cria le départ; des portières se fermèrent. D'un bond ma pauvre petite se dressa, toute droite.

— Pierre, c'est fini, — dit-elle; — c'est fini. Embrasse-moi bien... bien fort.

Je la pris dans mes bras. En un dernier adieu, je sentis contre ma joue le contact du visage brûlant; et, vite, sans une parole, la poussant dans le couloir, je la fis descendre sur le quai.

Le train partait. Penché à la portière, je vis une dernière fois, dans le brouillard glacé, parmi des ombres qui s'éloignaient, mon amie désolée qui restait là sans bouger, sans me voir, sans croire encore...

. . . . . .

J'ouvris les yeux; une clarté éblouissante m'aveugla.

Au delà de la grande ombre bleue du fort, le soleil incendiait les sables dont la vague limpide montait au loin dans le ciel.

Devant moi, comme pour prolonger mon rêve et fixer dans la réalité la vision disparue, une autre silhouette se profilait, toute blanche dans la lumière : une petite fille touareg me regardait de ses immenses yeux tristes.

Les pieds enfoncés dans le sable, elle s'était arrêtée là, immobile et droite. D'un boubou échancré, étroit et long comme une chemise de nuit de pensionnaire, son cou brun, encadré de tresses noires, ses bras et ses jambes nus passaient.

Que voulait-elle? Depuis combien de temps était-elle à cette place? Je voulus le savoir et j'appelai la sentinelle qui, près de moi, faisait les cent pas devant la porte.

— Va dire à cette femme de venir, — lui dis-je.

D'un pas vif, soulevant de sa sandale un peu de sable à chaque foulée, le soldat franchit l'ombre et se dirigea vers l'enfant.

A ce moment, prise d'inquiétude, sans doute, elle fit un mouvement pour reculer. Un ordre bref la cloua au sol :

— Viens ici!

Puis, sans me désigner, reprenant de suite le ton toujours très doux qu'ont les noirs lorqu'ils parlent aux tout petits, le tirailleur ajouta :

— N'aie pas peur, c'est le lieutenant qui veut te parler.

La petite, surprise, ne bougeait pas. Son pied charmant marquant seul le trouble, l'indécision où elle était, se crispait un peu dans le sable.

La voix de l'homme s'éleva encore, mais plus sérieuse cette fois :

— Allons, va vite ou je t'y mène.

Dominée, elle se soumit enfin et, baissant la tête, vint vers moi à pas menus.

A la place qu'elle avait quittée la sentinelle, reposant l'arme, continua sa faction dans le soleil.

Une fois arrivée près de moi, la pauvrette s'arrêta. La tête inclinée sur l'épaule, les yeux à terre. Elle me lança un *essalamou alaïkoum* [1]! à peine perceptible. Puis, croisant devant elle ses deux petites mains, elle attendit.

C'était une Touareg d'une douzaine d'années, au visage blanc quoique brûlé par le soleil, aux membres frêles.

— *Alaïkoum esselam* [2]! — répondis-je.

Et, continuant en haoussa, seule langue du pays que je connusse à peu près et qui est parlée dans tout le Niger, je m'informai de son nom.

— Je suis Fanna, des Kel-Tamat, — dit-elle.

— Pourquoi me regardais-tu comme cela, tout à l'heure. Voulais-tu me parler?

— Non, je suis arrivée au village ce matin avec mon père. Mon campement est dans le nord... Depuis plusieurs années, je n'avais pas vu de Blancs.

Elle parlait très bas, timide et gênée, conservant dans tout son maintien un petit air sérieux et grave qui m'amusa.

— As-tu peur de moi, Fanna? — lui demandai-je en souriant.

Elle baissa un peu plus la tête. De ses lèvres à peine ouvertes, sortit un « non » qui n'était qu'un souffle.

Je me tus. L'humble enfant resta longtemps sous mon

1. Le salut sur toi.
2. Sur toi le salut.

regard, sous le regard du Blanc, ennemi de sa race. Dans la détresse où j'étais encore, il me fut pénible de la deviner craintive et apeurée devant moi.

— Approche, Fanna.

Lentement, dans sa chemise droite et rude, les pieds glissant sur le sable, elle franchit les quelques pas qui nous séparaient encore. Je saisis une de ses mains dont je remarquai toute la finesse. Elle portait au poignet un rang de minuscules perles multicolores.

— Tu n'as pas les mains abîmées, — lui dis-je; — tu ne travailles pas? Pourquoi?

— Je suis petite, — répondit-elle, — et mon père a des *bouzous* [1].

La douceur de sa voix, la simplicité de ses gestes m'enchantaient; son innocence, sa chasteté me touchèrent. Je serrai un peu plus la menotte captive et, pour la première fois depuis que je lui parlais, ses grands yeux aux cils recourbés se levèrent.

J'eus la déception de n'y lire qu'indifférence, contrainte et ennui.

Espérant quand même l'apprivoiser, connaissant aussi l'attrait que possède l'argent chez ces peuples où, du maître à l'esclave, règne la pauvreté, je tirai de ma poche une pièce de cinq francs que je lui tendis.

— Tiens, Fanna, pour t'acheter un bracelet.

Son regard, une fois encore, se posa sur moi, étonné. Elle prit la pièce avec hésitation, la tourna, la retourna par contenance et, avec la même gêne adorable, elle se remit à jouer du bout du pied avec le sable.

Le capitaine, qui franchissait la grande porte du fort, m'aperçut et vint à moi. Il était suivi d'un goumier voilé de noir.

— Vous avez été bien matinal aujourd'hui, mon vieux, — me dit-il, — auriez-vous eu rendez-vous avec cette petite, par hasard. Vous laisseriez-vous prendre, vous aussi, à la femme indigène?

Je haussai les épaules et souris. D'un geste, je désignai alternativement ma tenue débraillée et la simple chemise de Fanna.

1. Serviteurs.

— Notre aspect, du moins, nous rapproche, — répondis-je, — mais il est certain que d'autres qualités me manquent pour lui plaire, car sa réserve, vis-à-vis de moi, est grande. Peut-être, au fait, la connaissez-vous; c'est, je crois, une de vos administrées. Je vous présente, mon capitaine, mademoiselle Fanna, de la tribu des Kel-Tamat.

Mon ami souleva son casque. Avec un sérieux affecté, il s'inclina sur la main de la Touareg, qui, sans comprendre, mais sans manifester non plus la moindre surprise, le regardait de ses yeux calmes.

— Elle n'est évidemment pas très démonstrative, — convint Bernier. — C'est peut-être qu'elle ne nous connaît pas bien. Ag-Aïssa, — dit-il, se tournant vers le goumier, — tu vas expliquer à cette petite femme que ce lieutenant-ci est le chef qui commande dans les pays du Koutouss et de l'Alakoss, qu'il a sous ses ordres cent captifs armés et qu'il peut, demain s'il le veut, réunir trois cents chameaux. Dis-lui qu'elle doit être très fière, elle, fille nomade, d'avoir été remarquée par lui [1].

La grande ombre noire s'inclina vers l'enfant et, d'une voix de gorge qu'adoucissait un peu le voile couvrant la bouche, traduisit en tamachek [2] les paroles de son maître. La petite, sans bouger, écoutait, attentive. Elle ponctua, d'un claquement de langue contre le palais, la fin du discours, pour signifier qu'elle avait compris et ne manifesta pas autrement son admiration.

Au moment où le goumier allait quand même nous faire part, d'une manière plus convenable, des impressions qu'elle n'avait pas daigné nous confier, elle fit, de sa douce voix hésitante, une réponse à laquelle il était sans doute loin de s'attendre et qu'il interpréta ainsi : « Ce Blanc-là, tout à l'heure, m'a donné une pièce pour m'acheter un bracelet, mais s'il m'en avait donné deux, j'aurais pu en faire faire un second pour l'autre bras. »

Bernier éclata de rire et je l'imitai. Il me sembla, cette fois, comme je la regardais, que la Touareg, interloquée, rougissait.

1. Je fais grâce au lecteur du langage petit nègre employé presque toujours avec les indigènes, lorsqu'on ne se sert pas des idiomes soudanais ou berbères.
2. Langage des Touareg.

— Vous ne vous attendiez pas à une pareille conclusion, n'est-ce pas, — dis-je à mon camarade; — c'est cependant très naturel. Un grand chef comme moi doit donner largement sans compter : « Noblesse oblige », dirions-nous, nous autres. Ce proverbe est certainement plus vrai ici que partout ailleurs... Tiens, petite.

Je lui tendis une deuxième pièce qu'elle prit sans plus me remercier que pour la première et comme il est d'usage dans ce pays.

Son visage s'éclaira un instant et, pour éviter de troubler cette joie par de nouvelles questions, je me levai, rompant l'entretien.

Il était clair, du reste, par les regards qu'elle jetait vers le village, que Fanna, enfin satisfaite, ne s'intéressait plus à la conversation. Je lui rendis la liberté. Quelques instants après, toute menue dans sa longue chemise dont les pans battaient ses chevilles, elle s'éloignait, faisant sonner ses pièces d'argent.

Derrière moi, pendant que je l'admirais encore, Ag-Aïssa parlait à mon camarade.

— Tu vois, capitaine, — disait-il, — cette petite femme habite dans un campement sale où elle aide sa mère à élever une dizaine de frères et sœurs plus jeunes qu'elle. Elle est bonne à marier pourtant, et si le lieutenant la voulait dans sa tente... [1].

Je tressaillis, devinant, sous le propos du Touareg, une insinuation que Bernier, lui, ne releva pas. Retourné, je vis, par la fente du voile, dans le visage de cire, briller les longs yeux de gazelle. Gêné, l'homme détourna la tête et son regard, que je suivis, se porta au loin, vers une petite tache blanche qui, sautillante et vive, disparut bientôt parmi les cases, dans une ruelle du village.

Près de moi, le capitaine, indulgent, souriait.

III

— Voyons, La Chartrie, êtes-vous toujours décidé à partir demain? Ne pouvez-vous m'accorder un jour de plus?

1. Les filles touareg se marient en général extrêmement jeunes.

A demi renversé dans un inconfortable fauteuil en planches, fabriqué avec des caisses de l'intendance par le tirailleur menuisier du poste, mon camarade fumait en me regardant.

Sur la terrasse, devant le bâtiment des officiers, nous achevions tous deux de prendre le café, éclairés par la faible lueur d'une lampe-tempête, accrochée à l'un des piliers de terre brune de la véranda. De chaque côté de la table, nos ordonnances dressaient déjà les lits sur lesquels, dans un instant, nous allions nous étendre.

De tièdes effluves, mêlés d'air frais, nous arrivaient de la case proche dont les flancs poreux restituaient lentement, à l'atmosphère environnante, la chaleur solaire emmagasinée pendant le jour. Autour de nous les hauts murs d'enceinte, masquant la lune, épaississaient à peine l'ombre descendue sur la terre, avec cette claire nuit d'Afrique.

Accoudé à la table, le menton dans le creux de la main, je secouai la tête.

— Non, mon ami, non, je repars. Il me faut être à Termitt avant que les tornades n'éboulent le puits. De Forlan y passe dans quinze jours, revenant des oasis, et ses chameaux auront soif.

Bernier se tut. Pendant les quelques minutes de silence qui s'écoulèrent, nous écoutâmes les cris et les rires des sous-officiers qui, dans l'autre cour, fêtaient le départ de mon sergent, leur hôte de passage.

— Encore partir, La Chartrie, n'êtes-vous pas fatigué?

La voix du capitaine s'éleva, plus grave.

— Au fond, comme nous tous, vous avez surtout rêvé, en France, à la vie que vous menez ici. Vous allez, sans vous arrêter, sans vous retourner, fermant les yeux sur la misère de ces pays déshérités. Mais est-ce bien sincère tout cela?

Je ne répondis pas, éprouvant un certain sentiment d'orgueil à cacher la tristesse que me causaient ces départs, surtout lorsqu'ils m'éloignaient de camarades tels que lui. Pourquoi réveiller, ce soir, le souvenir d'un autre départ, d'une autre séparation plus pénible encore?

Lourde, obstinée, une inquiétude jamais éprouvée m'assaillit.

D'où venait ce pressentiment qu'*on* m'oubliait en France... que l'amour n'y était pas demeuré aussi fort que j'avais cru... qu'*on* me l'avait dit?

Deux lettres, reçues au dernier courrier, m'avouaient déjà la première chute, le premier renoncement à la solitude, la fuite vers plus de lumière et de gaîté.

N'ayant aucune famille, *elle* m'avait dit, avant son départ :

— Tu sais, j'irai au couvent, je serai mieux là. J'en connais un très retiré, très ancien, très sévère. Je t'y attendrai en travaillant, en ne pensant qu'à toi...

Et maintenant, elle m'écrivait qu'*elle* ne pouvait plus y rester, que c'était trop triste, sa jeunesse, dans ces vieux murs noirs; qu'*elle* se sentait mourir de chagrin. Il lui fallait partir, aller demeurer ailleurs.

Une lettre, plus récente, mais reçue en même temps, m'annonçait, sans transition, son installation près de Paris, dans une petite maison où *elle* avait disposé tous nos souvenirs, les souvenirs de notre vie commune.

Le mouvement que fit le capitaine, en se levant, m'arracha à ma méditation. Je le vis parler à voix basse à son ordonnance qui, accroupie et somnolente, attendait pour desservir. L'homme salua et disparut. Son pas cria un instant sur le gravier de la cour.

Bernier se promena sur la terrasse. Lorsqu'il passait devant moi, j'apercevais sa haute silhouette et sa tête inclinée qu'il tournait de mon côté.

Le tirailleur rentra. Derrière lui, drapé dans son ample robe noire, Ag-Aïssa venait d'apparaître sans bruit, se maintenant dans l'ombre qu'il ne dépassa pas.

L'officier, rapidement, prononça quelques mots que je ne pus comprendre et auxquels l'autre répondit en tamachek. Il me sembla, à plusieurs reprises, que le regard ironique du goumier se posait sur moi.

Après son départ, Bernier, appuyé au mur, resta quelques minutes immobile. S'approchant enfin, il rompit le silence que j'avais trop longtemps laissé peser entre nous.

— Vous devriez vous reposer, — me dit-il. — Vos premières étapes sont longues et vous ne dormirez guère cette nuit.

Je me levai. Mes yeux rencontrèrent les siens et je m'excusai du moment de faiblesse que je venais d'avoir.

— Mais non, — me répondit-il, — partez sans souci de ce côté. N'avez-vous pas assez de porter en vous le deuil de tous vos abandons?

Sa voix était naturelle et simple; je le remerciai.

A ce moment, dans la cour voisine, un bruit s'éleva, bientôt suivi d'un cri qui fendit l'air, un appel jeté en un souffle ardent, comme une protestation pour ne pas mourir.

— Qu'est-ce? — demandai-je.

— Une de mes biches, — répondit Bernier, — qui est tombée malade ce matin, une biche du nord qui ne s'est jamais acclimatée ici et qu'on ne peut sauver, paraît-il. Alors...

Il eut un geste impuissant et résigné.

Nous nous étendîmes sur nos lits; l'ordonnance à pas furtifs vint enlever la lampe, et longtemps encore je restai éveillé, regardant la voûte sombre où des milliers d'étoiles brillaient.

Vers le milieu de la nuit, la biche reprit ses râles. Le cœur plein de tristesse à la pensée que cette tremblante flamme allait s'éteindre là, seule dans les ténèbres, je descendis vers elle.

La gracieuse bête était couchée sur le côté. Dans un galop furieux, comme pour fuir la mort qui approchait, elle avait creusé et labouré le sol de ses minces sabots acérés.

Elle m'entendit venir et, tordant son col souple, me regarda de ses grands yeux affolés. Longtemps, je restai là, penché sur elle, frictionnant ses flancs agités, cherchant à la réchauffer de ma couverture dont je l'avais enveloppée.

Comme l'aube pointait, la petite biche mourut. A genoux dans le sable, plein de superstition, affligé comme si je venais d'assiter à l'agonie d'un enfant, je contemplai, les yeux humides, le svelte corps immobile.

... Lorsque je remontai les marches de la terrasse, je vis que mon ordonnance pliait déjà mon lit en vue du départ. Bernier, vaincu par le sommeil, dormait encore. Je le touchai de la main.

— Il est bientôt l'heure, — lui dis-je.

Tout de suite réveillé, il se leva.

— Allons, — répondit-il, — puisque vous le voulez.

Et, tous deux côte à côte, passant la porte du poste de Tanout que je ne devais plus revoir, nous nous dirigeâmes vers le carré où, dans l'ombre grise, somnolents, maladroits et lourds, les tirailleurs commençaient à seller leurs chameaux.

IV

Lorsque le soleil se leva, la section avait déjà franchi les montagnes qui dominent Tanout et son poste. En tête, derrière mes goumiers, hâtant le pas pour suivre ces hommes qui glissent, eux, sans effort sur le sol, je marchais à pied, fouetté par l'air frais du matin.

Nous allâmes ainsi jusqu'à une heure très avancée de l'après-midi. Avant que la chaleur ne devint trop violente, je fis faire halte pendant une demi-heure, pour permettre à chacun d'avaler quelques bouchées d'une nourriture préparée à l'avance.

Les tirailleurs, montés maintenant, tout à la joie de se trouver confortablement installés en selle, reprirent les conversations que les fatigues de la marche à pied avaient peu à peu interrompues.

Nous apercevions, çà et là, d'immenses troupeaux de bœufs aux longues cornes effilées. Ils nous regardaient passer avec placidité, fuyant au moindre sifflement de leur invisible berger peuhl, comme des chiens rappelés par leur maître, manœuvrant avec un ensemble surprenant.

Aux puits de la région forés en grand nombre au-dessus de nappes peu profondes, on voyait des femmes qui puisaient de l'eau, penchées sur les petits orifices carrés, d'où montait de la fraîcheur. Entre leurs doigts filait une mince corde qu'elles tiraient ensuite doucement, remontant une calebasse dont la panse jaune, toute luisante, brillait au soleil.

Quelques cavaliers isolés, revenant sans doute d'arides et lointaines régions, transportaient, suspendue à la selle et passant sous le ventre de leur cheval, l'outre qui contenait l'eau nécessaire au voyage.

Des piétons, poussant devant eux des ânes et souvent

houspillés par les goumiers lorsqu'ils ne se rangeaient pas assez vite, me saluaient au passage, arrêtés dans l'herbe, le poing à hauteur du visage.

Le village de Goulbdou, planté au milieu de la route, se révéla de loin par le bruit sourd de ses pilons, qui concassaient le mil dans des mortiers de bois, pour le repas du soir.

Par ci par là, dépassant à peine les hautes herbes, un campement touareg apparaissait, ressemblant, avec ses toits de nattes souples, tendues sur des branches recourbées en arceaux, à des carapaces de tortues géantes.

Vers cinq heures, à mon signal, la section s'arrêta. Automatiquement, conduits par leurs caporaux, hâtant le pas vers leurs emplacements, tirant les chameaux qui voltaient sans grâce, les tirailleurs formèrent une fois de plus le carré.

Je regardai l'agitation qui se manifestait autour de moi, répétition identique de toutes les fins de marche et qui m'était, depuis longtemps, devenue familière. Mon ordonnance, ayant nettoyé le sable près de l'endroit où je m'étais assis, y dressa ma table et mon lit.

Je reçus la visite du sergent européen qui s'était installé à quelques pas, ainsi que de mon cuisinier, auquel je fixai le menu du soir. Le chef du village voisin, conduit vers moi, me fit apporter des poulets, des œufs et du lait. Je palabrai un peu, payai et le congédiai.

A ce moment le soleil se coucha derrière une haute dune qu'il plongea dans l'ombre. La brousse s'animait : les chameaux pâturaient hâtivement, les tirailleurs coupaient, pour eux, de l'herbe et des branches.

Ayant pris un livre dans une de mes sacoches, je m'assis à table où la lampe brillait déjà. La nuit s'épaissit très vite, percée de la lueur des feux autour desquels des groupes se formaient, attendant le couscous qui bouillait dans des marmites noires. Du village, qu'on n'apercevait pas, montaient les bêlements des moutons qui, abandonnant les fourrés où rôdait l'hyène, revenaient docilement se placer sous la protection de l'homme.

Je m'accoudai et lus, cherchant à fuir la pensée inquiète qui me poursuivait, comme pour m'arracher à mon métier rude et m'emplir de tristesse.

Puis, le dîner étant prêt, je mangeai rapidement et repris ma lecture.

Bientôt les cris des bellahs, ramenant le troupeau, se firent entendre. Les uns derrière les autres, passant entre deux caporaux qui les comptaient pour vérifier leur rentrée, les grandes et douces bêtes s'avancèrent timidement, se bousculant un peu, attrapées au fur et à mesure par les tirailleurs qui les baraquaient sur place.

Longtemps je restai là, au milieu de mes soldats, veillant seul sur cette force qui reposait.

Que ne me voyait-elle, mon oublieuse amie, lasse déjà de m'attendre... lasse de mon abandon?

Je me levai pour chasser l'engourdissement qui me gagnait. Me dirigeant à travers les chameaux qui, les yeux grands ouverts, dormaient, pressés les uns contre les autres, j'atteignis une des faces du bivouac.

Une sentinelle, cachée dans l'ombre d'un arbuste, se redressa un peu, devinant mon approche. L'homme veillait. Je lui adressai quelques mots et continuai ma ronde sur les autres faces.

Par l'espace laissé libre entre deux tirailleurs étendus à terre. je rentrai dans le carré. La nuit était claire et douce. De loin en loin, des chacals hurlaient, troublant seuls le silence. Je m'allongeai tout habillé sur mon lit et, fermant les yeux, chassant toute pensée, je glissai dans l'oubli.

***

« Halte-là!... » Le cri rauque d'une sentinelle me réveilla.

« Halte-là!... » J'entendis le claquement de l'arme qu'on chargeait. En un instant, je fus aux côtés du factionnaire.

— Qu'y a-t-il, Samba?

— Là, mon lieutenant, sur la route qui venir de Tanout, y en a deux chameaux.

Sans rien voir, mais confiant dans la faculté incroyable qu'ont les noirs de scruter la nuit, je lui donnai l'ordre de faire avancer.

— *Moutané dea ya zo*[1]*!* — lança-t-il d'une voix forte.

1. Qu'un homme, seul, avance.

Dans la direction qu'il m'avait indiquée, une ombre s'avança à travers les herbes. Aux vêtements, à l'allure lente et grave, je reconnus un Touareg. Il salua et me dit en mauvais français :

— Je viens de Tanout; je t'apporte une lettre du capitaine.

Alors, seulement, je reconnus le chef goumier Ag-Aïssa.

— Donne, — lui dis-je.

L'homme ouvrit une de ses cartouchières et en tira une enveloppe qu'il me tendit. Après l'avoir prise, je lui recommandai de ne pas partir le lendemain sans venir me voir, car j'aurais sans doute une réponse à faire.

— C'est bien, — ajoutai-je, voyant qu'il ne se retirait pas.

— Lieutenant, — me dit-il, — il y a aussi un chameau, là, pour toi.

— Un chameau pour moi?

J'hésitai, ne comprenant pas et ne voulant pas faire entrer dans le carré d'animaux inconnus, peut-être malades. L'autre me regardait en silence.

— Attends, — lui dis-je enfin.

Et je me dirigeai vers mon lit.

Je rallumai. La lettre aussitôt ouverte, je commençai à lire... Dans l'ombre, des tirailleurs réveillés chuchotaient...

Mon cher ami,

Je ne sais où vous rejoindra mon goumier. S'il était seul, ce serait près d'ici certainement, mais je lui ai dit d'aller doucement, à cause du fragile colis que je vous envoie.

Ce soir, la petite Fanna, que vous avez vue l'autre jour à mon poste, sera près de vous... à vous.

Dès maintenant, vous pouvez la considérer comme votre femme indigène légitime, car j'ai réglé avec la mère, et en votre nom, la délicate question de la dot.

Croyez-moi, La Chartrie, gardez-la. Sans vous rien faire oublier de ce que vous ne voulez sans doute pas oublier, sa seule présence changera souvent, du moins je l'espère, le cours de vos pensées.

Elle vous distraira. Malgré vous, vous serez obligé de vous occuper d'elle, de répondre à ses questions, de rire de ses étonnements (elle n'a jamais quitté son campement), de l'habiller, de la soigner, de la gronder parfois. C'est une petite âme très douce :

elle a pleuré quand elle a embrassé sa maman, mais je lui ai promis que vous l'enverriez de temps en temps passer quelques jours chez elle et elle s'est résignée.

Faites, voulez-vous, qu'Ag-Aïssa rentre seul au poste demain. C'est un peu avec lui que j'ai comploté tout cela. C'est lui qui s'est arrangé pour la faire « enlever ».

Vous connaissez les filles touareg : elles meurent d'envie, très souvent, d'être mariées à des Européens, mais il y a la religion qui le leur interdit. On simule alors un acte de force et, immédiatement, la femme et sa tribu tout entière s'inclinent et se soumettent : l'honneur est sauf.

C'est très simple : Un beau jour, un homme arrive au campement et dit à la fille :

— Monte en croupe et suis-moi, le Blanc veut te voir.

— Pourquoi?

— Je ne sais pas, viens.

La fille pleure un peu et monte. Le lendemain, la mère, partie avec elle, se présente au poste et réclame la dot qui sera suivie (elle le sait et s'en réjouit) d'une foule de cadeaux, jusqu'au départ pour la France du « miji [1] » abhorré.

Votre Fanna fut prise comme cela. J'ai un peu calmé son chagrin en lui expliquant qu'elle allait devenir la femme d'un chef respecté, qu'elle aurait des bijoux, des pagnes, que vous seriez très bon pour elle...

Acceptez-la, mon ami, sinon comme votre femme, du moins comme l'ornement familier de votre tente; comme une chose dont on aime sentir la présence auprès de soi, qui rit, qui parle, qui pleure, mais qui ne vous fera jamais pleurer, elle... comme l'autre.

Les lettres noires se brouillèrent devant mes yeux. Je restai là, appuyé à ma table, sans penser, sans voir, tout à l'émotion qu'avait fait naître en moi le tranquille dévouement de mon camarade.

J'appelai mon ordonnance et lui dis d'aller chercher la femme qui attendait là-bas. Un moment après, l'enfant que j'avais vue, au sortir de mon rêve, sous les murs de Tanout, se trouvait devant moi.

Elle était vêtue de sa même chemise blanche et portait

1. Mari.

sous le bras, pour unique bagage, un long coussin de cuir à franges bariolées, dont les femmes nomades se servent alternativement pour garnir le bât du chameau ou appuyer leur tête en dormant.

Elle restait dans la lumière, les yeux baissés comme la première fois. Je lui tendis la main et elle s'approcha pour y mettre sa toute petite main brune.

— Bonsoir, — lui dis-je, un peu ennuyé à l'idée qu'elle m'accusait, en elle-même, de son enlèvement. — Es-tu fatiguée, petite fille?

— Oui.

Le ton de la brève réponse n'indiquait ni crainte ni rancune.

— Eh bien! tu vas te coucher tout de suite et dormir, car demain il faudra marcher encore.

— Ousman, — dis-je à l'ordonnance, — pose trois ou quatre coussins par terre et donne-lui des couvertures.

— Fanna, il ne faut pas avoir peur, c'est tout ce que je te dis pour ce soir et pour que tu dormes bien tranquillement... aussi bien que si tu étais sous la tente de ton père. Les Blancs, tu le sais, ne font jamais de mal à de petites bonnes femmes comme toi. Tu comprends bien?

Les grands yeux se levèrent, un peu mouillés, un peu chagrins.

— Oui, — dit-elle encore.

C'était bien une pauvre petite chose que m'avait envoyée là Bernier. Je lui caressai la joue.

— Couche-toi maintenant et dors, ton lit est prêt.

Ousman avait en effet rangé, bout à bout, tout près de nous, plusieurs tapis de selle. L'enfant s'allongea dessus, posant doucement la tête sur l'oreiller de cuir.

Devant la lettre que j'écrivis un instant après, je m'interrompis souvent, ne pouvant croire à l'événement imprévu qui m'arrivait.

De temps en temps, regardant à mes pieds l'amas de couvertures sous lesquelles dormait ou pleurait peut-être ma petite femme touareg, je restai hésitant et songeur. Je commençai enfin :

Puisque vous me le demandez, Bernier, eh bien! oui, je garde la pauvre enfant triste que vous m'envoyez...

V

La sonnerie grêle de mon réveil me fit ouvrir les yeux. Il faisait nuit encore, mais à l'est, au ras du sol, une ligne verte, indécise et floue, annonçait le jour... Le camp dormait.

Quelques secondes, je goûtai la douceur de me réveiller ainsi dans l'air vif, sous le ciel sombre. Du vaste troupeau qui ruminait, montait comme un lointain bruit de marée.

Je sautai hors du lit et donnai le coup de sifflet qui, un moment après, allait animer le camp entier. Distinguant alors à mes pieds le corps onduleux de Fanna, je me souvins que j'étais marié depuis la veille.

L'ordonnance rangea dans leur sac de cuir ma table et mon lit et corda le tout pendant que, dans l'obscurité, le cuisinier m'apportait le café.

L'enfant, certainement éveillée, restait pelotonnée et ne bougeait pas. Les tirailleurs auxquels appartenaient les tapis sur lesquels elle avait dormi, venaient, l'un après l'autre, les réclamer. Ils attendaient, groupés autour de moi, et riaient, au courant déjà, nullement surpris de me voir marié à six heures du matin, alors que, la veille au soir, rien n'indiquait mon intention de me fiancer.

— Mon vieux, — dit l'un, — petit femme-là y a trop content *dromi.*

— Peut-être y a fatiguée, — dit un autre.

— Jamais! — affirma avec autorité un troisième, — ça, femme abzinaoua [1], y a poser et y a dromi sur son rakoumi [2], même chose sur un tara [3].

Le temps pressait.

— Réveille-la, — dis-je à l'un d'eux.

Penché vers elle, il lui posa légèrement la main sur l'épaule.

— Petite mata [4], — dit-il.

Alors, les couvertures s'agitèrent. Un bras se montra, qui rejeta les lourds tissus, et, sans dire un mot, sans hâte, sans mauvaise humeur, Fanna, fille touareg, obéissante et

1. De l'Azbin ou Aïr, centre des Touareg du Niger.
2. Chameau.
3. Lit indigène, rigide, fait de nervures de palmes.
4. Femme.

douce, se leva, clignant des yeux devant ma lampe. Puis, se couvrant la tête pour se préserver du froid un peu vif, avec le même naturel et le même calme qu'elle avait mis à se lever, elle se rassit, tout de suite, sur une cantine qu'elle aperçut près d'elle.

Je la laissai pour régler, avec le sergent, certaines questions concernant le départ et je fis appeler Ag-Aïssa.

Le Touareg arriva, équipé, prêt à partir. Je lui remis la lettre pour Bernier et le récompensai de son zèle par quelques pièces d'argent.

— Va parler un peu avec Fanna, — ajoutai-je, — peut-être a-t-elle quelque chose à faire dire à sa mère.

Il s'approcha de la jeune fille qui répondit d'une voix faible à son bonjour, et s'accroupit devant elle, tenant, à bout de bras, sa carabine dont la crosse reposait sur le sable.

Pendant quelques minutes, ils parlèrent tous deux d'un air indifférent, sans se regarder. L'entretien terminé, le nomade se releva et effleura, à plusieurs reprises, la paume de la main grande ouverte de Fanna, en prononçant les phrases rituelles du salut.

Il s'éloigna. L'enfant le suivit un instant des yeux... Le dernier lien qui la rattachait à son pays, à sa famille, venait de se rompre.

Un tirailleur, pour charger mes bagages, la fit se lever. Ousman éteignit la lampe. La petite silhouette, encapuchonnée de sa couverture, se dessina en noir dans l'aube blafarde. Elle me parut infiniment touchante ainsi, immobile et silencieuse, parmi tous ces soldats affairés et bruyants.

Je m'approchai; mais presque aussitôt, devant l'imprévu de son geste, je m'arrêtai. Tournée vers l'est, les avant-bras pliés, puis inclinée et rapidement agenouillée dans le sable où elle prosterna son front, ma femme musulmane commença sa prière.

Un instant après, je donnais l'ordre du départ. Perchée sur son chameau, et rythmant à son pas les balancements de son corps, Fanna suivait, conduite par un bellah.

Pendant toute la matinée, nous traversâmes la forêt de hauts épineux qui limite, de ce côté, le Damergou. Lorsque

nous en sortîmes, dressées, toutes roses, dans un ciel d'un bleu tendre, comme pâli par le soleil, les nobles falaises de l'Alakoss, couronnées de verdure, nous apparurent.

Des femmes du village de Zomoto nous envoyèrent, au passage, leurs you-you stridents; des hommes s'approchèrent pour saluer; des chiens hurlèrent... Souples et lents, majestueux et graves, les chameaux, deux par deux, portant leur charge, s'avancèrent.

Nous fîmes halte à Garazou, village situé au pied d'un piton isolé de la chaîne. A proximité du puits, un carré méhariste avec zériba était établi. Je l'avais occupé à l'aller et je résolus d'y passer cette fin d'après-midi et ma nuit, pour profiter de ses paillottes.

Aussitôt dessellés, les chameaux, sous la conduite des bellahs, s'égaillèrent dans la brousse.

Je pénétrai dans la case pleine d'ombre où Fanna, installée sur une natte apportée par des gens du village, regardait d'un œil distrait tous mes objets pliants : chaise, table, lit, que l'on mettait sur pied.

— Tu es fatiguée? — lui demandai-je.

— Oui, — répondit-elle. — Toi aussi.

— C'est vrai, mais moi j'ai marché longtemps à pied.

— Toi, tu es un homme... Et puis, pourquoi as-tu marché à pied?

Je souris sans répondre. Ma femme ombrageuse détournait déjà la tête; je compris qu'elle n'avait parlé que pour m'être désagréable.

Pauvre petite; pourquoi m'eût-elle marqué de la sympathie?

— Lieutenant, ton eau y a prêt.

Ousman, du fond de la case, me désignait le tub de toile dans lequel, presque chaque jour, je faisais mes ablutions.

Oui, mais... maintenant, avec Fanna?...

Irrésolu, je fis quelques pas dans la case... Enfin, haussant les épaules, je suspendis, entre elle et la grande cuvette où brillait l'eau, une couverture que j'attachai aux murs de paille.

Sans me voir, sans même lever les yeux, comme absente,

l'enfant nomade, appuyée sur un coude, jouait avec le sable dans lequel elle imprimait la trace de sa main...

A table, je la fis mettre près de moi, sur sa natte. Elle mangea de bon appétit, avec ses doigts, un couscous au lait, mets favori des Touareg.

L'heure de la sieste ne m'apporta pas le sommeil, mais Fanna, sans effort, s'endormit. J'enviai son insouciance.

La brune tomba. Peu à peu, les tirailleurs reposés, s'éveillèrent. Le camp s'anima de nouveau.

Les bras repliés sous la tête, le regard fixé sur la montagne mauve et noire maintenant, je me surpris à rêver encore. Et, quand je sortis pour goûter la fraîcheur du soir, la solitude me pesa.

Le sergent fumait devant sa case. Je m'approchai de lui.

— Vous savez, mon lieutenant, — me dit-il, — que nous devons trouver du courrier à Boultoum, en passant.

Brusquement, une sensation de joie m'inonda. Je m'assis à côté du brave garçon qui venait, sans le savoir, de me faire tant plaisir. Et nous parlâmes tous deux, comme toujours, de notre métier, de la France, du retour incertain.

HENRI GRAMAIN

(*A suivre.*)

AU SERVICE DU ROI

(MÉMOIRES INÉDITS)

Jean-François Barton, baron de Montbas, naquit au château de Montbas, en Basse-Marche, le 28 août 1636, « quinzième enfant et dernier de tous » de Pierre Barton, vicomte de Montbas, seigneur d'Oranville, Puyrénier, le Deffan, Lubignac et autres lieux, gentilhomme de la Chambre du Roi, grand-maître des Eaux et Forêts de Normandie, et de Jacquette Bonnin de Monthaumart, sa femme, « fille d'un des plus braves hommes de son siècle ».

Venu au monde en ce terrible été de 1636, au moment même où les Espagnols forçaient les passages de la Somme, et où les coureurs de Jean de Werth battaient la forêt de Chantilly, Jean-François grandit, si l'on peut dire, au fracas lointain des batailles, dont ses frères, au galop de leurs chevaux, apportaient l'écho dans la paisible demeure ancestrale. L'aîné, François, qui devait finir en 1653, comme lieutenant-général des armées du Roi et gouverneur de Melun, une courte et brillante carrière, était déjà mestre de camp de cavalerie; un autre, Jean, commandait le régiment des Croates de Raab et allait parvenir à la dignité de maréchal de camp, en attendant de prendre du service en Hollande et d'y devenir, grâce à l'appui de son beau-père Grotius et de ses amis de Witt, commissaire-général de la cavalerie; un troisième, Sébastien, reçu Chevalier de Malte en 1631, faisait dans la Méditerranée la chasse à l'Infidèle, jusqu'à ce jour de 1644 qu'il se fit tuer à l'abordage d'une galère turque; tandis que Pierre, lui aussi chevalier de Malte, allait quitter l'Ordre pour revenir en France, et mourir, comme il convient, sous les murs de Casal. Le seul de toute cette génération batailleuse qui ne fût point soldat, était un autre François, « un des plus accomplis cavaliers de son temps », ami d'Hugues de Lionne et d'Abel Servien, qui n'eurent pas, de 1647 à 1652, d'agent plus actif dans l'Empire et aux Provinces-Unies, lors des négociations de Munster; diplomate avisé autant que beau parleur, François sut maintenir à nos côtés l'électeur de Brandebourg, intimider celui de Cologne, et décider les usuriers de Rotterdam à avancer au Roi, pour l'aider à soutenir la guerre, la somme de six cent mille

livres, sans laisser entre leurs griffes un seul des joyaux de la Couronne de France confiés à son honneur.

On devine si, dans un tel milieu, l'esprit de Jean-François mûrit rapidement. Tout enfant encore, il ne rêvait que sièges et combats, brûlant de rejoindre ses frères à l'armée. Un jour vint où, dans ce tempérament robuste et violent, la vocation, comprimée à grand'peine par l'autorité paternelle, éclata irrésistible : il fallut le laisser partir, De ce jour jusqu'à sa mort, il n'eut qu'une pensée et qu'un but : servir. Lieutenant à « Royal-Cavalerie » en 1649, capitaine en 1650, à « Royal » d'abord, puis à « Commissaire Général » et à « Joyeuse », major dans « Locmaria » en 1672, colonel de « Vaubrun » en 1673, mestre de camp de « Montbas » de 1675 à 1693, brigadier de cavalerie légère en 1688, brigadier des armées en 1690, commandeur de Saint-Lazare et chevalier de Saint-Louis, blessé en vingt rencontres, Montbas avait conquis ses grades à la pointe de l'épée, des champs de bataille de Flandre à ceux du Roussillon, de Casal à Luxembourg, sans oublier cette meurtrière et inutile expédition de Sicile, où il manqua laisser la vie.

Cadet sans fortune, il eut celle, qui en valait bien d'autres, d'attirer l'attention, puis d'acquérir l'estime et l'amitié de Turenne. Montbas avait une spécialité : celle des hardis coups de main. Turenne, qui s'y connaissait en hommes, en arriva à ne plus pouvoir se passer de lui. Il l'aida, à plusieurs reprises, de ses conseils et de son appui; Montbas lui voua en retour une gratitude qui se mesure à ce seul fait : Turenne était le seul homme au monde, le Roi y compris, dont il acceptât les décisions sans murmurer. Entre temps, il rendait les derniers devoirs à son père, arrachait sa mère aux mains des créanciers, plaidait contre sa belle-sœur, secourait et recueillait des neveux dont il ne sut faire, en général, que des ingrats et des envieux, et tirait l'épée contre quinconque avait le malheur de lui déplaire, ce qui arrivait souvent. Laissons de côté ses incartades amoureuses, qui furent légion, comme il s'en accuse avec une componction non exempte de quelque complaisance. Elles ne prirent fin que le jour où, presque sexagénaire, il se fixa en épousant une de ses petites-nièces, Louise d'Asnières, pour la tirer du besoin et venir en aide aux siens. Elle mourut, et il ne la regretta guère. Mais il recommença l'expérience, à soixante-dix ans, avec une autre petite-nièce, Catherine de Chérignac, qui l'avait soigné avec dévouement lors d'une grave maladie et qui n'avait guère de biens. N'ayant pu lui faire accorder une prébende au chapitre noble de Maubeuge, il lui offrit le mariage. Elle lui donna un fils, complétant ainsi le bonheur d'une union sans nuages et dont il se déclara, cette fois, fort satisfait. Ses neveux, qui avaient tout mis en œuvre pour l'en dissuader, jusqu'à la diffamation inclusivement, le furent beaucoup moins.

Après avoir, durant un demi-siècle, porté la cuirasse, et lorsque les infirmités le contraignirent à céder à l'aîné de ses neveux la propriété de son régiment, il ne voulut pas que sa retraite fût oisive. Seul sur-

vivant de sa génération, il se devait et devait aux siens de continuer à servir, ne fût-ce que de la plume.

Il se résolut à écrire « pour Dieu, pour le Roi et pour la famille ». La part de Dieu fut un long travail sur la religion, la grâce, et l'interprétation des Écritures; celle du Roi, un « Traité de la Cavalerie », véritable aide-mémoire où se trouvaient résumés, pour chaque grade, du simple soldat au général, les enseignements d'une longue expérience acquise aux côtés de Turenne, qu'il considérait comme le modèle de l'homme de guerre. Cette expérience, et celles qu'il avait tirées des fortunes diverses où il s'était trouvé, il ne voulut pas qu'elles fussent perdues pour les siens : c'est pour eux qu'il entreprit, déjà âgé, la rédaction des « Mémoires » dont les lecteurs de la *Revue* ont aujourd'hui la primeur. Il ne faut donc s'étonner ni des lacunes qu'ils renferment, ni de l'importance attachée à certains incidents personnels, ni de l'absence de plan. Tels quels, écrits au courant de la plume, ils nous révèlent des aspects encore mal connus du grand siècle. Derrière la noble ordonnance des façades, derrière les toiles où Van der Meulen fixait pour la postérité des sièges et des batailles nets et propres, sous un ciel clair et dans un paysage classique, Montbas, s'adressant à des contemporains, qui par surcroît sont ses proches, nous montre les réalités : des mœurs brutales et avides, le singulier mélange d'un dévouement sans bornes envers le Roi et d'une terrible indiscipline à son service, des guerres où il s'agit de gagner à la fois l'honneur et la fortune, la plaie incurable des duels subsistant malgré les édits sévères, malgré les châtiments exemplaires; et, à côté de cela, des qualités qui ont toujours été rares : la fidélité aux amitiés, le respect absolu de la parole donnée. Souvent un mot, une phrase, font surgir de l'ombre un détail de la vie familiale ou sociale de cette époque. En fermant les « Mémoires », on a l'impression de quitter un entretien qui serait un peu une confession, et un peu aussi une leçon.

Montbas adorait son père et sa mère, il eût préféré, — il le redit cent fois dans ces pages, — mourir plutôt que de leur déplaire. Cependant, devant l'appel des armes, leurs prières et leurs larmes demeurèrent vaines. A treize ans, il quittait furtivement le toit familial pour rejoindre, sous les murs de Bordeaux révolté, l'armée du Roi. N'ayant pu l'empêcher, sa mère l'y aida. Le soir où il partit, avant de voir disparaître dans la nuit, sur la mule qui portait son léger bagage, celui qu'elle appelait son « Benjamin », elle lui fit ses suprêmes recommandations : « Souviens-toi, mon fils, d'aimer et de craindre Dieu et de suivre sa loi. Voilà à l'égard du Ciel. Pour la terre, souviens-toi que tous tes ancêtres, particulièrement ton père et tes frères, n'ont jamais rien fait de bas ni de honteux. Suis bien leurs traces, mon cher enfant : je t'aime cent fois plus que ma vie, mais j'aimerais mieux voir la fin de tes jours que si ta vie était tachée d'aucune infamie. » A travers les vicissitudes d'une existence longue et mouvementée, et les écarts d'un tempérament fougueux, Montbas conserva en lui ces paroles. Que ce fût à l'armée, à la Cour ou dans sa famille, il marcha toujours en

homme d'honneur, la tête haute, et, comme le voulait la devise de sa maison : « Sans y penser ».

Il mourut dans un âge très avancé, probablement en 1727.

I

ENFANCE ET ÉDUCATION

Je suis né le vingt-huitième jour du mois d'août, l'an mil six cent trente-six, le quinzième enfant et le dernier de tous, ma mère ayant plus de cinquante ans quand elle accoucha de moi, et mon père ayant quelques années de plus qu'elle n'avait.

Comme ces bonnes gens étaient fort vieux, ils avaient des tendresses toutes particulières pour moi et m'élevèrent avec tous les soins possibles. Dans mon baptême, étant le dernier de tous, on fit deux de mes frères mes parrains, savoir l'aîné pour lors qui s'appelait François Barton[1], et celui dont est ci-devant parlé, qui était en Hollande, ayant épousé la fille du grand Hugo Grotius, célèbre auteur, lequel frère se nommait Jean Barton[2]; de sorte qu'à mon baptême on me donna les deux noms : Jean-François.

Quand j'eus atteint l'âge de cinq ou six à sept ans, j'étais fort coureur, d'une vivacité extraordinaire, bon enfant et fort crédule; mais dans cet âge où l'on ne peut savoir de longtemps après ce que c'est que l'amour, je ne laissais pas de trouver les petites filles de mon âge fort à mon gré. Je me ressouviens même que l'on permettait lors à des canailles de s'attrouper sous le nom de *Bohèmes*, faisant des compagnies, élisant des capitaines entre eux, et allant par les noblesses à la campagne où la plupart des seigneurs les logeaient. C'étaient gens qui dansaient fort bien. On me fit danser avec une petite bohémienne de mon âge qui me plut si fort,

1. François Barton, vicomte de Montbas, seigneur de Monthaumart, Le Deffan, Lubignac et autres lieux, gentilhomme de la Chambre du roi et lieutenant-général des armées, né en 1614, mort à Melun en 1653.

2. Jean Barton, comte de Montbas, seigneur de Bret, mestre de camp du régiment des Croates de Raab, devint commissaire-général de la cavalerie des Provinces-Unies, à la suite de son mariage avec Cornélie Grotius, fille de Hugo Grotius. Mort en 1696.

que, quand ces gens s'en allèrent, je suivis la compagnie et y marchai tout le jour, sans que l'on s'aperçût à Montbas[1] de mon évasion. Quand l'heure du souper fut venue, où je ne manquais jamais (aussi m'appelait-on : *le cadet de haut appétit*), mon père et ma mère furent dans une si grande désolation que l'on croyait qu'ils mourraient avant que le jour soit venu. Cependant, l'on me cherchait dans un étang qui est joignant la maison, dans des fossés qui étaient lors de l'autre côté, dans toutes les métairies des environs du château, dans une garenne où je m'allais quelquefois promener. Enfin, comme par une révélation divine, mon père, s'informant fort exactement de la route de ces bohèmes, monta à cheval, prit deux ou trois hommes avec lui, et atteignit ces gens-là à la pointe du jour, avant que la compagnie fût sortie d'un bois où nous avions passé la nuit; où le capitaine de cette compagnie fut fort fâché de ce que j'avais suivi, et m'invitait de remonter à cheval et me prendre devant lui pour m'apporter à Montbas, lorsque, malheureusement, mon père tomba sur lui et, ne sachant pas que ce n'était pas sa faute, le battit à outrance et me fit prendre par un de ses gens qu'il avait mené, lequel me mit sur son cheval devant lui, et me ramena à ma mère qui me fouetta, avant que mon père fût débotté, pour l'empêcher de me châtier plus rudement.

Je n'ai fait cette digression que pour faire voir qu'il est bien difficile et comme quasi impossible de corriger une mauvaise inclination lorsqu'elle nous est naturelle; ainsi nous sommes bien redevables à Dieu, quand nous naissons sans de mauvaises inclinations. Il m'a préservé, par sa grâce, de deux grands vices, qui sont qu'encore que j'aie fait la guerre toute ma vie, je n'ai jamais volé ni fait tort à qui que ce soit au monde, — et que jamais je ne me suis enivré, n'aimant le vin que autant que j'ai soif et n'en buvant que rarement de pur. Mes grandes inclinations ont été la guerre, l'amour des femmes, et la chasse, et surtout celle de tirer en volant, dont je m'acquitte assurément des mieux.

A l'âge de sept à huit ans, mon père étant Grand-Maître

1. La terre et le château de Montbas, sis paroisse de Gajoubert, dans la Basse-Marche, au nord-est de Confolens. Il ne subsiste plus aujourd'hui qu'une aile du château.

des Eaux et Forêts de Normandie[1], ma mère m'emmena en Normandie, à Rouen, et nous séjournâmes quelques jours à une terre en Beauce, nommée Moléans[2], qui appartenait à monsieur et madame de Benechart dont mon frère aîné, qui était un de mes parrains, avait épousé la fille[3]. Dans ces temps-là, bien des gens se plaisaient à faire la guerre aux enfants pour les rendre plus éveillés, ce dont assurément je n'avais pas besoin. Entre autres, un grand laquais du marquis de Benechart, nommé Saint-Cloud, me mena dans une chambre où il y avait des épées sur le ciel du lit, et les atteignant, me dit que j'étais un poltron et que je n'oserais me battre contre lui. Moi qui ne savais ce que c'était, mais qui naturellement n'étais pas endurant, je lui dis que je me battrais et pris une de ces épées. Ce grand sot de laquais ne voulait que rire, et ne me voulait faire aucun mal, et ne croyait pas que je lui en pusse faire; cependant, je lui donnai un coup d'épée dans l'aine dont il pensa mourir. Beaucoup de gens, principalement des messieurs et dames de Benechart, me taxaient d'une mauvaise inclination, et disaient fort à ma mère qu'elle me devait châtier sévèrement. Ma mère ne fut pas de cet avis, et la chose se passa doucement à mon égard.

Enfin, nous arrivâmes à Rouen, où je demeurai depuis l'âge de huit ans jusqu'à l'âge de neuf avec ma mère et mon père, qui était dans l'année de l'exercice de sa charge, car il y avait trois charges de Grand-Maître des Eaux et Forêts en Normandie, savoir : l'ancienne, l'alternative et la triennale, et mon père avait l'ancienne.

Il m'arriva dans cet âge-là (de huit à neuf ans) deux choses où l'on peut voir, comme j'ai dit ci-devant, que l'on ne se défait guère des inclinations de naissance. C'est que je devins si éperdument amoureux d'une lingère nommée madame

1. La charge de Grand-Maître ancien des Eaux et Forêts à la table de marbre de Normandie, que possédait Pierre Barton de Montbas, père de Jean-François, fut cédée par lui à son fils Jean, comte de Montbas, au grand mécontentement de Jean-François, frère de ce dernier.

2. Eure-et-Loir, canton de Châteaudun.

3. François de Montbas épousa, le 8 mai 1638, Denise, fille de Henri de Maillé, marquis de Benechart, et de Dorothée de Clausse de Fleury. Par son père, Denise de Montbas était la nièce de Claire-Clémence de Maillé, princesse de Condé; par sa mère, elle s'apparentait aux Neufville de Villeroy, dont on sait le rôle sous Henri III et Henri IV.

Marthe, que j'en pensai mourir; on riait du commencement de cet amour, mais enfin, ma mère fut bien étonnée de me voir maigrir à vue d'œil, ne mangeant quasi plus, ce qui était fort contre mon ordinaire. La nuit, en dormant, je proférais souvent le nom de madame Marthe. Ma mère fut contrainte de prier cette fille, qui avait plus de trente ans, de venir au logis coucher avec moi, qui n'avais que huit ans et demi, ainsi ne prétendant ni ne sachant d'autre plaisir que celui d'être dans le lit avec cette fille, de même manière que si je n'eusse eu que deux ans. Cependant, après cette seule nuit, on vit de jour à autre revenir ma santé.

Une autre chose m'arriva, qui fit croire à plusieurs que quelque jour je n'appréhenderais pas les fatigues de la guerre. Je m'étais amusé, un jour de fête, à voir trop tard danser des marionnettes, et revins au logis de mon père et de ma mère lorsque tout le monde était couché. On avait cru, sur le rapport d'un laquais à qui l'on avait dit de m'aller chercher aux marionnettes, que j'étais revenu, que je ne voulais pas souper et que je m'étais allé coucher, et tout cela pour s'éviter la peine de me venir quérir. De sorte qu'après avoir heurté plusieurs fois à la porte de la rue, je me couchai devant cette porte, y prétendant passer la nuit; lorsque passa un carrosse dans lequel était un des amis de mon père, qui m'aperçut, et, faisant arrêter, me voulut amener coucher chez lui. Je lui répondis, ne voulant pas y aller : « Avez-vous peur qu'un cadet de Montbas, qui ira à la guerre quelque jour, se trouve incommodé de coucher dehors? » Cet homme, surpris de cette réponse d'un enfant, et ne pouvant m'emmener, descendit de son carrosse et fit heurter si fort et si longtemps à cette porte que cela mit tout le logis en rumeur. Enfin on lui vint ouvrir, et, crainte que je ne fusse châtié d'être revenu si tard, il demanda à parler à mon père et à ma mère, auxquels il dit cette réponse qui leur plut et que je leur ai entendu répéter souvent, en la contant à d'autres gens, parlant de moi.

Peu de temps après, il arriva à Rouen un de mes frères, chevalier de Malte[1]. L'on portait lors des bottes, et quasi tout le monde allait botté. J'avais une envie extrême d'en

1. Sébastien Barton de Montbas, tué en 1644 dans un combat des galères de Malte contre les Turcs.

avoir. Enfin, ce frère, par complaisance, eut la bonté de m'en faire faire, dont je fus si aise qu'après les avoir portées tout le jour, je voulais me coucher sans les débotter; il fallut l'autorité de mon père qui me fit quitter mes bottes avant de me mettre au lit. Mais il n'y gagna rien, car comme je ne dormais point, songeant toujours à mes bottes, quand je crus tout le monde endormi, je me rebottai et me recouchai. Le matin, quand on vint pour me lever, je dormais encore, et l'on me vit en cet état, dont on fut avertir mon père qui, prenant cela pour une désobéissance, prit une poignée de verges pour me fouetter. Ma mère, qui survint, l'en empêcha, lui disant que ce n'était pas par un sentiment de désobéissance, mais par une inclination guerrière, qu'apparemment j'aurais quelque jour, qu'il faudrait bien que je prisse ce train-là, et qu'ainsi il fallait m'excuser. Ce que mon père lui accorda facilement, d'autant qu'il était bien aise de me voir ce sentiment. Cela fut même cause que, comme on m'envoyait à l'école journellement, je m'attachais beaucoup à bien apprendre à lire et à écrire, et point du tout au latin, car le maître m'avait voulu faire commencer le rudiment et m'avait dit que l'on me destinait à être prêtre. Cela me donnait une telle aversion pour le latin que je ne pouvais étudier ce rudiment; aussi en demeurais-je à « *musa* », qui est la première leçon du latin, ma mère me dispensant de l'apprendre pourvu que j'apprisse parfaitement à lire, à écrire, et l'arithmétique, ce que je lui promis sur mon honneur avec beaucoup de joie, par la crainte que j'avais d'être prêtre et par l'envie d'aller à la guerre, où l'on m'inspirait que l'on n'y pouvait faire fortune, que l'on ne sût bien lire, bien écrire et l'arithmétique.

Je demeurai donc avec mon père et ma mère à Rouen jusqu'à l'âge de neuf ans, qu'ils allèrent à Paris et m'emmenèrent avec eux, et me mirent ensuite, à Paris, en pension chez un prêtre nommé Poyer. Il était Provençal de nation, et avait cinquante ou soixante enfants de qualité en pension chez lui. Le cardinal de Janson, évêque de Beauvais, y était, le chevalier de Janson, chef d'escadre, y était; le chevalier de Siguerant (qui, je crois, a été capitaine aux Gardes) y était; enfin tous petits enfants de qualité, qui payaient cinq cents livres de pension et deux cents livres pour chaque valet.

J'y demeurai un an, pendant lequel il m'arriva une chose assez particulière pour un enfant : c'est que, m'étant fâché contre un autre petit écolier, nous convînmes de nous battre en duel; pour cet effet, nous prîmes les épées de nos valets sans que l'on s'en aperçût, nous nous enfermâmes dans une chambre, et mîmes l'épée à la main; mais, dans ce temps-là, survint le valet de celui contre qui je me battais, qui nous menaça tant de le dire au maître, si on ne lui ouvrait pas, et de ne point le dire si on lui ouvrait, qu'enfin nous lui ouvrîmes; et après beaucoup de menaces il nous promit de ne point le dire. Ce sont valets d'âge que l'on met auprès des enfants de bas-âge, et qui leur servent plus de pédagogues que de domestiques. En vérité, je crois qu'il n'en parla pas. Mais ayant eu le bonheur d'être né de père et de mère craignant Dieu, et qui ont élevé leurs enfants dans la piété autant qu'ils ont pu, par la grâce de Dieu, ayant pris ces principes, je crus qu'il n'y avait plus de salut pour moi si je ne m'allais confesser le plus tôt que je pouvais. Notre maître était prêtre, auquel assurément je n'aurais pas dit mon secret; mais il y avait un autre prêtre, dans la même maison, que j'allai trouver le soir dans sa chambre pour me confesser. M'ayant entendu, il me dit qu'il ne me pouvait pas lors donner l'absolution, parce qu'il n'avait pas sa soutane (raison qui est bonne à dire à un enfant de dix ans, ainsi que j'étais); et ce prêtre l'alla dire à notre maître, qui fouetta autant nos fesses qu'ont accoutumé les pédants les plus rigides et qui ont le moins d'esprit.

Mon père et ma mère étaient toujours à Paris, et ils ne m'y avaient mis en pension hors d'avec eux qu'afin que je m'attachasse mieux à apprendre à lire et à écrire. Comme j'en savais déjà raisonnablement pour mon âge, ils me retirèrent de là, me faisant venir des maîtres à lire, écrire et à danser. Quand les heures de mes études étaient passées, si l'un d'eux allait en ville, il me menait en visite avec lui; cela donne de la hardiesse aux enfants, les divertit et leur donne l'air du monde, ce qui fait ensuite qu'ils y brillent, sans comparaison, mieux qu'un jeune homme nourri toute sa vie dans les collèges, et qui au sortir de là sera fort savant en latin et fort sot en français. Je ne blâme pas l'étude; elle est belle, utile et satisfaisante; c'est la pédanterie que je blâme. On peut mettre ses enfants

au collège, mais je voudrais que, tous les jours de fêtes et de congé, ils vinssent voir, hors de leur collège, leurs parents et amis, avec néanmoins quelqu'un avec eux, crainte qu'ils ne se débauchassent.

Enfin, voilà la manière dont mon père et ma mère en agissaient. Ils n'étaient point fâchés de ce que je m'étais voulu battre, mais les manières pédantes ne leur convenaient pas, et ils avaient raison.

Il m'arriva, cinq ou six mois après, que, dans un été, étant sur le Pont-Neuf du côté des Augustins (qui est d'ordinaire le côté où il y a le moins d'eau), je regardais quantité de vauriens comme gens, laquais sans maîtres, enfin canailles de toutes les espèces, qui s'étant séparés en deux bandes se battaient à coups de fronde, où très souvent il y avait quelques têtes cassées. Pour moi, je trouvais cela beau. Étant un jour de fête, on m'avait permis d'aller voir danser les marionnettes, — mais je trouvais cela bien plus beau et, au lieu de porter mon argent pour voir les marionnettes, j'en achetai une fronde. Je n'avais personne avec moi; assemblant bientôt mon conseil, j'allai prendre parti avec les honnêtes gens dont je viens de parler. Il me passa bien des pierres auprès de moi, mais enfin je fus blessé au bras droit d'une grosse contusion. N'étant pas revenu au logis, mon père et ma mère envoyèrent un laquais pour me chercher à ces marionnettes, mais ce laquais me trouva en chemin, revenant; voyant que je ne pouvais soutenir mon bras qu'à peine, il me demanda ce que c'était; ce que je lui avouai franchement. Eh bien! mon père ni ma mère ne parurent aucun chagrin contre moi, me disant seulement que je leur aurais dû demander congé, et qu'ils ne m'auraient pas permis d'aller avec toute cette canaille. Puis ils envoyèrent quérir un chirurgien qui me mit quelques cataplasmes et, n'ayant rien de cassé ni d'entamé, je fus entièrement guéri huit ou dix jours après.

Ce que voyant ma mère, elle me voulut châtier; elle prit une poignée de verges, les mit dans une chambre, et m'y fit venir. La chose étant passée il y avait longtemps, je ne songeais plus à cela; étant donc seul avec elle, ne sachant pas qu'il y eût des verges dans cette chambre, je la vis d'un visage sérieux; elle me dit : « Lagort (c'est ainsi que je m'appelais

jusqu'à ce que mon frère, le baron de Montbas[1], qui avait été en ambassade, fût mort, dont j'ai porté le nom ensuite), je ne prétends pas vous châtier pour paraître du cœur : vous seriez indigne de porter le nom que vous avez si vous en manquiez. » Cette leçon fit tant d'impression sur moi, que j'en ai toujours retenu sinon quasi tous les mots, du moins parfaitement le sens. Elle me dit donc encore, qu'à suivre l'exemple de mon père et de mes frères, il ne fallait pas prendre parti avec des canailles comme laquais, crocheteurs et autres; qu'un gentilhomme est né pour servir le Roi dans ses armées; que c'était là où il fallait se distinguer, et, en se distinguant, faire sa fortune, et par ce moyen s'élever au-dessus de ses égaux. Les larmes me tombèrent des yeux à tous ces discours, du déplaisir que j'avais d'avoir fait une bassesse, et quoique je n'eusse en ce temps là qu'approchant de onze ans, il me sembla remarquer sur le visage de ma mère qu'elle s'attendrissait à mon égard. Elle me dit ensuite : « Je vois ton repentir, je te pardonne de bon cœur et ne te châtierai point, mais ton père a résolu de t'écorcher à toute outrance pour te faire payer l'affront que tu fais à ceux de ton nom. » Lors mes larmes redoublèrent, étant au désespoir de ma faute, et me jetant aux pieds de ma mère, je lui dis de me fouetter ou de laisser venir mon père pour qu'il me châtiât. Mon père, entendant du bruit dans cette chambre, y vint, qui ne sachant point

1. François Barton, baron de Montbas, était, au témoignage de son frère Jean-François, « un des plus accomplis cavaliers de ce temps, soit pour les sciences, soit pour les langues qu'il possédait en nombre; il estoit un peu trop beau pour un homme, bien fait du reste, très-chéri des dames et brave autant qu'on le pouvoit estre ». Fort en crédit à la Cour, estimé de la Reine mère, François de Montbas fut souvent employé par Mazarin dans les délicates négociations avec les princes allemands qui précédèrent la signature des traités de Westphalie. C'est grâce à lui que la France conquit ou conserva la « neutralité bienveillante » des électeurs de Cologne, de Trèves, et même de Brandebourg (1647-1648). Il fut chargé, d'autre part, d'acheter pour le roi les troupes licenciées par la Landgrave régente de Hesse-Cassel; on lui confia à cet effet une partie des joyaux de la couronne de France afin qu'il se procurât, en les engageant aux usuriers d'Amsterdam, la somme nécessaire. Il sut tirer parti de la situation de son frère Jean, le gendre de Grotius, et rapporta 600 000 livres sur sa seule parole, sans laisser derrière lui la moindre part de son précieux dépôt. Il aurait été sans doute appelé à jouer un rôle important dans la diplomatie royale, s'il ne fût mort à vingt-neuf ans à Melun, en 1652, durant un séjour qu'il faisait chez son frère.

La correspondance du baron de Montbas au sujet de ses missions en Allemagne et en Hollande est conservée aux Archives des Affaires étrangères.

tout cela, ne demandait pas mieux que de me corriger et prit les verges pour me donner le fouet. Ma mère se mit à genoux pour le prier de n'en rien faire, et moi, transporté de repentir et de honte, je lui dis : « Mon père, ce n'est pas assez de me fouetter, je vous prie de me tuer; si je ne suis plus digne d'être votre fils, je ne veux plus vivre. » Je jure que je rendis mon père et ma mère si étonnés de ce discours qu'ils croyaient hors de la portée de mon âge, que peu s'en fallut qu'ils ne pleurassent autant que moi. Mon père me prit par la main et me dit : « Mon fils, lève-toi; je vois par ton repentir que tu ne feras jamais rien d'indigne de ta naissance. » Je l'écoutai et il ne disait pas une parole qui ne m'entrât jusqu'au fond du cœur pour ne l'oublier jamais; ensuite, il me baisa et me dit : « Console-toi; c'est tour de jeunesse que tu as fait; il est vrai que tu n'as pas encore onze ans. Mais le cours de la nature n'est fait que pour les animaux. La naissance, le cœur et l'esprit nous doivent faire devancer notre âge. Achève de bien savoir lire et écrire, afin que tu entres sur le théâtre du monde comme les autres. »

Il ne m'en fallait pas la moitié tant pour me faire apprendre; j'étais nuit et jour à lire et à écrire. Ayant atteint ma douzième année je sus parfaitement lire, écrire, et l'arithmétique; ensuite de quoi mon père et ma mère s'en allèrent à Montbas en Poitou, et m'emmenèrent avec eux, où je commençai à tirailler et tuer quelques oiseaux, et quelques lapins dans la garenne. Comme mon père et ma mère appréhendaient que j'oubliasse ce que je savais et que j'avais une sœur[1] mariée à Asnières, qui n'est qu'à une lieue de là, laquelle avait beaucoup d'enfants quasi aussi vieux que moi, et qu'elle avait un maître d'école pour leur apprendre à lire et à écrire, on m'y envoya. Mais comme j'étais grand et ayant plus de douze ans, que je savais aussi bien lire et mieux écrire que mon maître, une fois il se voulut mêler de me menacer du fouet, et moi je le menaçai de le tuer. Franchement, il ne voulut plus me rien montrer, disant que j'en savais assez, et que de plus, je lui débauchais tous ses autres écoliers; de sorte que

1. Marie de Montbas, huitième enfant de Pierre de Montbas et de Jacquette Bonnin de Monthaumart, épousa, le 4 septembre 1631, Mathieu Guyot, seigneur d'Asnières et autres lieux, capitaine de chevau-légers.

ma sœur me renvoya à ma mère, disant que ce maître d'école ne voulait plus demeurer dans son logis si j'y restais. Il ne s'y fiait pas trop. Je m'en retournai donc à Montbas, et ma mère me mena dans une chambre particulière où elle me fit voir la lettre qu'elle venait de recevoir d'Asnières, puis me dit : « Mon cher Benjamin (car elle me nommait souvent ainsi, à cause que j'étais le dernier de tous), vois les peines que tu as eu à apprendre à lire et à écrire, la nécessité qu'il y a à un gentilhomme de le savoir. Tu ne faisais que courir ici; je t'ai envoyé chez ta sœur non pour apprendre, mais afin que tu n'oublies pas, et tu les fais enrager! Tu as menacé le maître de le tuer! Je crois bien (reprit-elle tout de suite) que tu ne l'avais pas voulu faire. » — « Pardonnez-moi, ma mère; je ne l'aurais point fait s'il n'avait pas voulu mettre la main sur moi; mais s'il s'était mis en devoir de cela, je l'aurais fait, ou je serais mort en la peine! » — « Eh! comment parlez-vous, mon fils! » — « Comme un garçon qui ne souffrira jamais d'être battu, que de son père et de sa mère. Vous le pouvez, l'un et l'autre, tant qu'il vous plaira; quand même vous, ou mon père, me tuerait, je recevrais la mort sans me plaindre et ne laisserais pas de vous aimer; mais pour d'autres, cela n'arrivera jamais sans que je me défende! » Ma mère me dit : « Mon fils, par l'amitié que tu as pour moi, ne tiens point ces discours à ton père, il se cabrerait contre toi. Il veut plus de docilité. » — « Eh bien! ma chère mère, faites qu'il ne m'en parle point; permettez-moi seulement que cet été, et dimanche après la messe, je puisse aller à la chasse, et je vous donne ma parole que je m'appliquerai tellement à la lecture et à l'écriture, que bien éloigné de l'oublier, j'apprendrai encore quelque chose de plus, s'il est possible. » Je lui tins parole.

Ce sont là les manières dont on devrait élever les enfants de qualité. Mon père quelquefois, et ma mère plus souvent, ne cessaient pas de me châtier; quand j'étais fort petit, ma mère avait commis ce soin à une gouvernante de ses enfants, qui, ayant pris les principes de sa maîtresse, ne nous châtiait que rarement, à la vérité un peu rudement quand elle s'y mettait, mais ce n'était que dans une nécessité absolue et après nous avoir réprimandé plusieurs fois de la même chose, se voyant réduite à ces petites extrémités qui n'étaient jamais

outrées qu'autant qu'une absolue nécessité le requérait. Mais aujourd'hui, l'on voit la plupart des femmes qui ne se soucient guère de leurs maris et aussi peu de leurs enfants, n'ayant en vue que leurs plaisirs, et qui donnent le soin de l'éducation de leurs enfants à des gouvernantes qui ne se savent pas gouverner elles-mêmes. Ainsi les enfants sont misérables, et sont le plus souvent châtiés, sans l'avoir mérité, par le caprice d'une femme sans raison. Au sortir de là, ces pauvres enfants sont mis entre les mains de pédants encore plus ridicules.

Mais, pour revenir à moi, je tins parole à ma mère; je n'oubliai point à lire et écrire, mais ayant atteint l'âge de treize ans et étant à Montbas, où je voyais plusieurs de mes frères revenir de l'armée pour y passer une partie de leurs quartiers d'hiver, et puis raccommoder leurs équipages pour retourner en campagne, j'avais une envie démesurée d'y aller. Mon frère aîné était Mestre-de-camp du régiment Royal de cavalerie; lequel régiment venant de Flandre, s'en allait aux environs de la Rochelle et Niort en quartiers d'hiver[1]. Un jour, j'entendis mon frère aîné, qui était à Montbas, qui avait copie de la route de sa compagnie mestre-de-camp[2] qui devait arriver à tel jour à Croustelle, qui est un endroit près de Poitiers. Les enfants écoutaient. Pour moi, j'écoutais si bien cela, et avec la grande envie que j'avais d'être dans les troupes, que j'eus bientôt assemblé mon conseil, et sans en parler à personne, je partis de Montbas à pied. Je ne songeai pas même que j'aurais faim : je ne portais point de pain et n'avais pas un sou.

Dans cet état, j'arrivai à Thios et passai la rivière dans un bateau avec bien d'autres gens. Quand j'eus passé, je dis au

1. Campagne de 1649-1650 (siège de Bordeaux par l'armée royale).

2. Tout mestre-de-camp conservait, dans le régiment placé sous ses ordres, sa compagnie particulière, qui portait son nom, comme du temps des compagnies franches de chevau-légers, et qui demeurait à ses ordres directs. Cette compagnie porta d'abord le nom de « compagnie mestre-de-camp », et, plus tard (à la fin du règne de Louis XIV), celui de « compagnie colonelle », lorsque le titre de colone commença à se substituer à celui de mestre-de-camp, qui rappelait trop l'indépendance des anciens chefs de corps.

Un mestre-de-camp était donc, à la fois, colonel d'un régiment et capitaine d'une compagnie. Lorsque, par surcroît, il devenait officier général, commandant une brigade ou une armée, il réunissait sur sa tête trois charges très différentes. Ce cumul, contraire à l'établissement d'une discipline régulière, disparut sous Louis XIV et était entièrement aboli à la veille de la Révolution.

batelier que, sur mon honneur, je le paierais bien à mon retour; il se prit à rire, se moqua de moi et me laissa aller. Quand je fus en haut, où est le bourg de Thios, à quatre lieues de Montbas, je mourais de faim et ne savais où aller loger. J'avais une petite épée qu'un de mes oncles, nommé Batigniat[1], m'avait donnée. Je crois que je serais plutôt mort de faim que de laisser mon épée en gage pour avoir du pain. Je trouvai un bourgeois de ce bourg, lequel je priai de me donner le couvert; il me dit que très volontiers il me le donnerait, mais que je serais mieux chez le curé que chez lui et qu'il me conseillait d'y aller. Effectivement, ce bonhomme de curé me reçut fort bien, et me voyant une petite épée à mon côté, il me demanda si j'étais gentilhomme. Je lui dis que oui. Il me dit qu'apparemment j'étais quelque petit fripon, qu'il voulait savoir absolument qui j'étais; je lui dis que je m'appelais Lagort. Or, par ce nom, il ne savait qui j'étais et voulut savoir le nom de mon père; je lui dis qu'il s'appelait Pierre Barton. « Qu'est-ce que cela veut dire? Il y a bien ces messieurs de Montbas, qui se nomment ainsi! » Il me vit embarrassé. Enfin, je lui trouvai une menterie à conter, et lui dis qu'étant allé à la chasse sans congé, quand je fus retourné au logis, on m'avertit que mon père me voulait châtier, que la peur m'avait pris, et que je m'en allais. « Et où? » me demanda-t-il. — « Je ne sais! » lui répondis-je. — « Fort bien! me dit-il; je n'ai point de cheval, mais j'en emprunterai un qui est assez fort pour nous porter tous deux, je vous ramènerai à Montbas et ferai votre paix avec monsieur votre père. » Cependant il me fit bien souper et me donna un bon petit lit dans un cabinet près de sa chambre, qui avait une porte qui allait dans son jardin.

Après que j'eus fait mon premier somme, ne voulant point retourner à Montbas, je m'habillai et je sortis par cette porte de jardin; il faisait clair de lune. Je sortis du jardin à travers un buisson, où j'eus bien de la peine à passer, et enfin regagnai le grand chemin, où, en l'abordant, je trouvai un homme qui voiturait sur un âne et un cheval du charbon qu'il portait à Poitiers. Je lui dis : « Et moi, je vais à Croustelle. » Il me répondit que je pouvais venir avec lui jusque auprès de Poi-

1. Isaac Barton, sieur de Batigniat, était un frère cadet de Pierre de Montbas, père de Jean-François. Il épousa Françoise d'Archiac et mourut sans postérité.

tiers, que nous coucherions à un cabaret, et que le lendemain au matin il me mettrait dans mon chemin. Il fit repaître sur le jour ses montures de l'herbe dans le chemin et mangea du pain noir, dont je lui demandai un morceau qu'il me donna, et me demanda si je marchais sans argent, disant qu'il m'en faudrait si je voulais souper au lieu où nous allions passer la nuit. Cet homme allait si lentement avec ses animaux et les laissait paître si souvent, que cela m'impatientait beaucoup. J'appréhendais de trouver la compagnie partie; il fallait de toute nécessité que j'arrivasse à Croustelle le lendemain au soir. Pour mon épée, j'étais résolu de la donner pour ma dépense. Enfin, sur le soir, nous arrivâmes à ce cabaret, propre à loger gens comme ce voiturier, et pas davantage. Heureusement pour moi, le matin, ce voiturier payant cinq ou six sous pour lui, je dis à l'hôtesse que je n'avais pas un sou et que je lui donnais en garde mon épée qui lui répondrait du pain qu'elle m'avait donné, avec une petite omelette faite avec de l'huile de noix. Elle me demanda qui j'étais. Je lui dis que j'étais des environs de Bellac, que mon père m'ayant maltraité, je m'en allais trouver un oncle que j'avais à Croustelle. Non seulement cette femme ne prit point mon épée pour la dépense, mais elle me donna dans mes poches un gros morceau de pain noir et un petit morceau de fromage, et je partis avec mon voiturier qui me montra le chemin de Croustelle quand il fallut quitter celui de Poitiers.

Enfin j'arrivai à Croustelle le soir; la compagnie de mon frère y était logée depuis environ deux heures. Le lieutenant de cette compagnie se nommait de Vergnes, fort honnête homme, qui même me connaissait fort et qui était parfaitement aimé de mon père, de ma mère, de mon frère aîné son capitaine, et enfin de toute la maison de Montbas. Jamais surprise ne fut pareille à la sienne : il était dans un si grand étonnement, qu'il ne savait en revenir; enfin, après l'avoir embrassé, je lui contai généralement toutes les choses comme elles étaient, et comme il ne doutait point du désespoir où mon père et ma mère étaient (ils pensèrent mourir de douleur; mon père était nuit et jour à cheval dans cette recherche, et enfin apprit que j'avais passé à Thios et apprit du curé ce qui s'était passé), de Vergnes, dès la pointe du jour, fit partir

un homme à cheval en toute diligence pour aller à Montbas. Cet homme trouva mon père à une lieue de Thios, allant du côté de Poitiers, et mon père lui demanda, ne le connaissant point, s'il n'avait point vu un petit garçon par les chemins, me dépeignant du mieux qu'il pouvait. Cet homme se douta et lui demanda s'il n'était pas M. de Montbas. Il lui dit que oui. « Votre petit fils n'est pas perdu, dit l'homme; il est à la compagnie. Vous ne le sauriez joindre qu'à la garnison qui sera à Surgère, qui est à cinq lieues de la Rochelle, mais voilà une lettre de M. de Vergnes qui vous instruira du tout. »

Mon cher père eut une consolation que l'on ne peut exprimer d'entendre ces paroles confirmées par la lettre de de Vergnes, dont il connaissait parfaitement l'écriture, et s'en retourna à Montbas où il combla ma mère de joie.

Je fus donc à Surgère avec la compagnie, monté sur un petit cheval qui était ce qu'il me fallait, car il aimait à courir et moi aussi. Je n'eus pas demeuré cinq ou six semaines dans cette garnison, que je vis arriver un homme sur un cheval et qui en menait un autre en main, et le tout pour me ramener à Montbas. Il portait des lettres à de Vergnes, qui faisait son possible pour me consoler, mais il n'en pouvait venir à bout, ce qui obligea ce cher ami (c'est ainsi que je l'appelais) de me venir conduire à cinq grandes lieues de là, où nous couchâmes dans un cabaret. Il appréhendait que, tout enfant que j'étais, me voyant dans ce grand désespoir, l'homme destiné pour me ramener n'en fût pas le maître. Enfin il me dit tant de raisons et me promit si fort que dans la lettre qu'il avait écrite il avai fait tout son possible auprès de mon père et de ma mère pou les obliger à me renvoyer à la compagnie, qu'il me donnait s parole que l'on m'y renverrait; mais que, puisque j'éta parti de la sorte, il fallait se soumettre à eux, et que eux-même me renverraient. Enfin il fit ce qu'il put pour me le persuade et effectivement, comme on se persuade facilement les chos que l'on désire, j'en crus quelque chose et m'en retournai Montbas.

A mon arrivée, j'appréhendais l'abord de mon père et ma mère, et je crois que mon père s'en aperçut, car moi, l'abo dant, il me prit par la main et me dit : « Lagort, ne crains poin si tu m'avais quitté pour une mauvaise action, tu n'aura

point d'autre bourreau que moi; mais tu veux servir le Roi et suivre les traces de tes frères. » Puis, me baisant, il me dit : « Tu es trop jeune. Attends; et dans la suite tu auras contentement. » Je lui pris une de ses mains pour la baiser, mais il me poussa du côté de ma mère en me disant : « Va, va à ta mère qui meurt d'envie de te manger de caresses! » Effectivement, cette pauvre mère, qui aimait son *cher petit Benjamin* (l'ayant eu à plus de cinquante ans), aimait aussi les braves gens (aussi bien était-elle la fille d'un des plus braves hommes de son siècle, dont elle m'avait fait prendre le nom, qui était Lagort, fils de M. de Monthaumart, Chevalier des Ordres du Roi). Pour revenir à cette mère, m'embrassant, pleurant, et me tenant collé sur son estomac, elle ne pouvait me dire un mot, mais son silence me parlait assez, car si elle m'aimait éperdûment, je puis dire que jamais fils n'a tant aimé sa mère que j'ai aimé la mienne, dont j'honorerai la mémoire jusqu'au tombeau.

Enfin, cette première scène se passa avec assez et même beaucoup de satisfaction pour moi. Mais quand je repassai les paroles de mon père « que j'étais trop jeune et qu'il fallait attendre », j'étais dans des peines inconcevables. Comme on épiait mes démarches, et surtout ma chère mère qui avait peur que la cervelle ne m'en tournât ou que je ne me dérobasse une autre fois, et que très souvent j'allais dans une chambre du logis assez écartée des autres, où je me renfermais et y demeurais très souvent deux ou trois heures, ma mère, en étant ıvertie, au sortir de table à dîner, faisant semblant d'aller dans on cabinet, s'en alla dans cette chambre où j'avais coutume 'aller et se mit dans la ruelle d'un lit derrière une tapisserie. Ioi, y étant venu ensuite et croyant être seul, ayant fermé la prte au verrou, je m'abandonnai à mon chagrin, disant : «Ah! pourquoi venir le dernier? Que mes frères sont heureux! Ls font bien ce que je ferai quelque jour; mais il faut attendre, dt mon père, et je suis trop jeune. Ah! que je suis malheurux! » Puis, me jetant sur le lit, je pleurai. Ma mère ne put ps se soutenir plus longtemps et débusqua pour venir mêler sı larmes aux miennes, dont elle fut pourtant fâchée, car m surprise fut si grande que j'en eus quelque frayeur. Elle m parla, me rassura du mieux qu'il lui fut possible, et enfin, ytant parvenue et voyant que je répandais encore quelques

larmes, elle me dit : « Mon fils, il est vrai que tu n'as que quatorze ans, mais la grande envie que tu as d'aller à l'armée devance ton âge; ainsi, il lui faut donner quelque chose. Va, je te promets que je t'y ferai aller dès cette campagne; fie-toi en moi. Mais je te dirai bien des choses qu'il faut que tu observes. Je n'ai pas le temps de te les dire toutes, mais je commence par deux que je vais te dire. Assure-toi si bien sur ce que je te promets, que tu n'appréhendes plus; et sois secret, mon cher enfant, c'est une des principales qualités d'un honnête homme. Quand on dépense mal à propos son argent, c'est une grande faute; mais, par une grande épargne, on peut rattraper ce que l'on a dépensé mal à propos. Tu seras maître de ton secret tant que tu ne l'auras dit à personne, mais dès lors que tu l'as révélé, il n'est plus à toi; et comme la plupart des gens ne sont pas fidèles, la confidence que tu auras faite à un seul deviendra publique. » Puis elle se mit à genoux et m'y fit mettre aussi; ensuite, elle dit ces mots que je n'oublierai jamais : « Seigneur, cet enfant devance son âge; il veut aller à l'armée; vous en êtes le Dieu; je le mets sous votre protection. » Puis, tout en pleurs, elle m'embrassa et me dit : « Mon fils, Dieu est ton Roi au Ciel; le Roi l'est en la terre où tu vis. Sers Dieu dans la pureté de conscience; ton âme appartient à Dieu. Ton corps et tes biens (si tu en as jamais) appartiendront au Roi. Sacrifie l'un et l'autre à son service; ce ne sera que faire ton devoir, pourvu que ton honneur n'y soit pas offensé. Mais pour ton âme, elle est à Dieu; il l'a faite immortelle, afin qu'elle fût son image et semblance. Ainsi, mon fils, ne t'écarte jamais de sa loi. » Derechef elle se mit à genoux, et dit : « Je viens de parler à un enfant en votre présence, mon Dieu, qui ne pourra concevoir ce que je lui viens de dire; mais, Seigneur, je vous demande la grâce (quoique je n'en mérite aucune) de tracer si bien dans sa mémoire la prière que je vous fais aujourd'hui, que de sa vie il ne l'oublie. » Ensuite, me faisant toujours tenir à genoux auprès d'elle, elle me fit répéter ces mots comme si j'avais été un enfant qui n'eût eu que quatre ans, qui sont : « Mon Dieu, suppléez à ma jeunesse et me faites mériter les grâces que ma mère vous demande pour moi. »

Ma mère et moi nous revînmes alors au lieu où il y avait

le plus de monde dans le logis. Je n'eus garde de rien dire, ma mère m'ayant si étroitement ordonné de garder le secret. Or, effectivement, un jour, mon frère aîné étant sur le point de partir, ma mère lui dit : « Mon fils, pour votre petit cadet, votre père et moi sommes trop vieux pour le voir jamais en âge d'homme. Vous êtes notre aîné, et il est le cadet de tous. Vous êtes son frère et son parrain, nous le mettons entre vos mains, il faut que vous lui serviez de père et que vous l'emmeniez avec vous. » Il répondit qu'il ne pouvait pas se charger de cet enfant, en un âge aussi tendre que celui où j'étais; enfin, quelques raisons que ma mère lui pût dire, il n'y voulut jamais consentir. Moi, qui étais présent et qui n'en osais parler, j'étais dans un chagrin mortel. Ma mère sortit en me faisant doucement signe de la suivre, ce que je fis; elle me mena dans le jardin, où, me voyant dans une désolation extrême, elle me dit : « Mon fils, si tu veux être homme de guerre, il faut de bonne heure t'accoutumer aux revers de fortune. Apprends de moi, mon pauvre enfant, que tu en trouveras un nombre infini en ta vie, qu'il faudra que tu tâches incessamment de surmonter. Voici ta première épreuve sur ce fait, par le refus de ton frère aîné. Mais, mon enfant, ne t'amollis pas pour cela, c'est-à-dire ne désespère pas; il ne faut pas céder aux revers de la fortune, mais tâcher de les surmonter. Sois secret ainsi que je te l'ai dit, et du reste, laisse-moi faire. »

J'avais une petite jument. Elle en acheta secrètement une autre de bonne taille (et comme Dieu d'ordinaire bénit ses desseins, quoi qu'elle ne lui eût coûté que quarante écus, j'en refusai plusieurs années après cinq cents francs), et fit mener cette jument dans une métairie de Montbas située au bout de la vigne du château. Elle y fit aussi mener ma petite jument, m'acheta une mule, et débaucha un des laquais de mon père pour venir avec moi. Et comme ce garçon avait de l'esprit, elle lui confia son secret et lui fit promettre d'avoir bien soin de moi. Puis elle débaucha aussi le valet du jardinier du logis, pour venir avec moi et panser mes chevaux. J'eus deux petites malles, que portait ma mule, où il y avait un habit, du linge, deux paires de draps, et par-dessus ces malles un petit matelas, une couverture et un chevet avec une toile cirée dessus. Mon petit équipage était ainsi fait, sans que personne en eût con-

naissance que les deux valets, ma mère, sa femme de chambre, et moi. Cependant, je ne laissais pas d'être embarrassé de voir mes frères partir pour aller à l'armée, et que je demeurais toujours là. Enfin, l'équipage de notre aîné partit à son tour, s'acheminant pour aller au siège de Bordeaux, que l'armée du Roi assiégeait, commandée par le maréchal de la Meilleraie. M. de Bouillon[1], frère aîné de M. de Turenne, étant dans cette ville, qui la défendait. C'était en l'an mil six cent cinquante. Mon frère était parti quelques jours devant son équipage qu'un gentilhomme à lui conduisait.

Or, le lendemain que cet équipage fut parti, ma mère me mena à cette métairie où était mon petit bagage avec mes deux valets, puis me dit : « L'équipage de ton frère aîné va assez lentement pour le pouvoir joindre facilement avant qu'il soit à la moitié chemin de Bordeaux, où il va joindre l'armée. Chalesme, qui conduit l'équipage de ton frère, sera fort surpris et fâché de te voir; il n'y a chose au monde qu'il ne fasse pour t'obliger à t'en retourner; il usera de menaces, mais ne t'étonne point, et ne quitte point la file des mules de ton frère. » Il n'était pas trop nécessaire de me faire cette leçon : j'avais trop d'envie d'aller pour jamais songer à m'en retourner. Mais, pour revenir au départ de cette métairie, ma mère fit charger ma mule devant elle, me fit coudre dans la bande de mes culottes, par sa femme de chambre, vingt-deux écus d'or, et mit dans ma poche vingt écus d'argent et pour environ la valeur d'une pistole en monnaie. Puis, elle me fit mettre à genoux, et me dit : « Souviens-toi, mon fils, d'aimer et de craindre Dieu, et de suivre sa loi. Voilà à l'égard du ciel. Pour la terre, souviens-toi aussi que tous tes ancêtres, particulièrement ton père et tes frères, n'ont jamais rien fait de bas ni de honteux; suis bien leurs traces, mon enfant; je t'aime cent fois plus que ma vie, mais j'aimerais mieux voir la fin de tes jours que si ta vie était tachée d'aucune infamie. » Elle me donna sa bénédiction, m'ayant auparavant fait mettre à genoux, puis m'embrassa avec tant de tendresse et de pleurs, qu'elle pensa évanouir; enfin, elle me vit monter à cheval, mais elle ne put jamais dire un mot davantage.

BARON DE MONTBAS

(*A suivre.*)

1. Frédéric-Maurice de la Tour, duc de Bouillon, mari de la célèbre intrigante qui fut l'une des mortelles ennemies de Richelieu.

LE LIVRE QUI FAIT MOURIR[1]

Ainsi fut réglée notre existence : Dorillac se levait à l'aube et disparaissait dans son cabinet de travail.

Au retour de nos longues randonnées, Marie-Blanche et moi nous le surprenions à la même place, penché sur le livre, tandis que les feuillets de notes s'accumulaient autour de lui.

Ma mère, au salon, s'exclamait :

— Il n'a pas voulu de thé. Il ne s'arrête pas. Il va se fatiguer!

— Je vais vous gronder, maître... Oh! vous la pratiquez, vous, la journée de huit heures!

Il tournait vers moi son charmant sourire.

— Il ne faut rien exagérer, cher ami, je me suis promené une demi-heure dans votre avenue, comme chaque jour, à ce moment où les rayons dorent le dessous des feuillages. Mon esprit est en Syrie, et mon cœur est ici... et tout cela s'accorde dans cette belle lumière d'été qui caresse mes yeux.

Il répondait aux reproches de ma mère :

— Vous me gâtez beaucoup trop, madame! Ce que je mange et ce que je bois n'a aucune importance, voyez-vous!

Ah! ce Dorillac... quelle ardeur, quel enthousiasme toujours prêt à s'exalter! Avec ses cheveux gris et son visage usé, il me semblait tellement plus jeune que moi...

Plus jeune que sa petite-fille aussi.

Assise à mes côtés, très droite, la carte sur les genoux, elle regardait fuir le paysage avec une indifférence qui me froissait. Elle n'avait que des paroles conventionnelles. Au

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 avril.

bout d'une semaine, je constatais qu'elle restait aussi étrangère et lointaine que le premier jour... Je l'aurais crue sotte, si je n'avais assisté chaque soir à sa transfiguration, sitôt le seuil du fumoir franchi; elle se jetait au cou de son grand-père, elle s'informait avec vivacité de ses découvertes; elle suivait la marche du travail avec une précision dont je ne revenais pas. Ils échangeaient alors des mots qui m'étaient incompréhensibles. Il lui expliquait chacune de ses hypothèses, et la traitait presque en confrère.

Alors, considérant ce visage de Marie-Blanche qui se passionnait, penché sur le livre, ces yeux magnifiques où brillait une sorte de génie, j'éprouvais un peu de jalousie obscure. J'aurais voulu animer cette statue en dehors du sanctuaire. Le lendemain, j'arrêtais l'auto devant quelque église romane, perdue dans la campagne, un bijou de pierre que les archéologues ignorent, ou bien, au sommet d'une côte d'où l'on découvre tout l'horizon de collines abaissées qui s'étalent en ondulant comme une mer immobile.

Et j'attendais...

Elle prononçait, avec son sourire distant : C'est beau...

Et nous repartions. En vain j'essayais de l'intéresser à des impressions de Syrie... En vain je m'efforçais de lui découvrir le meilleur de mon intelligence et de ma sensibilité. Je n'étais pas amoureux d'elle, cependant...

Étrange sentiment qui me poussait : l'arracher à Dorillac; retarder le moment où il l'initierait à l'étude de la *Lumière des Lumières*. Pourquoi? Il semble parfois que nous sommes obligés d'agir dans un sens que nous ne comprenons pas, qui nous surprend nous-mêmes... Et, dociles, nous subissons l'ordre secret qui nous impose des actes en contradiction avec notre moi véritable, et qui sait utiliser jusqu'à nos faiblesses pour des fins mystérieuses.

Car enfin j'ai horreur des don Juan, et je ne cherchais pas à la troubler, cette pâle petite fille qui m'intriguait et m'irritait...

Et puis, il y eut ce dernier jour. Oui, ce jour-là, je goûtai l'impression inattendue que je devenais, pour elle, un ami...

Nous roulions le long de la rivière, elle regardait les arbres mêler le reflet de leurs verdures diverses. Alors elle me dit :

— Mes vacances sont finies... Mon grand-père me réclame... A partir de demain, il aura besoin de moi...

— Le repos vous était à charge, mademoiselle, — dis-je avec une nuance de moquerie. — Vous voilà bien contente désormais...

Elle tourna vers moi des yeux voilés d'une douceur subite :

— Vous avez raison... Je suis heureuse quand je puis aider mon grand-père...

Mon ironie s'envola, balayée comme cette poussière de route que le vent emportait.

— Moi seule, je puis le comprendre... — murmura-t-elle.

Et, tout de suite, comme si elle reprenait la confidence échappée, elle murmura :

— C'est bien naturel... Ma mère... ma grand'mère... ma tante... mes sœurs sont étrangères à ses études...

— Mais vous, — demandai-je, — mademoiselle Marie-Blanche, comment êtes-vous devenue sa collaboratrice?

Elle se taisait, perdue parmi ses souvenirs.

— Je ne sais pas. C'est arrivé peu à peu. Toute petite, je venais dans son cabinet de travail, je m'appliquais à ne pas faire de bruit. J'apprenais à tourner sans un froissement les feuillets de mon livre d'images. Plus tard, il eut mal aux yeux... il a pris l'habitude de me dicter...

Elle s'interrompit, comme effarouchée, et me regarda.

— Je vous dit tout cela... parce que je sens que vous l'aimez... alors je vous considère un peu comme un camarade... oui, un camarade laïque!

— Un ami... je préfère, — dis-je sans sourire.

— Eh bien oui, un ami! — s'écria-t-elle avec un abandon inattendu. — Je vous suis tellement reconnaissante de cette joie que vous lui donnez! Pauvre grand-père! il a eu tant de déboires et de difficultés... de si lourdes charges... L'autre jour, maman lui proposait de vendre sa bibliothèque pour doter mes sœurs!

Elle se tut. Je devinais le drame douloureux et médiocre, le reproche monotone que reprenaient, après les filles, les petites-filles...

— Quand on se voue à la science, on ne devrait pas se marier, — murmura Marie-Blanche.

« Vouée à la science... » Elle aussi sans doute. Peut-être avait-elle peur de l'amour? Et cette indifférence qui m'irritait tout à l'heure n'était qu'une consigne qu'elle s'imposait?

Alors je me tus, agitant de confuses pensées.

Nous allions tourner dans l'avenue des Biarts. La route s'infléchit à angle droit. Je connais si bien ce virage un peu scabreux que je l'accomplis d'une manière automatique, en laissant mes yeux plonger dans le fourré de chênes.

Et, brusquement, j'aperçus une silhouette immobile, émergeant des verdures.

Un homme très grand, mêlé à l'ombre verte, et qui ne salua pas, qui ne bougea pas à notre passage. Je tressaillis sans savoir pourquoi cette figure m'était si déplaisante. Je me retournai. Elle avait disparu. Alors je me penchai vers ma compagne.

— Avez-vous vu?

— Quoi donc?

— Cet homme qui semblait nous guetter...

— Mais non... je n'ai vu personne.

Je me taisais. Les traits à peine entrevus se dessinaient dans ma mémoire. Cette stature... ce visage pâle et brillant au milieu de l'ombre, ces yeux aigus qui nous avaient cinglés au passage... Je le reconnus dans un éclair : Bruno Bastian.

Aussitôt je me raisonnai. Non... impossible! Il ne faut pas laisser cette hantise me reprendre... Nos pèlerinages quotidiens au fil des collines lumineuses m'avaient si bien exorcisé! Elles n'enferment aucun mystère; elles ne suscitent que des images de vie paisible, abondante et circonscrite à la fois; le plaisir de la chasse parmi les taillis déserts, la figure avenante des bourgades où toutes les maisons, sous leurs arceaux de vigne, sont aisées avec de beaux restes de grandeur. Et sitôt que la route monte, on voit la terre se dérouler jusqu'au bas du ciel, balayée par tous les souffles, offerte aux jeux du soleil et des ombres, riante, heureuse, la terre où il fait bon vivre au jour le jour, sans trop penser...

En vain je luttais contre l'ancien malaise, tandis que nous remontions l'avenue, lorsque Marie-Blanche s'écria :

— Voici grand-père!

Je ralentis aussitôt et je voulus plaisanter :

— Enfin! pour une fois, nous allons le surprendre au milieu de sa promenade!

— Mais que fait-il ? que fait-il donc? — murmura Marie-Blanche.

Le vieillard semblait ne pas nous avoir entendus. Sourd au bruit du moteur, il marchait, ployé en deux, le visage penché sur la terre, comme s'il eût cherché quelque chose.

Lorsque nous fûmes tout près, je m'arrêtai et Marie-Blanche appela :

— Grand-père! c'est nous!

Il releva une face qui me parut hagarde sous les cheveux en broussailles, et il tendit vers nous des mains angoissées.

Déjà Marie-Blanche courait à lui. Et, comme je le rejoignais, je l'entendis s'écrier avec désespoir :

— Ah! mon enfant! Mon cher ami.. quelle calamité!

— Quoi... quoi? grand-père!

— Je l'ai perdue!

— Mais quoi?

— La clef!

— La clef?

— La clef du placard où j'avais enfermé le livre... Voici plus d'une heure que je la cherche dans le gravier!

Je ne sais pourquoi je sentis mon cœur s'arrêter de battre tandis que Marie-Blanche s'écriait gaiement :

— Nous allons vous aider! nous allons la retrouver, bien sûr!

— Êtes-vous certain, maître, que vous ne l'avez pas laissée dans la serrure ou sur votre table?

— Certain! — s'écria-t-il, en tournant vers moi ses yeux désolés. — Chaque jour, au moment de sortir, j'enferme le livre et je mets la clef dans ma poche... Tenez, je me rappelle que je la sentais sous mes doigts en contemplant le coucher du soleil.

Je voulus le réconforter, et cependant j'éprouvais une anxiété bizarre.

— Bah! si vous ne la retrouvez pas, nous forcerons le placard, voilà tout!

— Que de temps perdu! — gémit-il.

A part moi je pensais :

— Il s'agit bien de temps perdu...

Alors, m'abandonnant à cette impression obscure, je le regardai fixement et je demandai à voix basse comme si quelqu'un avait pu nous entendre:

— N'avez-vous rencontré personne, dans l'avenue?

— Mais si! — répondit Dorillac. — J'ai rencontré un individu qui m'a demandé l'heure.

— Ah! quand donc?

— Je me rappelle lui avoir dit qu'il était six heures... Je ne pensais pas qu'il fût si tard...; je me hâtais de rentrer quand je me suis aperçu...

— Comment donc était-il, celui qui vous a demandé l'heure?

Ma voix haletante nous surprit tous.

— Je ne sais... — murmura le vieillard, — je n'ai pas remarqué...

— Tâchez de vous rappeler, monsieur Dorillac! voyons! un paysan? en blouse?

— Je ne crois pas... c'est possible après tout. Ma pensée était si loin! attendez... la seule chose dont je me souvienne distinctement, c'est qu'en tirant ma montre, j'ai laissé tomber un crayon, je me suis baissé pour le ramasser... lui aussi s'est baissé... puisque je l'ai remercié... Oui je me rappelle ceci... que je l'ai remercié... Dix fois je suis revenu à cette place, là, tenez : j'avais franchi le première avenue...

— Rentrons à la maison! — intimai-je brusquement.

— Pourquoi? Plus tard il fera trop nuit pour retrouver la clef!

— Rentrons, rentrons!

Je marchais si vite que mes deux compagnons avaient peine à me suivre.

Je franchis le perron et me jetai dans la salle assombrie. Alors je m'arrêtai, j'attendis Dorillac et le saisis par le bras :

— La clef! vous ne la voyez pas? A la serrure!

— Bon Dieu! — cria-t-il.

Le frais éclat de rire de Marie-Blanche me parut détonner. Mes yeux, rivés sur le panneau, *voyaient* à travers l'épaisseur du bois...

En deux bonds je fus au placard. Je l'ouvris. La planche était vide.

Dorillac, déjà, s'avançait, la main tendue. Il eut un cri de stupeur.

— Là... là... Mais je l'avais mis là... je suis prêt à le jurer sur l'Évangile! Là, comme chaque après-midi... et chaque soir...

— Volé, — murmurai-je.

— Quoi... quoi... qu'est-ce que vous dites? — balbutia-t-il.

Il était devenu blême, et ses yeux s'injectèrent soudain.

Marie-Blanche, gardant tout son sang-froid, furetait dans la chambre, cherchait sous les meubles, se rapprocha de la table, tandis qu'il répétait avec une irritation désespérée :

— C'est inutile, je te dis... je ne suis pas fou! Je sais que je l'ai enfermé. Je...

Elle l'interrompit par une sourde exclamation :

— Vos notes, grand-père!

Il accourait. Sa petite fille désignait du doigt une pile de feuilles blanches.

— Mes notes... mes notes! — vociféra-t-il. — Mais elles étaient là, voyons!

Je crus qu'il allait tomber. Je m'élançai. Je le saisis par le bras.

Alors il tourna vers moi un pauvre visage qui se congestionnait; ses doigts balayaient ses cheveux en désordre. Il semblait avoir perdu tout empire sur lui-même tandis qu'il répétait :

— Que se passe-t-il? que se passe-t-il ici?

— Voyons, mon cher maître... avant tout, il ne faut pas vous rendre malade!

— Ah! — gémit-il, — il s'agit bien de cela!

Il s'effondra sur le fauteuil que je lui avançai, et cacha sa figure entre ses mains. Je crus un instant qu'il pleurait.

Je le laissai aux soins de Marie-Blanche, et je courus au vestibule, commencer une enquête. Ma mère était allée en ville dans la charrette anglaise que conduisait le vieux Pierre, escortée des deux chiens qui refusèrent de la quitter...

La femme de Pierre et les jeunes servantes étaient restées tout l'après-midi à la cuisine, ouvrant sur l'autre façade. Elles affirmèrent que personne n'était venu.

Involontairement j'admirai :

— Comme il a bien choisi son heure...

Je fis le tour de la maison à pas très lents. J'observai que la fenêtre de la bibliothèque n'était pas fermée...

— Et voilà tout, — pensai-je avec une brusque colère. — Ce n'est pas plus malin que cela...

J'étais furieux contre moi-même. J'aurais dû m'en douter, n'est-ce pas : veiller davantage... prévoir.

Lorsque je rentrai au cabinet de travail, je trouvai Dorillac debout et redressé. Il m'interpella d'une voix surexcitée :

— Mon cher enfant, vous allez porter plainte, n'est-ce pas! Il faut à tout prix retrouver ce volume! Quelque cambrioleur qui cherchait de l'argent s'en est emparé par dépit... ou pour faire du chantage. Il ne demandera qu'à le rendre... contre une forte somme bien entendu. Il faut publier un article dans une feuille locale... offrir une récompense royale. Ah! je vendrais plutôt ma bibliothèque! Il faut... il faut, n'est-ce pas, remuer ciel et terre...

Un cambrioleur qui se trompait... Cette enfantine explication me laissa sans parole.

Il reprit, plus loquace encore :

— Et puis, je vais préparer immédiatement une communication que je donnerai à la *Revue des Orientalistes*, pour prendre date. Vous savez que j'ai une bonne mémoire! Une partie de mes notes est gravée en moi... Assez pour que je puisse déterminer d'une façon précise les caractères essentiels de cette religion inconnue... Il faut...

Je ne l'entendais plus. De soudaines ténèbres emplissaient mon esprit. Et, sur ces ténèbres, avec une netteté terrifiante, je voyais des images qui se succédaient : le lit où agonisait le marchand d'huile... une face exsangue, des doigts cireux offrant un livre... puis, un coin de rue déserte, au pied d'une muraille blanche, et mon petit camarade, la gorge ouverte, baigné dans son sang. Ce malheur, ne l'avais-je pas tiré après moi jusqu'en Occident, jusque dans cette campagne perdue, à la suite du livre maudit?

Je m'éveillai en frémissant. Mon regard ne pouvait se détacher de Dorillac. Ce fut à ce moment-là que je sentis qu'il savait trop de choses...

— Il faut se taire! établir un silence total... total, vous m'entendez, maître. Ni plainte, ni enquête, ni article...

ni communication... Ah! surtout pas de communication à votre *Revue des Orientalistes!*

Dorillac me regarda, bouche bée, stupéfait au point de n'en pas croire ses oreilles.

— J'ai mal entendu... — balbutia-t-il.

Je répétai mon objurgation plus posément, en ajoutant :

— Je vous demande pardon, maître... Mais il le faut.

— Comment! c'est vous, mon enfant, qui me conseillez une telle abdication? Mais c'est inouï... Jamais je ne consentirai... jamais, vous entendez!

Alors j'avouai ma rencontre avec l'individu dans le fourré et je conclus :

— A présent, j'ai la certitude que c'était lui, Bruno Bastian...

L'exaltation du vieillard ne fit que grandir.

— Ah! par exemple! Mais raison de plus pour nous défendre, alors! Mais quel gredin! Voyons! est-ce là un procédé entre confrères!

— Maître... ce que je commence à comprendre, c'est que ce livre est recherché ici comme il l'était en Syrie... Alors... Alors...

A son tour Dorillac me regarda. Il devina la terreur que je n'osais même pas me formuler à moi-même, et il secoua la tête, incrédule :

— Allons donc! ces choses-là ne se passent pas chez nous! Il s'agit ici d'une mauvaise action d'un confrère jaloux que je ferai disqualifier par le comité de la Société des...

— Maître, il faut vous faire oublier... Et même il vaudrait mieux que vous quittiez cette maison au plus tôt... Non pour rentrer chez vous où votre adresse est connue... Allez donc passer quelques semaines dans un petit patelin perdu où personne ne saura qui vous êtes... Et surtout ne parlez pas! n'écrivez pas!

Se faire oublier... c'est là tout ce que je trouvai...

Lui me regardait, ébahi. Et je sentais sur moi les yeux attentifs de Marie-Blanche.

— Je devais rejoindre ma femme chez une de ses cousines, dans un village des Landes, pour les vacances... Soit... je partirai demain. J'obéis... Mais je garde l'espérance que

quelque chose se produira, que ce livre se retrouvera, plus tard, n'est-ce pas?

Il me sollicitait comme un enfant qui veut qu'on le console.

— Sans doute... sans doute... — murmurai-je autant pour gagner du temps que pour encourager sa subite docilité.

Mais j'avais la certitude que le livre était perdu à tout jamais.

L'obscurité tombait sur nous. D'une voix brusque et irritée, je demandai les lampes. Je ne pouvais plus supporter ces ténèbres. Il me semblait qu'elles se peuplaient confusément. Et, quand la lampe éclaira la figure navrée de Dorillac, je ne me sentis pas rassuré davantage... J'avais beau me répéter que le danger disparaissait avec le livre... Il me semblait qu'un hôte invisible était entré sous mon toit. Et j'éprouvais avec une acuité si impérieuse la nécessité de faire le silence, d'éviter toute discussion, toute hypothèse, que je priai Dorillac de ne rien dire à ma mère, pour ne pas l'inquiéter, alléguai-je, elle qui redoute les cambrioleurs.

— Je crois que vous avez raison, monsieur... — dit soudain Marie-Blanche.

Ma mère dut se demander pourquoi l'atmosphère était si lourde ce soir-là, pendant ce dernier repas, tandis que nous parlions bruyamment du temps, des paysages...

— Et le travail, a-t-il bien avancé aujourd'hui, monsieur Dorillac? — demanda-t-elle.

— Hum... hum...

Je crus qu'il étranglait Il était devenu livide. Cependant il se remit et déclara, avec un à propos que je n'espérais point :

— Tellement avancé, madame, que je vous demanderai la permission de vous délivrer de nos personnes dès demain... Ma femme nous réclame d'urgence auprès d'une parente malade... rien de grave, rassurez-vous! Mais comment trouverai-je des paroles pour vous remercier de cette hospitalité charmante...

Bravement il avait pris son parti, par égard pour l'inquiétude qu'il sentait en moi, sans doute..., mal convaincu pourtant, déchiré de regret, bouleversé de rancune...

Ma mère stupéfaite se récriait. Des paroles amicales se croisaient, des remerciements, des protestations :

— Comment! si tôt... Quel dommage! Mais non, pas le

moindre dérangement, je vous assure, pas le moindre... Mon fils sera désolé... Jacques, tu n'essaies pas de le retenir!

J'écoutais, très sombre...

Oui, c'est cela, la vie... des paroles toujours à peu près les mêmes, des sourires, l'affabilité des gens bien élevés, une apparence de sécurité. Mais sous cette apparence... quelle incertitude et quelle épouvante!... Je voyais se dessiner dans l'ombre la face blanche de Bruno Bastian qui ricanait...

***

L'express de Bordeaux passe à sept heures du matin à Château-l'Évêque, — quatorze kilomètres des Biarts...

J'étais debout à cinq heures. Je sortis l'auto, vérifiai le réservoir d'essence et j'appelai Pierre.

— As-tu réveillé monsieur Dorillac?

— Mais oui monsieur... Je vais aller lui porter son déjeuner. Jeanne vient justement de monter celui de mademoiselle... qui voulait terminer des emballages...

Pourquoi ces insignifiants détails se sont-ils gravés dans mon esprit?

J'ai suivi Pierre à la cuisine et j'aperçus, sous le manteau de la cheminée, la silhouette d'un petit vieux tout sec, tassé dans une ample pèlerine sombre où s'éparpillaient ses mèches blanches et qui semblait attendre très humblement.

— Que veut-il donc, celui-ci? — demandai-je à Pierre.

— Monsieur sait bien que c'est aujourd'hui le marché de Brantôme... — répliqua-t-il avec un ton de blâme respectueux.

Ah oui! Le jour de marché... le défilé des charrettes le long de la route dont notre maison domine les courbes, le défilé des paysans à la cuisine. Ils laissent l'attelage au bord de la chaussée, prennent le raide sentier qui coupe les lacets, et viennent apporter leurs œufs, leurs fruits, leur volaille, tout en acceptant un verre de vin.

J'ai coutume de taquiner ma mère, lorsque je les vois ainsi attablés près des fenêtres d'où ils surveillent de haut leur cheval :

— Nous faisons concurrence à l'auberge du Pont...

— Tenez, en voici qui montent encore, — dit Pierre,

bourru. — On n'a guère le temps de s'occuper d'eux, ce matin...

Il préparait le plateau de Dorillac, la cafetière d'argent qui luisait sur un coin du fourneau, le pot à lait, et continuait de marmotter :

— Celui-ci voulait un bout de corde pour réparer le timon de sa carriole. Je lui ai donné une tasse de café...

Je ne sais vraiment pas pourquoi j'ai demandé à Pierre :

— Tu le connais?

— Oh! — fit-il en haussant les épaules, — il m'a dit venir de très loin, du côté de Lisle... On en voit tant passer par ici...

Le petit vieux s'était levé, et tout courbé dans la pèlerine qui lui battait les talons, traînant les pieds sur les dalles, il traversa la cuisine, remercia très poliment et disparut.

— Tiens! comme il court! — dit Pierre à la fenêtre. — Il n'était pas si pressé tout à l'heure...

Je regardai ma montre avec impatience, sans plus songer à ce passant.

— Dépêche-toi donc! Bientôt cinq heures et demie.

Elle ne fut pas gaie, notre dernière course en auto... Dorillac avait perdu tout son entrain. Il semblait accablé de regrets. Et sur son visage où l'enthousiasme ne brillait plus, la vieillesse prenait une revanche inexorable, accusant les plis, creusant les orbites, boursouflant les paupières... Une veine violacée se gonflait sur sa tempe plus jaune qu'un ivoire ancien. Marie-Blanche se taisait à côté de lui.

Il ne regardait rien du paysage : les bois qui portaient jusqu'au bord de la route leurs bruyères en fleurs, les collines blondes, ce tendre azur matinal déployé jusqu'à l'horizon, tout s'était éteint autour de lui.

J'avais le sentiment qu'il m'en voulait d'étouffer l'affaire du livre, d'interdire les enquêtes, les articles, les promesses de récompense... tout ce qui pouvait laisser subsister un espoir...

Après un long silence il murmura :

— Je veux essayer de retrouver ce Bruno Bastian...

A quoi bon le mettre en garde? Je savais bien que Bruno Bastian ne se laisserait pas retrouver.

Une telle obstination m'irrita. Ce vieillard se conduisait comme un enfant à qui l'on a retiré son jouet... Il me semblait que les choses se découvraient à moi sous un jour différent, comme si je les contemplais de très loin, de très haut : oui... la science... un jouet; la découverte... la gloire... arriver le premier... : jouets. Et Marie-Blanche... quelle fille délicieuse si l'on pouvait lui arracher ses jouets, l'ôter à son grand-père!

Mes doigts énervés se crispèrent trop rudement sur le volant. La voiture fit une embardée. Alors je revins à moi, repentant, et jetai un regard affectueux au vieillard : pouvais-je mesurer la profondeur d'une déception si totale?

Nous arrivions à Château-l'Évêque. J'arrêtai l'auto devant la station et me tournai vers Dorillac pour l'aider à descendre. Son visage n'exprimait plus qu'une sorte de stupeur. Ses yeux semblaient ne rien voir.

Il obéit à mon injonction, se dressa, vacilla, se laissa presque porter hors de la voiture et jusqu'à la petite salle d'attente. Marie-Blanche m'aidait avec une belle énergie, ne laissant paraître son inquiétude que dans le regard interrogateur qu'elle attachait sur moi.

— Là... asseyez-vous là, monsieur Dorillac. Ne vous sentez-vous pas bien?

Il articula :

— Rien... ce n'est rien... un peu fatigué...

— Voudriez-vous boire quelque chose, grand-père? Ce matin vous étiez si pressé, vous avez laissé la moitié de votre café!

Il fit non de la main, pencha la tête et s'assoupit.

J'allai prendre les billets, je revins auprès de Marie-Blanche. Je ne savais à quoi me résoudre. Laisser partir ainsi la jeune fille avec ce malade? L'accompagner jusqu'à Bordeaux? Et ma mère qu'on ne pouvait prévenir...

Je sortis sur le quai. Précisément j'aperçus le docteur Mareuil, un vieux camarade, établi à Périgueux et qui venait souvent aux Biarts.

Déjà il accourait la main tendue.

— Tu vas à Bordeaux, Mareuil! C'est le ciel qui t'envoie! Fais-moi l'amitié de veiller sur ce vieillard, mon hôte et mon ami, qui me paraît un peu souffrant... Tu veux bien! Je compte sur toi. Viens, je vais te présenter.

Je le précède à la salle d'attente. Une sonnerie éclate, me traverse de la nuque aux talons... l'express qu'on annonce.

Alors, à cet instant, je vois Dorillac se lever tout droit, faire deux pas, chanceler, s'abattre... Je n'ai que le temps de me jeter vers lui, de le prendre dans mes bras... Je sens l'étreinte éperdue de ses mains agrippées à mon épaule...

Nous l'avons étendu sur le banc. Il avait la figure violette, les yeux fermés. Marie-Blanche, réprimant sa détresse, lui soutenait la tête.

Mareuil penché sur lui, murmurait :

— Hémorragie cérébrale...

Il ajouta :

— Légère...

Que faire? Il y eut entre Mareuil et moi un bref conciliabule. Le ramener à Bordeaux... quatre heures d'express... il resterait évanoui, probablement, le docteur ne le quitterait pas; le descendre à Périgueux, le transporter à l'hôpital?

— Oh! non, non... — murmurait Marie-Blanche... — à la maison... il faut aller à la maison...

Je me précipitai vers le chef de gare, et lui demandai de réserver un wagon de 1re classe. L'express arrivait en ouragan, ralentissait, s'arrêta. Mareuil et moi avons hissé le long corps insensible, l'avons couché sur une banquette.

Trois minutes d'arrêt... Je n'eus que le temps de sauter sur le quai. J'emportais la vision de cette face immobile dans le désordre des mèches grises, et de la figure décomposée de Marie-Blanche, courbée sur son grand-père.

Le train partit.

Est-ce que j'ai rêvé? Le brusque chagrin me mettait hors de moi. Je devais avoir la fièvre...

Tandis que les wagons défilaient lentement, puis d'une allure accélérée, j'aperçus distinctement, contre la vitre d'une voiture de 3e classe, la silhouette tassée dans la pèlerine noire, les cheveux blancs épars d'un petit vieux qui détournait son visage...

IV

Je ne sais comment je suis rentré aux Biarts. Je conduisais automatiquement. Il me semblait reconnaître Bruno Bastian,

immobile, qui me guettait à tous les tournants, et je devais passer sur le corps sanglant de Figuière étendu en travers de la route.

Je me suis couché, grelottant de fièvre. Et j'entendais ma mère gémir :

— Cette malaria qu'on rapporte d'Orient, est-ce assez tenace? c'est un fardeau qu'on garde sur soi des années...

La nuit fut abominable. Le marchand d'huile me harcela jusqu'à l'aube. La mère de Figuière et la mère de Marie-Blanche se penchaient tour à tour sur mon lit.

A la fin, je criai à voix haute pour me délivrer de ces fantômes :

— Oui, j'ai causé la mort de Figuière... et j'en suis assez malheureux..., mais j'ai sauvé Marie-Blanche..., je l'ai sauvée... sauvée...

Et ce fut comme si une lumière se faisait en moi.

Marie-Blanche... on avait pu la voir à mes côtés, du matin au soir, courant les routes. Si elle fût restée auprès de son grand-père, écrivant les notes sous sa dictée... s'initiant au mystère de la religion inconnue, Marie-Blanche aussi peut-être... elle aussi... elle aussi...

Marie-Blanche... J'ai sauvé Marie-Blanche! Il semblait que cette image exorcisât ma chambre. Mes membres excédés se calmèrent. Mon cerveau s'engourdit. Je dormis sans rêve jusqu'au soir.

Au réveil j'eus l'impression de reprendre pied dans la réalité semée de contre-temps, d'événements tristes et naturels.

Dorillac... fatigué, surexcité, bouleversé de trop d'émotions, frappé d'hémorragie cérébrale... c'était logique, et cruel... comme la vie... A Marie-Blanche incomberait la lourde tâche de l'aider à supporter sa déchéance.

Une dépêche arriva de Bordeaux : « État meilleur. Connaissance revenue. Hors de danger. »

Et puis je reçus un cher petit billet de Marie-Blanche qui me donnait de bonnes nouvelles.

Trois jours après, le docteur Mareuil venait s'asseoir à mon chevet en s'exclamant.

— Eh bien! mon vieux! tu as plus mauvaise mine que lui! Voyons! il faut soigner çà!

Tout en m'examinant, il parlait de Dorillac.

— Quel homme! Le second jour, il prétendait se lever et se remettre au travail! Cette bande de femmes qu'il a autour de lui auront du mal à le soigner, je t'en réponds.

Je m'étais redressé sur mon lit, et je regardais Mareuil au fond des yeux :

— Dis-moi la vérité... C'est une attaque qu'il a eue?

— Et que veux-tu donc que ce soit? Bien qu'il n'en veuille pas convenir... Une attaque très légère... un simple avertissement. Avec sa constitution de fer, il en a triomphé tout de suite. Mais... la prochaine fois...

— La prochaine fois... — répétai-je sans savoir ce que je disais.

Je le regardais... avec l'envie de lui révéler mes cauchemars. Peut-être me guérirai-t-il de l'affreux doute. Déjà tous ces personnages qui hantaient mes nuits n'étaient que des ombres vaines, simplement parce qu'il était là, avec sa voix bruyante, son accent de Périgueux, son rire... Alors je rencontrai ses bons yeux à fleur de tête trop remplis d'images matérielles, ses yeux qui ne s'arrêtaient qu'à la limite des choses.

Non, il ne comprendrait pas. Il rirait. Je me tus.

Il m'envoya au bord de la mer, à Antibes, rejoindre des amis.

J'allai mieux... je me laissai distraire...

Un jour, sur une enveloppe timbrée de Bordeaux, je reconnus l'écriture de Dorillac, aussi ferme qu'autrefois.

Mon cher ami,

Comment vous dire mes regrets de vous avoir si mal quitté à la gare de Château-l'Évêque! que d'ennuis je vous ai causés! ainsi qu'à votre ami, ce brave docteur qui se trouvait là tout exprès! Il a été si obligeant, que je n'oserai jamais lui dire, et que vous ne lui direz pas non plus, n'est-ce pas? qu'il s'est tout à fait trompé dans son diagnostic... Un grand spécialiste de Bordeaux, le professeur Sarlat, affirme que mon évanouissement était dû à un accident de digestion... Je me suis empoisonné moi-même, paraît-il, tout naturellement, à la suite de ma vie trop sédentaire, et des trop succulents menus de votre cuisinier périgourdin. Ah! vous aviez raison, mon cher ami, de me reprocher mes longues heures d'immobilité! Ce n'est plus de mon âge. Et

mon appareil digestif était à tel point intoxiqué qu'il a fallu un traitement énergique et des semaines de régime pour le remettre en état. Et puis le Dieu des savants m'a doué d'une constitution si robuste! Mais je n'ai pas été frappé d'hémorragie cérébrale... *C'est l'essentiel. Je garde mes facultés intactes. Et je me suis remis au travail. Seulement, à présent, je suis prudent : toutes les deux heures je m'arrête et vais marcher un moment.*

Vous entendrez parler de moi bientôt.

Ma petite-fille me charge de vous envoyer ses bons souvenirs. Comment vous dire toute ma reconnaissance.... etc.

Votre vieil ami.

DORILLAC

Avec une stupeur croissante je relis la lettre. Un mot danse devant mes yeux : Empoisonné...

Il me semble retrouver une affreuse histoire déjà entendue... Je revois le petit vieux si humblement assis dans la cuisine des Biarts. Je le revois à la portière, devant cette gare où il était venu contempler son ouvrage, et fuyant avec l'express pour aller rendre compte... à qui?

Allons, voyons, je divague! C'est la fièvre qui recommence!

Je reprends la lettre.

« ... Vous entendrez parler de moi bientôt... »

Le malheureux! il s'est remis à son travail... Avec sa mémoire prodigieuse il reconstitue ses notes... L'angoissante aventure n'est pas encore finie...

Ah! Que n'ai-je suivi les instructions du marchand d'huile! Que n'ai-je laissé en Syrie, aux mains d'un prêtre adumite, le livre maudit...; cette malédiction va continuer de nous poursuivre...

Où est ma plume?

Soyez prudent... je vous en conjure... remettez à plus tard...

Mais je m'arrête, découragé. Ce forcené n'écoutera rien...

***

Je rejoignis ma mère en Périgord. J'acceptai une mission diplomatique en Pologne. Six semaines d'absence. J'endossai

mon âme de voyage. Les images nouvelles, les responsabilités multiples reléguèrent à l'arrière-plan de ma conscience, avec la figure de Dorillac, mon tourment obscur.

Au début d'octobre, je rentrai à Paris où ma mère m'attendait.

Le soir de l'arrivée, je me mis à dépouiller le courrier qui s'accumulait depuis quinze jours... Sur une carte imprimée un nom me fit tressaillir :

« M. Armand Dorillac... professeur à l'Université de Bordeaux. »

Je relus le carton. La Société des Orientalistes annonçait, pour le 5 octobre, à cinq heures, une conférence d'Armand Dorillac, intitulée : Une religion inconnue...

Le 5 octobre... demain.

Comment l'atteindre? Une dépêche? Mais il a déjà quitté Bordeaux à cette heure...

Précipitamment, je cherche, parmi l'amas d'enveloppes, une lettre de lui. Voici. Un court billet n'indiquant pas son adresse à Paris :

Je vous verrai sans doute, mon cher ami, à l'issue de la conférence... Je vous donne rendez-vous...

La Société des Orientalistes a son siège dans un vaste immeuble, boulevard Saint-Germain.

Dès quatre heures et demie j'arpentais le trottoir...

— Ah! monsieur Dorillac n'est jamais en avance! — dit la concierge avec un sourire indulgent. — Si monsieur veut attendre dans le petit bureau... C'est là qu'il va tout droit en arrivant...

Une pièce étroite, encombrée de fauteuils que je heurtais dans ma promenade énervée... Je m'efforçais d'en interdire l'entrée à certaines figures insistantes..., elles surgissaient des murailles, elles se levaient autour de moi... Ma solitude, ainsi peuplée, devenait insoutenable...

Enfin! je vois paraître des confrères de Dorillac.

Des hommes solennels et décorés, des barbes blanches, des crânes chauves. Tous ils se connaissent comme s'ils appartenaient à quelque mystérieuse confrérie. Ils s'abordent avec des hochements de tête, des sourires sérieux, des poignées

de mains importantes. Ils ont la même façon de tenir à distance, d'un seul regard appliqué de haut, d'obscurs candidats à la gloire qui se faufilent humblement, et ils échangent entre eux des propos qui semblent des secrets d'État, et que j'entends néanmoins, car quelques-uns, durs d'oreilles, élèvent leur main en cornet et se font répéter les phrases.

— Ce cher Dorillac... toujours vaillant..., trop pressé..., à peine remis de son attaque...

— Ah! ne prononcez pas ce mot devant lui! Il n'admet pas... Une simple indigestion...

— Il a toujours été très optimiste...

Je les regarde les uns après les autres. Lequel est l'envoyé de Bruno Bastian? Celui-ci, dont les bajoues tremblent sur le faux-col, et qui dit justement :

— Un peu brouillon, notre ami... Cette manie de communications, de publications, de conférences...

Ou ce petit vieillard glabre qui semble le survivant momifié d'une époque disparue. Il vient d'entrer. Sa voix nette réplique :

— Une manie de travail... une noble manie...

Tous acquiescent avec déférence. Il porte l'insigne de commandeur de la Légion d'honneur. Je devine un maître rassasié de triomphes, qui ne redoute plus les rivaux... Non, ce ne peut être lui...

Les propos ont subitement changé.

— Dorillac nous enterrera tous. Il a une jeunesse éternelle!

— La jeunesse de ceux qui croient...

Tout à coup, j'ai vu Dorillac, et Marie-Blanche à côté de lui.

Souriant, les cheveux en bataille, le teint reposé, l'œil vif, il entrait, les mains tendues. Aussitôt il fut entouré et félicité, et le vieillard glabre, écartant les autres, lui donna l'accolade.

— C'est peut-être la dernière fois que j'ai la joie de vous entendre, mon cher Dorillac, — disait-il. — N'oubliez pas que vous êtes de quinze ans mon cadet... alors...

Soudain Dorillac m'aperçut et il vint à moi les bras ouverts.

— Maître... maître... — balbutiai-je... — que vous êtes imprudent! Oh! je vous en conjure... renoncez...

— Comment? vous aussi! — s'écria-t-il en riant de bon

cœur. — Renoncer? Je vais prendre une revanche ce soir, une revanche éclatante!

D'autres gens l'interpellaient. Je désespérai d'attirer de nouveau son attention.

Alors j'emmenai Marie-Blanche à l'écart.

— Ne pourriez vous obtenir qu'il change le sujet de sa conférence? Voyons! il peut parler sur n'importe quoi!

Elle tourna vers moi ses grands yeux dilatés de surprise.

— Au dernier moment... comme cela... c'est impossible... — murmura-t-elle.

Et elle ajouta d'une voix étranglée par l'inquiétude :

— Pourquoi, vous aussi, demandez-vous cela?

— Moi aussi? — répétai-je sans comprendre.

Elle sortit de son petit sac une lettre qu'elle me tendit : deux lignes d'écriture dactylographiée, sans signature.

Obtenez de votre grand-père qu'il renonce à sa conférence...

La feuille trembla dans sa main. En silence je regardai la jeune fille.

— J'ai reçu cette lettre la veille du départ... — murmura-t-elle. — Je l'ai montrée à mon grand-père qui a éclaté de rire : « Un confrère jaloux... De telles billevesées ne devraient pas te toucher. »

Alors, penchée vers moi, elle murmura :

— J'ai peur... mon cœur ne cesse de trembler... Et je ne sais de quoi j'ai peur...

Je répondis :

— Il ne faut pas le perdre de vue un seul instant.

Un vieillard abordait Marie-Blanche, s'informait avec sollicitude de la santé de Dorillac. Je me retirai dans une encoignure. Je roulais dans ma tête des projets insensés : prévenir la police secrète... faire suivre Dorillac par des agents...

— Vous savez, monsieur Dorillac, qu'on s'écrase aujourd'hui dans la salle, — dit quelqu'un qui entrait. — On n'a jamais vu un tel monde... Des gens debout tout le long des murs!

— Je suis très ému... c'est l'instant, n'est-ce pas? — murmura Dorillac d'une voix pâle et chevrotante que je ne lui connaissais point.

Les autres se récrièrent :

— Vous! ému! Dorillac! allons donc! vous avez une telle habitude!

Il releva sa belle figure qui pâlissait et répondit doucement :

— Je ne me suis jamais habitué à avoir confiance en moi...

Alors, tout en vérifiant la liasse de notes qu'il sortait de sa serviette il ajouta :

— Oui... j'ai peur... Je me sens les lèvres toutes sèches...

— Voulez-vous boire quelque chose?

Dorillac secoua la tête :

— Je prendrai un verre d'eau, comme je fais toujours, avant de commencer... Barillet! — demanda-t-il à l'appariteur qui l'attendait sur le seuil de la porte, tout prêt à l'introduire, — vous n'avez pas oublié la carafe d'eau fraîche?

— Non, monsieur Dorillac, — répondit l'homme, — je l'ai portée moi-même tout à l'heure.

Au son de cette voix, Dorillac tourna la tête :

— Tiens! ce n'est pas Barillet...

— Il est malade, monsieur, je le remplace, — répondit l'homme.

Et il s'effaça pour laisser passer le conférencier. Tous sortirent derrière lui. Je venais le dernier, avec Marie-Blanche.

Et moi qui suivais d'un regard soupçonneux chacun de ces savants vénérables aux noms illustres, aux boutonnières fleuries de la Légion d'honneur, moi qui cherchais à découvrir quelque arme qu'ils auraient cachée sous leur pelisse, pas un instant, je n'ai songé à ce verre d'eau qu'un inconnu avait apporté et que Dorillac allait boire...

Je conduisis Marie-Blanche au banc réservé. Et je m'assis à côté d'elle, prêt à bondir à la moindre apparence d'attentat.

Un attentat? J'interrogeais ce public de mondains et de lettrés, de professeurs, d'historiens, de géographes, de journalistes, où des toilettes féminines mettaient ici et là des notes claires. Un attentat? Les visages, autour de nous, déjà se recueillaient, très attentifs. Des yeux chargés de vénération s'attachaient au conférencier qui entrait. De toutes parts des bravos crépitèrent. Et cette foule qui applaudissait ne fut plus, pendant quelques minutes, qu'un immense orchestre qui reprenait sans cesse le même thème d'admiration affectueuse...

Je me sentis tout à coup rasséréné.

La réalité était là, autour de moi, m'enserrant, me protégeant. Elle avait son visage de tous les jours, un peu quelconque, d'une bonhomie rassurante, et pas désagréable au demeurant; je regardai ma compagne, toute rose, émue par cette ovation magnifique, non pas désagréable... la réalité. Quelle folie de l'empoisonner encore avec cet interminable cauchemar, rapporté de Syrie en même temps que les fièvres...

Je vis Dorillac se dresser dans la chaire, rayonnant sous sa couronne de cheveux légers dans lesquels il passait sa main.

Il retira sa montre, vérifia ses notes encore une fois, se versa un grand verre d'eau qu'il avala d'un trait, et commença :

— Mesdames... Messieurs et chers Confrères...

Un silence profond s'établit et chacune des paroles de Dorillac résonna jusqu'au bout de la vaste salle.

— Laissez-moi d'abord vous dire à quel point je suis touché de l'accueil que vous faites au vieil étudiant bordelais qui n'a jamais cessé d'être un étudiant...

La fin de la phrase fut perdue pour moi. Tandis que je contemplais Dorillac, illuminé par son sourire de jeunesse éternelle, et, dès les premiers mots, s'emparant des auditeurs, en vertu de cette séduction qu'il devait à l'oubli si total de sa personne, de ses effets, de son succès, — je vis passer dans un éclair des images qui n'avaient aucun lien avec la minute présente : le marchand d'huile sur son lit de mort, Figuière couché dans le hall du consulat, et la gare de Château-l'Évêque, Dorillac, la face violette, sous le regard du petit vieux invisible. Ces images étaient tellement précises, que je fis un geste de la main pour les écarter comme un vol de mouches dangereuses...

Alors je tendis toute mon attention, et le sens des paroles que prononçait Dorillac me fut de nouveau intelligible.

« Cette religion totalement inconnue, que le plus invraisemblable des hasards me révéla, apparente ses rites aux rites les plus lointains des religions secrètes... »

Il s'arrêta...

Mes yeux étaient rivés à Dorillac. Pourquoi s'arrêtait-il? Je le vis passer la main sur son front qui se congestionnait soudain. Il sembla dominer un brusque malaise et reprit avec

un calme forcé : « ... Ces religions secrètes qui, depuis des millénaires, poursuivent dans les inaccessibles retraites de l'Inde... »

Il s'interrompit. Une expression d'angoisse contracta ses traits. Il étendit la main vers la carafe, but de nouveau. Je vis les yeux fixes de Marie-Blanche se tourner vers moi, comme si elle demandait du secours.

Quelqu'un chuchota :

— Décidément, l'hémorragie cérébrale a laissé des traces...

Déjà la foule s'agitait... Mais la voix courageuse s'éleva, s'affermit, dominant encore une fois l'auditoire, le réduisant au silence :

«Vous n'êtes pas sans savoir, mesdames et messieurs, à quel point l'étude de ces religions est hérissée de difficultés... Le peu de lumière que nous possédons à cet égard, nous les devons à des transfuges qui ont payé de leur vie... »

Dorillac étendit les deux mains, s'agrippa au rebord du pupitre, et s'inclina si doucement que je ne compris pas tout de suite. Il essaya encore de redresser la tête, roula un instant ses prunelles bleues démesurément agrandies, et, sans un cri, il s'abattit en travers de la chaire, foudroyé.

Il y eut dans la salle une sorte de tournoiement. Des gens s'élançaient sur l'estrade. On criait :

— Un docteur? un docteur? N'y a-t-il pas un docteur ici?

Et je pensais, tout en me précipitant avec les autres, sans lâcher le bras de Marie-Blanche :

— A quoi bon? C'est bien inutile, cette fois...

Je vis qu'on emportait le corps jusqu'au petit bureau. Je me frayai un passage à travers les groupes des confrères hochant la tête avec des «je vous l'avais bien dit, qu'il faisait une imprudence! »

Je n'eus pas besoin de regarder son visage. J'avais en moi une certitude absolue. Alors j'entendis la voix glacée de Marie-Blanche à mes côtés qui murmurait en une interrogation sans espoir :

— Il n'est pas mort, n'est-ce pas?

Je lui répondis :

— Oui...

Brusquement je repris possession de moi-même. Je bousculai le cercle des assistants, je me jetai dans la salle encore remplie de gens debout qui ne se décidaient pas à s'éloigner, je bondis sur l'estrade : oui... c'était bien ce que j'attendais : la carafe... le verre... la liasse de notes... tout avait disparu. Je réclamai l'appariteur. Personne ne l'avait vu. Je descendis en courant. La concierge ahurie tournait dans sa loge; elle assura ne point le connaître, ne pas l'avoir vu partir.

Alors je rejoignis Marie-Blanche effondrée, aveugle et sourde au milieu du groupe consterné qui s'empressait à l'envi.

Les médecins, penchés sur la dépouille, décidèrent que Dorillac était mort d'une foudroyante hémorragie cérébrale. Ils énuméraient les symptômes... Je préférai me taire. Je regardais Marie-Blanche avec une épouvante que je n'aurais su définir...

La femme du président de la Société des Orientalistes l'emmena chez elle. Et je fus chargé d'accompagner à Bordeaux la jeune fille avec le corps de son grand-père.

***

Ce fut sans étonnement que je connus la famille de Dorillac. Elle était telle que je l'avais imaginée. Des femmes de tous les âges, également indifférentes aux choses de l'esprit, hostiles aux travaux du savant.

Des travaux qui coûtaient si cher...

— Nous lui disions bien qu'il se surmenait...

Et leur douleur était toute mêlée de reproches à la mémoire de celui qu'elles pleuraient.

Néanmoins elles m'informèrent que les journaux de Paris publiaient son portrait avec celui de sa petite-fille qui lui servait de secrétaire. Pauvre Dorillac! c'était la gloire...

J'étais irrité de leurs commentaires, irrité de voir cette photographie de Marie-Blanche étalée sur la feuille d'un journal. Cependant, à travers mon chagrin et mes griefs, j'éprouvais la sensation d'une secrète délivrance : il semblait que la catastrophe eût balayé de moi l'angoisse, et je me surpris à répéter puérilement :

— A présent l'inévitable est accompli... tout est terminé... enfin.

Les obsèques. La foule. Les délégués officiels. Les discours célébrant les vertus de Dorillac, son labeur acharné, sa mort qui était celle d'un soldat sur le champ de bataille.

Mon regard détachait de la famille, échelonnée sous les voiles funèbres, la pâle figure crispée de Marie-Blanche, Marie-Blanche qui semblait perdre, avec son grand-père, toute sa raison de vivre.

— Ne la quittez pas... ne la quittez pas une minute, — murmurai-je à sa mère offusquée qui me regardait sans comprendre.

Le lendemain, avant de partir, j'allai prendre congé.

Dans le salon sans grâce où j'espérais sans cesse voir entrer Marie-Blanche, j'écoutais, à travers ma pensée tendue vers elle, sa grand'mère se plaindre d'une santé fragile, encore ébranlée par ce choc affreux dont il semblait que le mort fût responsable... Je regardais distraitement la vieille femme entre ses filles, trois faces inexpressives et flétries qui se ressemblaient...

L'une d'elles aborda la question des papiers de Dorillac, des notes et des travaux en cours dont elles auraient voulu savoir la valeur... la valeur monétaire...

Comme j'attestais mon ignorance, la mère de Marie-Blanche ajouta :

— On est déjà venu ce matin offrir de tout acheter.

— Ah! — m'écriai-je, — ce matin déjà? Et qui était-ce? Quelqu'un de votre connaissance? Quelqu'un de Bordeaux?

Elle fit non de la tête et me tendit une carte où je lus un nom inconnu.

— Nous avons dit à ce monsieur de revenir, — dit-elle tandis que ses doigts déformés remuaient l'étoffe de sa jupe noire. — Il est pressé... Il doit partir en voyage...

— Il me paraît, madame, que vous devriez consulter les confrères d'Armand Dorillac... il y a là des trésors d'érudition...

Un silence accueillit mes paroles qui n'étaient pas celles qu'on attendait. Je sentis passer sur moi une triple réprobation.

— Qu'en pense mademoiselle Marie-Blanche?

— Marie-Blanche n'est jamais raisonnable... — répliqua sa mère.

Je réprimai un tressaillement. Dorillac, sans doute, avait

accumulé des notes sur la religion inconnue..., ces notes étaient déjà guettées. Alors je regrettai mes paroles.

— En effet... — balbutiai-je. — Pourquoi pas? Tout vendre en bloc... ce serait une solution... la meilleure... la seule.

Et, rassuré, je regardais en souriant les trois vieilles femmes en qui je trouvais des auxiliaires inattendues...

Alors, me levant, je demandai à voir Marie-Blanche. Sa tante offrit de me conduire. Et je gravis derrière elle un escalier extérieur, qui menait à un petit appartement séparé, contigu aux chambres de domestiques. Elle me laissa sur le palier et redescendit à la hâte, enveloppée dans ses châles.

Je frappai. Marie-Blanche vint m'ouvrir.

Elle était plus pâle encore que la veille. Ses paupières enflammées semblaient des traits sanglants autour de ses yeux.

— Vous avez pu pleurer... — lui dis-je en prenant ses deux mains glacées. — Cela soulage un peu.

— Oui, — s'écria-t-elle, — j'ai pleuré! pleuré d'indignation. Songez donc, vous qui l'aimiez... « Elles » veulent vendre tout... ses notes, ses dossiers... oui! faire de l'argent... et...

Elle m'entraînait dans l'étroit cabinet de travail encombré de tables surchargées, de rayonnages en sapin où les livres s'entassaient. Une petite porte insérée entre deux bibliothèques laissait apercevoir le lit de fer, le lavabo à dessus de marbre, les chaises de paille du vieil étudiant...

Marie-Blanche la referma avec précaution comme si elle eût craint d'éveiller quelqu'un qui dormait.

Alors, tournée vers moi, elle poursuivit, avec une exaltation que je ne lui connaissais point :

— Vendre son travail... vendre sa gloire... Mais je les empêcherai! Il faudra plutôt me passer sur le corps.

— Marie-Blanche!

— Voyez! il y a là des articles tout prêts à être publiés. Je les publierai! Celui-ci par exemple...

Elle élevait une liasse dans ses deux mains tremblantes.

— Celui-ci, c'est le dossier, reconstitué de mémoire, qui lui avait servi à préparer la conférence sur la religion inconnue... Il me l'avait montré avant de partir. Il m'a dit : « S'il m'arrivait quelque chose en route... à mon âge,

sait-on jamais! tu le remettras, après l'avoir copié, au président de la Société des Orientalistes, qui le publiera dans sa revue. »

J'avais pris le manuscrit. Je le feuilletais avec consternation.

— Marie-Blanche, — murmurai-je en frémissant, — ce n'est pas son écriture!

— Il me l'a dicté... — répondit-elle.

— Laissez-moi ce dossier! — m'écriai-je comme involontairement.

Elle me regarda, surprise.

— Non, — dit-elle, en me le prenant des mains, — je veux le copier encore une fois pour être sûre qu'il ne se perde pas.

— Il ne se perdra pas, Marie-Blanche! Je le remettrai moi-même, dès demain, au président de la Société des Orientalistes. En sortant du train, j'irai chez lui... Vous avez confiance en moi, n'est-ce pas? Je suis votre ami...

Je la considérais anxieusement. Il me semblait que je voyais la condamnation sur elle... autour d'elle... et, guettant son être frêle, l'invisible assassin prêt à surgir...

— Marie-Blanche, donnez-moi ce dossier!

Je parlais, sans plus savoir ce que je disais... Je sentais qu'il fallait qu'elle cédât, qu'il fallait à tout prix que ces papiers sortissent de cette maison...

Elle me regardait, incertaine.

— Il me semble que je trahis mon grand-père, — murmura-t-elle.

Pourtant, elle me tendit le dossier. Et il disparut aussitôt dans la poche intérieure de mon veston.

— J'ai votre parole, — dit-elle à voix basse.

Alors je repris, en la faisant doucement asseoir dans le fauteuil de Dorillac :

— Et vous allez me donner aussi la vôtre, Marie-Blanche. Promettez-moi de ne pas continuer l'étude de la religion inconnue... N'en parlez jamais. Oubliez tout ceci... Mettez-vous à vivre... comme les autres gens!

Elle promenait autour de la chambre un lent regard désespéré :

— Vivre comme les autres gens... et c'est vous qui me dites cela! Ici nous avons vécu les heures les plus belles, les plus heureuses de notre existence à tous deux... les heures de travail

en commun. A présent, il ne me reste plus qu'à travailler seule... avec son souvenir...

Je l'interrompis rudement :

— Vous ne savez pas l'arabe!

— Mais si...

Cet aveu me consterna. Alors je continuai de l'implorer avec une sourde violence. Elle pleurait. Je me tus.

Ah! pourquoi donc, à cette minute-là, n'ai-je pas su la prendre dans mes bras en lui disant : « Laissez-moi vous consoler... Laissez-moi vous sauver de vous-même, Marie-Blanche... vous emporter... vous chérir... »

Il y avait en moi une sollicitude passionnée qui s'émouvait au moindre de ses gestes, à chacune de ses intonations. Ses paupières rougies, son long cou si pâle dans la noire échancrure de crêpe, le regard confiant de ses yeux noirs...

Marie-Blanche... je me sentais attaché à elle par un sentiment plus vaste et plus saint que l'amour..., j'aurais voulu étaler ma vie autour d'elle comme une protection.

Mais le moment n'était pas venu encore. Je risquais de l'effaroucher, de froisser cette douleur où elle était enfermée. Il fallait attendre et la conquérir délicatement.

Alors je sortis d'un silence qui devenait trop éloquent. Je lui dis adieu. L'heure du train approchait.

— Vous m'écrirez, Marie-Blanche... Dès demain je vous rendrai compte de ma mission auprès du président des Orientalistes.

Elle souriait, laissait dans les miennes ses mains qui n'avaient plus froid.

— Et surtout, reposez-vous, n'est-ce pas? Vous me le promettez! Et... je reviendrai vous voir... bientôt! Oui, bientôt... dans peu de jours...

Elle m'accompagna jusqu'à la porte et me suivit des yeux tandis que je descendais prendre congé de sa famille.

Dans la rue j'éprouvai un étrange sentiment d'allégresse. Je tâtais le dossier dans ma poche en pensant :

— Voilà... pour la seconde fois, j'ai sauvé Marie-Blanche!

Je hélai un taxi qui passait.

Ce fut à l'hôtel, tandis que je me hâtais de rouvrir mon sac de cuir pour emballer le dossier trop volumineux, gonflant

la poche intérieure de mon veston, que se formulèrent soudain, à la suite de l'affirmation joyeuse, ces paroles :

— Mais le danger... je l'emporte avec moi!

Je me redressai, galvanisé par une force confiante :

— Il s'agit seulement de ne pas rester seul.

Dans le hall, je règle mon compte.

— Chasseur... un taxi tout de suite. Vous venez avec moi.

Sous l'œil ébahi du gamin, qui portait mon sac, je demandai un billet de 2e classe afin d'être sûr de passer la nuit en nombreuse compagnie.

C'est un fait exprès... le train est à moitié vide, ce soir. J'aurais dû prendre des troisièmes... Enfin j'avise un compartiment où deux vieilles femmes qui se ressemblent et portent les mêmes gants de filoselle grise sommeillent à côté d'un gros voyageur de commerce. Je m'installe, tout à fait rassuré, et je m'absorbe dans mes pensées.

Nous sommes en route. Depuis longtemps? Je ne me suis point aperçu du départ.

— Sans doute « il » sait que j'emporte le dossier... sans doute « il » est dans le train, ce soir.. Ces deux vieilles femmes de tout repos seront ma sauvegarde. Je ne les lâche pas d'une seconde. Elles vont jusqu'à Paris. J'ai vu en entrant leur adresse sur l'étiquette de leur valise...

Cette précaution de provinciales m'arrache un sourire...

— Oui... et qu'est-ce que je dirai à ce président des Orientalistes?

A la première station le voyageur de commerce est descendu, Je saisis l'instant où des gens vont et viennent dans le couloir, pour sortir sans lâcher mon sac et jeter un regard dans les compartiments voisins : une bonne femme et trois petits enfants... très bien. Les deux suivants sont vides. Ensuite trois officiers maussades, des permissionnaires de l'armée d'occupation : excellent. Mais vont-ils jusqu'à Paris? Je préfère mes vieilles femmes. Ensuite une famille de quatre personnes... Oui... j'ai bien envie de me moquer de moi-même. D'ailleurs, ce dossier que m'a remis Marie-Blanche, personne n'en peut connaître l'existence...

J'ai repris ma place. Et, tout en lisant un vieux journal, j'examinais mes compagnes. Des cheveux blancs sans majesté

encadraient leurs visages soucieux. La plus âgée ne parlait qu'à voix basse, et parfois un accès de toux la secouait, qu'elle étouffait dans un épais mouchoir. Deux vieilles dames décentes et méticuleuses qui me firent songer à la grand'mère de Marie-Blanche... en beaucoup plus robuste... vêtues d'amples jupes noires, de manteaux désuets, ouverts sur les corsages de taffetas où brillait une lourde broche émaillée. Comme elles retiraient leurs bottines à talons plats pour mettre leur pantoufles, j'aperçus de gros bas de coton tirebouchonnés sur des mollets très maigres, et je détournai les yeux pudiquement. Comme elles s'affairaient autour de leur valise, qu'elles s'évertuaient à soulever, je m'avançai en saluant et la déposai dans le filet. Elles me remercièrent d'un sourire poli; la plus âgée, à voix basse, proposa d'abaisser le rideau et de voiler la lumière, à quoi j'acquiesçai. Pour témoigner leur satisfaction, l'une d'elles m'offrit une pastille dans une boîte de laque.

J'étais très fatigué, et je leur fus reconnaissant lorsque je les vis d'allonger sur la même banquette, en installant à chaque extrémité un oreiller. Naturellement je leur offris la mienne. Elles refusèrent d'un signe : elles étaient très bien ainsi.

Alors je m'étendis à mon tour, la tête appuyée à mon sac, je me livrai à l'image de Marie-Blanche. Et je me sentis inondé de tendresse. Comme elle m'était chère, cette petite fille trop savante, qui refusait de renier sa science! Un jour viendra où j'obtiendrai ce reniement... Marie-Blanche, si solitaire au milieu des siens... Je suis son ami. Je lui écrirai demain. Le voyage... la visite... Ah! oui, la visite. A présent, je vois clairement ce qui me reste à faire : prendre un taxi dès l'arrivée à Paris, me rendre directement chez le président de la Société des Orientalistes — j'ai son adresse... — lui remettre le dossier, en l'informant que ces notes, très recherchées, pourraient bien lui être soustraites et qu'il fallait immédiatement les faire tenir à l'imprimeur en prenant les plus minutieuses précautions...

Mon esprit surexcité échappait au sommeil. Je fus longtemps avant de perdre conscience. L'engourdissement total ne fut pas de longue durée. J'éprouvai la sensation confuse d'émerger peu à peu d'un bain de ténèbres. Et, sur l'obscurité moins opaque qui m'enveloppait encore, je vis surgir des figures lentement

affirmées. Je rêvais. Un rêve bizarre et saisissant. Des gens passaient, des gens quelconques, comme on en rencontre partout, aux gestes empreints de bonhomie, aux traits épanouis en de larges sourires. Et, brusquement, voici que ces visages changeaient... Comme sur l'écran d'un cinématographe, je les voyais pâlir, s'effacer, et d'autres visages, sur les mêmes épaules, se substituaient... d'autres visages qui me regardaient avec une menace terrifiante.

Et peu à peu, je les reconnaissais... Il y eut d'abord l'humble petit vieux, entrevu dans la maison des Biarts. Je le vis se redresser, grandir, rajeunir, prendre les traits du faux Barillet, un Barillet hagard et fuyant. Une vieille dame très douce emportait sa capote au vestiaire... elle revint avec un visage d'homme et des gants de filoselle... Et la grand'mère de Marie-Blanche prenait subitement l'apparence d'une vieille entremetteuse aux mains crochues qui vendait les papiers de Dorillac à un individu immobile dont je ne parvenais point à distinguer la face...

Une épouvante envahissait ma subconscience, allégeant mon sommeil, et je perçus tout à coup que ma nuque avait cessé de s'appuyer aux angles durs de mon sac, elle plongeait dans quelque chose de moelleux qui m'était étranger... Un coussin...

Je m'éveillai. Mais sous l'empire de mon rêve, je n'ouvris pas les yeux. J'entendais autour de moi des mouvements, des chuchotements. A travers mes paupières baissées, je sentais, par instant, l'éclat de la lampe qu'on avait dû découvrir.

Doucement, avec des précautions minutieuses, en gardant mon immobilité, je laissai filtrer sous mes paupières un étroit rayon, et je vis...

Était-ce le rêve qui continuait?

Je vis, en face de moi, sortant d'une manche en taffetas noir, une main dégantée qui tenait un revolver. Je la fixai entre mes cils abaissés : une main jeune et robuste, solidement refermée sur la crosse... une main d'homme, qui n'hésiterait pas à tirer.

Au prix de quelle violence intérieure maîtrise-t-on ses réflexes lorsqu'on est sous le canon d'une arme braquée et que le moindre mouvement vous condamne à mort? Je crois bien que ma langue a saigné entre mes dents serrées. Mais je pour-

suivis ma respiration égale de dormeur bien portant et je refermai les yeux davantage, sentant sur moi un regard. Puis le regard se détourna. Les mouvements étouffés se multipliaient. Une ombre passa. Alors, l'espace d'un quart de seconde, j'entr'ouvris les paupières, je saisis tout le compartiment dans un clin d'œil et j'emportai au sein de mes ténèbres une image précise...

L'image de deux vieilles dames penchées sur la banquette et plongeant dans mon sac trois mains gantées de filoselle, tandis que la quatrième main tenait toujours le revolver. L'image d'un second revolver à côté du sac... L'image d'une tête qui se retournait...

Je demeurais frappé de stupeur et presque d'admiration. Que pouvions-nous, avec nos pauvres moyens, nos décisions puériles, nos pièges de novices, en présence d'une organisation aussi parfaite, aussi détaillée, qui se servait du hasard comme d'un instrument obéissant...?

Non, il n'y avait rien à faire... abandonner le dossier, sans plus. D'ailleurs, si je cherchais à le défendre, mon sort était fixé : une double détonation et mon corps jeté le long de la voie par des bras vigoureux. Des bras vigoureux... Mes cils à peine disjoints me laissèrent entrevoir la plus vieille femme empoignant sa valise dans le filet, d'une seule main, comme une plume, sans lâcher le revolver.

Puis j'entendis ouvrir la valise très doucement, et le froissement léger d'une liasse qu'on introduisait.

Après tout, qu'importe le dossier? prendre date... l'ambition, la revanche d'un vieux savant... déjà tout auréolé de gloire? L'essentiel, n'est-ce pas de sauver Marie-Blanche, et de vivre?

Avec précaution, « elles » ont fermé mon sac, allégé du dossier. Je sens toujours sur moi leurs revolvers braqués... Je me retourne de l'autre côté, comme un dormeur que la lampe incommode, afin de leur donner l'audace de replacer le sac sous ma tête. Ce qu' « elles » ont fait, avec mille soins, après avoir assourdi la lumière.

Silence. Je les devine, en face de moi, leurs revolvers au creux de leur jupe, et prêtes à tirer, au moindre mouvement... Ce mouvement, je tends toute mon énergie à l'éviter... je simule le sommeil avec une application qui m'épuise. Et,

désespéré, je compte les minutes... Tiendrai-je mon rôle jusqu'au bout? Combien cette immobile agonie durera-t-elle?

Le train ralentit... Une station peut-être? Oui, j'entends les bandits remuer, s'apprêter à descendre.

Voici l'arrêt.

Sans doute, je pourrais, au moment où ils auront quitté le marche-pied, me précipiter, tirer la sonnette d'alarme, appeler les trois officiers, et, nous jetant sur les voleurs, à quatre, maîtriser leurs mains armées, les faire appréhender avant qu'ils aient eu le temps de gagner l'auto qui doit les guetter dans les ténèbres. Oui, il y aura une minute où ils seront en mon pouvoir. Pour obtenir... quoi? L'histoire retentissante, remplissant les journaux, l'enquête... les porteurs du dossier supprimés tour à tour, mystérieusement... cette affaire qui n'en finit plus... cette menace toujours renaissante. Et surtout... le danger se resserrant autour de Marie-Blanche, l'atteignant peut-être... Ah! non, qu'il disparaisse, ce dossier maudit!

La portière s'est ouverte. Un souffle frais m'atteint en pleine figure, me ranime, balaie ce cauchemar. Je me soulève à demi. Les deux escrocs descendent péniblement, tirant leur valise, ayant repris leur allure cassée. Je les ai regardés se perdre dans la nuit...

Le train repart... quelle délivrance! D'un bond je me suis levé, je m'étire, je me tâte... Oui je vis encore! Et cette responsabilité trop lourde s'est éloignée de moi, s'est fondue au milieu des ténèbres avec les deux séides de Bruno Bastian. Évanouies les dernières traces du livre qui fait mourir. Dissipés les cauchemars... Je saisis avec transport mon sac qui a cessé d'être suspect... Marie-Blanche est bien sauvée, cette fois! Je marche dans le wagon, je ris tout haut, lorsqu'une secousse me fait tomber sur la banquette. Alors je revois les mains gantées de filoselle grise...

Brusquement je songe qu'il y a peut-être des complices dans les autres wagons. J'ai pris mon sac, je suis allé au compartiment des trois officiers qui dormaient, et me suis rencogné au bout d'une banquette.

Cette impression d'allégresse et de plénitude ne fut pas de longue durée. A mesure que je me rapprochais de Paris, une angoisse grandissait, s'imposait, appuyée de raisons logiques.

En présence d'un guet-apens si rapidement ourdi, exécuté avec une telle audace, je mesurais la volonté implacable et l'étrange puissance de Bruno Bastian. Ne devait-il pas savoir, lui qui savait tout, que Marie-Blanche était au courant des mystères du livre inconnu? Elle n'était pas sauvée, et je l'abandonnais! Ah! retourner là-bas par le premier train! descendre au prochain arrêt... ne pas perdre une heure. Je consultai l'horaire. L'express ne partait de Paris que le soir. C'est bien. Je le prendrai. Et que dirai-je à Marie-Blanche? Que faire? Oh! c'est bien simple... Ne plus la quitter... L'épouser pour la mieux défendre..., la détourner de ces études, donner à l'ennemi cette garantie de ma totale ignorance. Écrire même à Bruno Bastian... le supplier d'épargner ma femme...

Je tressaillis et ce fut comme si je m'éveillais encore une fois.

Une aube sale dessinait la portière, et j'apercevais les faces épaisses et honnêtes de mes compagnons endormis. Le jour qui restitue aux événements leurs perspectives véritables... Depuis des heures je vivais en pleine fantasmagorie. Allons donc! les histoires de roman feuilleton ne sont pas possibles, à notre époque, en plein Paris! Je rêvais une fois de plus. Toujours cette même fièvre rapportée de Syrie... Dorillac est mort d'une attaque... les médecins l'ont déclaré, une récidive d'hémorragie cérébrale... Les femmes de cette nuit... De vulgaires cambrioleurs qui ont volé le dossier, croyant emporter des titres... Ils sont bien attrapés à cette heure-ci! ils en sont pour leurs frais de mise en scène. Et Marie-Blanche dans sa bourgeoise famille ne court d'autre risque que de mourir d'ennui, si je n'interviens pas. Mais j'interviendrai! Le plus tôt possible! Marie-Blanche... trop dévouée... trop passionnée. Ses yeux noirs, ses mains sensibles... sa tête penchée avec application... Cette grâce des êtres, oublieux d'eux-mêmes, qui ne vivent que de la tendresse qu'ils ont donnée...

— Mais je l'aime! je l'aime... Marie-Blanche... Comment n'ai-je pas compris encore? Je l'aime. Je l'ai toujours aimée depuis le premier jour, où je voulais la prendre à son grand-père. Marie-Blanche, tout ce temps perdu!

Ah! quelle douceur dans ce matin brouillé de pluie! De quelle lumière resplendit l'affreuse banlieue! quelle lumière

baigne les villas biscornues, les huttes de chiffonniers transfigurées, les jardins pelés, les verdures malades! Des palais... des temples... un soleil oriental... toutes les roses de Syrie... Je l'aime. Des jardins..., des pelouses..., des allées que nous suivrons ensemble... Des parfums... des orchestres. Je l'aime. Non, je n'attendrai plus. Je partirai ce soir.

Paris enfin. Un taxi tout de suite. En vertu de quel réflexe ai-je acheté un journal à ce vieillard qui me le tendait? Que m'importent les nouvelles? Je jette à mes pieds la feuille déployée.

La figure de Marie-Blanche habite la voiture. Je contemple ses traits découpés sur la glace en face de moi. Je la reconnais dans la rue, mince passante qui se hâte. Je la retrouve jusque sur ce journal, où, en première page, un portrait de femme lui ressemble.

Je saisis le journal...

Marie-Blanche! elle... elle...

Et des mots brusquement sont entrés en moi, des mots que je relis sans les comprendre, jusqu'à ce que j'entende ma propre voix les répéter, leur rendant soudain leur sens abominable, les amenant l'un après l'autre dans la réalité.

ASSASSINAT D'UNE PETITE-FILLE D'ARMAND DORILLAC

« Hier à six heures du soir... dans le cabinet de son grand-père... on retrouvait, gisant sur le plancher, le cadavre encore chaud de mademoiselle Marie-Blanche Dorillac. La victime a été étranglée. Aucune trace du mystérieux assassin qui... »

NOËLLE ROGER

LE BEL ÉTÉ

Ce qu'on dit de soi est toujours poésie.
ERNEST RENAN

I

LA SAINT-JEAN D'ÉTÉ

L'ai-je assez attendue l'année où je pourrais quitter Paris à la Saint-Jean d'été? Tant de travaux, tant d'occupations — si souvent inutiles! — s'accumulent en cette fin de saison que jamais encore je n'avais réussi à partir avant le mois de juillet. Cette fois, je n'ai plus résisté à mon désir. Préfère qui voudra les dernières répétitions générales, les vernissages, les curiosités de l'Exposition, les ultimes réunions d'Auteuil ou de Longchamp! Me voici au Seillon pour la fête annuelle des parfums...

Ce n'est plus le printemps blond, tout en grâces et nuances légères, qui me fait battre le cœur, aux approches de Pâques, quand j'aperçois sur la colline les amandiers en fleurs. La campagne est une étendue sombre qu'obscurcissent encore les lourdes masses des arbres feuillus. Les noyers arrondissent leurs boules opaques au-dessus des champs d'avoine et de blé, qui, seuls, mettent une note claire sur cette palette foncée. Les chênes mêmes, si lents à s'émouvoir, ont enfin quitté leur vêtement de rouille pour se parer, comme les autres, de l'uniforme vert.

Si la joie des yeux est moins vive, quelles délices pour l'odorat! Des grappes blanches pendent encore aux acacias qui bordent le ruisseau; quand le vent passe sur elles, il semble

qu'une invisible main répande des flacons de parfums. Près de la ferme, leur senteur se mélange à celle des roses qui fleurissent le « jardin de François », le vieux jardin où je ne pénètre jamais sans un serrement de cœur... Chers rosiers, mal soignés et poussant à l'aventure, j'ignore votre nom : en avez-vous un seulement? Vous êtes d'une époque où les jardiniers, qui ne s'intitulaient pas encore horticulteurs, ne dotaient point les fleurs d'appellations baroques, et ne mettaient pas leur orgueil à les rendre anormales, difformes et prétentieuses. Roses d'autrefois, simples roses de France, d'un seul parfum, d'une seule couleur, que je vous préfère aux monstres hybrides, dont les airs de parvenus conviennent si bien aux parcs des riches bourgeois d'aujourd'hui! Que vous y sembleriez misérables, pauvres paysannes qui, depuis des années et des années, illuminez les murs de ce modeste enclos! Trois générations au moins s'enivrèrent de vos senteurs; je les respire gravement, songeant qu'à ces mêmes plants mon père a cueilli ses bouquets de fiancé...

Sous le poids des innombrables touffes, dont beaucoup sont flétries, les arbustes inclinés annoncent la fin du printemps. Les roses, qui naquirent du sang d'Adonis et d'un sourire d'Éros, meurent avec le temps des amours. Avant qu'elles aient exhalé leur âme odorante, et pour que la fête ne chôme pas, les tilleuls ont fleuri; de leurs branches, les aromes, un peu écœurants, s'évaporent ainsi que d'une théière bouillante, avec un goût d'infusion trop sucrée; mais, pour ces fleurs aussi, le glas a sonné : une vieille coutume veut, en effet, qu'on les cueille le jour de la Saint-Jean. A mesure que j'erre autour de la maison, comme pour reprendre possession du domaine, d'autres senteurs m'environnent, me viennent des grands genêts jaunes le long de la route, des lavandes qui brodent un manteau violet sur les champs pierreux, assoupis au soleil.

Je m'arrête, à moitié étourdi par tant de parfums et par le bonheur de me trouver ici brusquement, sans transition. Hier encore, j'étais dans la fièvre de Paris; je marchais au milieu des poussières et des relents d'essence, sur l'asphalte brûlant où le talon enfonce... Me voici, aujourd'hui, assis devant la maison, regardant la chute du jour, dans un décor à la fois plus pauvre et plus somptueux que les terrasses du

Luxembourg, où je vais parfois tromper mon besoin de campagne. Nul souci, ce soir, nulle inquiétude. Je n'ai qu'une préoccupation : serai-je arrivé assez tôt pour entendre chanter le rossignol?

Mais le jour se prolonge indéfiniment. En cette semaine de solstice, où le soleil, ayant achevé sa tâche annuelle, cesse de monter dans le ciel, la nuit semble hésiter à tomber. Une lueur orangée traîne encore au couchant. Les arbres attendent l'ombre bienfaisante qui jamais n'avait tant tardé. Sur ma tête, tourne la ronde des martinets, dont les ailes pointues, légèrement recourbées, dessinent de mobiles arcs noirs dans le ciel argenté. Peu à peu, avec la lumière déclinante, leurs cris s'apaisent. Seuls, deux merles sifflent près du ruisseau, se répondant de leurs flûtes alternées.

« A la Saint-Jean, tout oiseau perd son chant », proclame un de ces dictons paysans, qui nous paraissent puérils, mais renferment souvent tant de sagesse et de juste observation. Le tournoi des oiseaux chanteurs se termine avec la saison des nids, en même temps que la fête des parfums, comme si la nature ne tissait ses langueurs autour des êtres que pour les incliner à la tendresse et à la volupté.

Quelque chose, pourtant, me dit que, ce soir encore, le rossignol chantera... Madame de Sévigné, je le sais, écrivait à sa fille qu'on n'entendait plus, en juin, le musicien ailé; mais je me rappelle celui que j'écoutai au cœur de l'été, sur les terrasses d'un jardin de Vénétie, et qui, dans l'espoir, sans doute, d'une seconde couvée, lançait à la nuit ses déchirants appels d'amour.

Brusquement, un cri s'élève du bosquet voisin. Avant même qu'il ne commence ses roulades, j'ai reconnu l'oiseau divin, le seul qui chante vraiment et s'enivre de son chant. La petite fauvette à tête noire, qui arrive ici portée par les premiers souffles du printemps, a bien quelques notes délicieuses; mais, toujours pareilles, elles se perdent au milieu des gazouillements de toute la gent ailée. Le rossignol, en artiste qui sait sa supériorité, attend le silence; et, quand celui-ci tarde, ses cris, d'abord, sont pour l'imposer.

Bien inutilement, les poètes lui prêtèrent leurs propres aspirations. Pourquoi vouloir, comme Keats, qu'il crie

l'ivresse de son destin, ou, comme Heine, qu'il clame sa passion à la rose, tout saignant de ses épines? Le rossignol, au début, chante pour conquérir une amante; puis, en mâle heureux, pour bercer sa femelle accroupie sur la couvée; enfin, père satisfait et prévoyant, il charme ses petits et les initie à son art. Peut-être aussi dit-il à la nuit qu'elle est belle; à moins que, plus simplement, en bon ténor, il ne songe qu'à éblouir ses écouteurs invisibles...

Comme pour un dernier récital, ce soir, il se surpasse. Il se grise de vocalises, égrenant des notes de cristal qui s'épanouissent ainsi qu'une fusée; il module, enfle ou diminue sa voix, emplit sa phrase de sanglots et de soupirs, la rend joyeuse ou pathétique, au gré de son inspiration. Sait-il l'effet des arrêts soudains, ou veut-il écouter parfois l'écho de sa voix dans le mystère de la nuit? Lorsqu'il se tait, on dirait que les ténèbres s'épaississent. Quand le chant s'élance de nouveau, je songe à cette courte pièce de piano, intitulée *le poète parle*, où Schumann donna tant de relief à une simple mélodie, en la faisant jaillir brusquement de quelques paisibles accords...

Après un cri plus éclatant, où il semble avoir mis le déchirement d'un adieu, le virtuose s'arrête. J'attends en vain qu'il recommence. Et c'est une sensation presque douloureuse, après une telle effusion sonore, de retomber ainsi dans le silence.

Le concert est terminé. Les parfums emplissent seuls la nuit chaude; ils berceront mon sommeil; car, ce soir, ô douceur, je vais dormir au Seillon.

II

AU SEUIL DE LA PROVENCE

Pour qui arrive de la Côte d'Azur ou des jardins du Comtat, la vallée de la Drôme n'a plus guère l'aspect des pays méridionaux. Qu'on vienne du Nord, au contraire, qu'on descende du Vercors dans le Diois, la Provence semble vous accueillir joyeusement et vous sourire; vous avez la sensation très nette pə changer brusquement de nature, de ciel et de climat.

Comme Gœthe saluant, dès le Brenner, la terre latine et s'extasiant jusque sur la poussière des routes, vous goûtez l'impression délicieuse du Midi.

Jamais surprise et ravissement ne sont plus vifs que lorsqu'on traverse le col de Rousset. Après avoir marché pendant des heures parmi les prairies et les forêts de sapins, on débouche brusquement, au sortir d'un tunnel, sur une terrasse sans ombre, devant un paysage de montagnes arides, dont le sol réfléchit une lumière éclatante. Fatigué de verdures trop semblables, l'œil se pose avidement sur les colorations chaudes et variées des maigres végétations méridionales. A mesure que se déroulent les vingt lacets de la route et qu'on approche de la plaine où la rivière coule au milieu d'un vaste lit de cailloux tout pareil à ceux des torrents méditerranéens, la sensation de Provence augmente. Après les taillis de noisetiers et de chênes, voici des amandiers, des vignes, des mûriers. Quelques cyprès se dressent autour des fermes et des petits cimetières champêtres. Plus de gras pâturages : des marnes rousses où le pied glisse, des coteaux dénudés, des arbustes rabougris où la chèvre et le mouton trouvent seuls une nourriture suffisante; mais, à chaque pas, le pied y écrase des baies et des herbes odorantes, genièvre, lavande ou thym. Au lieu de se blottir frileusement dans les coins abrités, comme les villages alpestres, les bourgs se dressent sur chaque piton, abandonnés aujourd'hui par les habitants qui se sont établis plus bas, le long de la route et de la voie ferrée. Quant à ceux-ci, avec leur vivacité d'esprit qui s'allie à beaucoup de nonchalance, leur manque de volonté, leur amour du bien-être, leur goût de la politique et des *galéjades*, ils rappellent davantage les Provençaux que les montagnards; plus près de Lyon et de Grenoble, c'est pourtant à Marseille qu'ils se sentent vraiment chez eux.

La falaise rocheuse, qui termine, au sud, le massif du Vercors, domine la vallée de la Drôme de ses douze ou quinze cents mètres presque à pic; son point culminant, qui dépasse deux mille mètres, est au mont Glandaz, dont les lumineuses crêtes évoquent les sommets des Dolomites.

Exactement en face, à l'endroit où la plaine s'élargit le plus, est mon domaine. Le val du Bez, qui se jette ici dans la

Drôme, agrandit encore le vaste horizon. On n'y subit point cette désagréable impression d'étouffement, si fréquente dans les pays montagneux. Malgré la majesté des cimes qui vous entourent, on a la sensation très nette de ne plus être en Dauphiné, mais au seuil de la Provence. Pour convaincre ceux qui en doutaient, j'usais jadis d'un suprême argument : je leur montrais les premiers oliviers dans un coin abrité des remparts de Die et sur un coteau du Seillon...

Mince argument... je le reconnaissais d'assez mauvaise grâce. On comprendra ma joie d'avoir trouvé deux témoignages à invoquer — et de poids, comme on en pourra juger.

L'un est de Charles Maurras. Au cours des charmants souvenirs qui servent de préface à sa *Musique intérieure*, il nous parle de sa vieille bonne Sophie, qui le reçut dans son tablier et le berça de ses chants. Elle était partie à quinze ans de la Motte-Chalançon, dans les montagnes du Diois. « Si je connais quelque chose de ma Provence, je le dois presque tout entier à Sophie; elle en sait plus long que tous mes bouquins. » En m'envoyant quelques détails sur cette Sophie, « la bien-nommée, car elle fut maîtresse de toute sapience », Maurras m'a confirmé ce que je lui disais du petit coin de la Drôme où je passe tant d'heureux loisirs champêtres. « Vous avez raison, me dit-il : toute la flamme de Provence flambe sur vos collines; mais votre sol plus vigoureux donne une végétation plus drue et plus verte ».

Le second témoignage est de Mistral, dans une lettre qu'il adressa, en 1902, à Pierre Devoluy, alors capoulié du félibrige, lequel naquit — n'est-ce pas aussi à noter? — au pied de ce Glandaz, dont je vois, en ce soir de juin, les rochers de pourpre flamboyer au soleil couchant. « Vous savez, lui écrivait Mistral, comment j'ai fait le portrait de Mireille au premier chant de mon poème. Les peintres, depuis quarante ans, cherchent à en trouver le type, et moi, quand ils me consultaient, j'étais assez embarrassé pour leur indiquer une jeune fille qui lui ressemblât. Eh bien! ces jours derniers, en plein Maillane, est arrivée une jeune fille, petite domestique chez une tante mienne, qui m'a rappelé Mireille, telle que je la vis dans mes rêves de vingt ans; tellement que, la semaine prochaine, je vais la conduire à Arles pour la faire photographier, vêtue en Arlésienne,

resplendissante de jeunesse, de grâces, de candeur et de pure beauté. Elle s'appelle Rose et vient de Châtillon-en-Diois, votre pays... »

Qui donc me contredirait maintenant? Rose et Sophie, petites paysannes, filles de paysans, fleurs de ce terroir, Rose qui fûtes pour Mistral l'idéale Mireille, Sophie qui avez incarné pour Maurras l'âme même du Midi, j'invoquerai désormais votre irrécusable témoignage. Entre Châtillon et La Motte-Chalançon, où vous vîtes le jour, c'est bien le soleil provençal qui dore les coteaux de mon Seillon.

***

Ce n'est qu'une ferme
D'où monte une tour,
Avec, alenlour,
Un bois qui l'enferme.

Si mon ami André Rivoire avait voulu décrire le Seillon, il n'aurait pu mieux le dépeindre en moins de mots. Ce n'est qu'une ferme, en effet, avec un pigeonnier en ruines, tous deux enfouis dans la verdure, au bord de la route qui suit la Drôme, la grande route d'Italie, dont le tracé n'a guère changé depuis que les Romains l'établirent. Les bourgs de Die et de Luc, à mi-chemin desquels se trouve le Seillon, étaient prospères du temps d'Auguste; les vestiges antiques y abondent. Cette voie, qui relie les vallées du Rhône et du Pô par le col du Genèvre, est la plus accessible de toutes celles qui traversent les Alpes. D'ici, en quelques heures d'auto, je gagne Turin. Est-ce d'avoir joué tout enfant parmi les souvenirs de Rome et marché mes premiers pas sur la route deux fois millénaire, qui me donna, si jeune, le désir de la terre latine? Certains aspects du Piémont et des Apennins sont si semblables à ceux d'ici que je ne m'y suis pas senti dépaysé. Mêmes collines fauves et pelées, mêmes lits trop larges pour le mince filet d'eau des rivières. Pareille également la lumière, pareil cet azur ardent et profond qui rayonne en toute saison sur les Alpes méridionales, et dont l'absence m'attriste tant à Paris, où le ciel d'été le plus pur n'est qu'un gris teinté de bleu.

Avant même d'arriver au Seillon, le vent, chargé des aromes du buis ou de la lavande, m'en dit l'approche, comme les oiseaux, volant au-devant des navires, annoncent la terre aux marins. Stendhal reconnaissait Milan aux senteurs de fumier qu'exhalaient certains quartiers; rien qu'à ses odeurs, me semble-t-il, je distinguerais ma ferme entre dix autres.

Toute-puissance de l'habitude, délices de retrouver toujours pareilles des choses qui font en quelque sorte partie de vous-même! Vieille maison délabrée, grands chênes qui bruissez si amicalement, je me suis attaché à vous comme à un symbole de ma propre durée. Quelle tristesse aussi, quand j'aperçois dans le paysage un changement, une mutilation, un arbre abattu! Je me souviens d'avoir véritablement souffert, l'année où il fallut couper les grosses branches des chênes qui ôtaient tout soleil au jardin de François...

Jadis, j'étais moins sensible aux charmes de ce pays; je ne rêvais que voyages et cités lointaines. Enfant, je désirais être serre-frein, pour voir des contrées nouvelles du haut de ces postes de vigie qui surmontaient autrefois le toit des wagons. Longtemps, j'ai dédaigné les horizons de tous les jours, trouvant le cadre familier trop étroit pour contenir le débordement de mes désirs et de mes ambitions. Puis, peu à peu, j'ai constaté que la terre était presque partout aussi belle, qu'il suffisait de savoir la regarder, que point n'était besoin d'un décor exotique pour s'exalter. De simples spectacles de nature me donnent aujourd'hui autant d'émotion que la vue des célèbres villes d'art. Peut-être même, mon émoi est-il plus sincère et plus profond, pur de tout élément étranger. Mes grandes impressions d'Italie : l'arrivée à Venise, Florence étalée au pied de Fiesole, Assise vue des terrasses de Pérouse, Rome du haut du Janicule, Sienne, Volterra, se mêlaient de littérature et de souvenirs livresques. Trop d'autres yeux regardaient en même temps que les miens. Tout ici vient de moi. Que d'émotions, douces et fortes à la fois, me donnent des paysages que je voyais jadis sans même en remarquer la grâce et le pittoresque! Bords du Rhône, montagnes dauphinoises, coteaux de Vaugelas ou du Seillon, à vingt ans, je ne songeais guère à vous contempler. Pourquoi donc maintenant, quand, parti le soir de Paris, je vous aperçois au réveil, dans la

lumière du matin, mes yeux se mouillent-ils? Cela prouve, je le sais, que je vieillis. Ainsi que je le disais dans la préface de ma *Vallée du Rhône*, à l'approche de la cinquantaine, on écoute plus volontiers la voix de la terre natale que les sirènes étrangères...

« Le peu que j'ai de sagesse, de douceur, et de modération, déclarait Jules Lemaître, je les dois à ceci qu'avant d'être un homme de lettres (hélas!) qui exerce son métier à Paris, je suis un paysan qui a son clocher, sa maison, sa prairie ». Ah! que je plains mes confrères qui n'ont pas de petite patrie et ne se savent pas désirés, dans quelque coin de France, par les gens et par les choses mêmes!

Tout, dans le paysage, m'est familier. Je connais chaque chemin, chaque bosquet, presque chaque arbre. Je sais, en grimpant sur une colline, quel horizon je découvrirai. Si je veux passer la rivière, je vais droit au gué où je sauterai l'eau de pierre en pierre. Si je désire manger un raisin muscat, je vais droit à la souche où il faut le cueillir.

En vivant avec les campagnards, en causant avec eux, j'ai appris mille choses, les mœurs des bêtes, la vie des plantes; je lis sur le sol et dans le ciel. Les nuages, les couchers de soleil, le vol des hirondelles m'annoncent le temps qu'il fera. A l'éclairage de certain rocher de Glandaz, je sais l'heure qu'il est. Je m'intéresse aux changements de lune, qui tiennent tant de place dans les préoccupations des cultivateurs.

Les bruits m'indiquent la direction et la force des vents; leur monotone répétition rythme le calme de mes journées. Grondement lointain des trains sur le pont métallique du Bez, sonnerie des cloches annonçant leur passage aux gardes-barrières, trompette du boulanger, appel du facteur, je les attends, comme on attend, en ville, ces études de piano dont une voisine vous assomme, mais qui finissent par manquer lorsqu'on ne les entend pas aux heures habituelles.

Je connais à peu près tous les aspects que prennent ici les saisons. Avec ma plume maladroite, j'ai essayé d'en transcrire quelques-uns. J'ai célébré les beaux ciels de décembre, quand le soleil luit sur la neige, les amandiers en fleurs, le « pauvre printemps de rien du tout » de ce pays qui est à cinq cents mètres d'altitude, les roses de mai et les premiers genêts qui

furent, l'an dernier, confidents de mon ivresse, la splendeur de l'automne dans cette vallée que je vis une fois tout en or, la veille de la Toussaint. Un anneau manquait à la chaîne qui relie la guirlande des saisons et des mois : je le tiens cette année en mes mains. Je saurai désormais comment ici naît et meurt l'été.

III

MATIN EN MONTAGNE

Joie de partir dans l'aube fraîche! Toute la campagne s'éveille. Un léger vent d'est souffle, celui que l'on appelle ici le vent lombard, parce qu'il apporte, par-dessus les Alpes, la chaleur des plaines de l'Italie septentrionale. Sous la brise, herbes et graminées ondulent allégrement. Les feuillages frémissent. Dans la jeune lumière, monte l'haleine de la terre.

Les sentiers courent entre des haies colorées, d'où jaillissent d'innombrables fleurs, parmi lesquelles triomphent les chicorées sauvages. Il y en a partout, sur les talus, au bord des chemins, dans les prairies, au milieu des blés où elles rivalisent d'éclat avec les coquelicots; pour voir le soleil, elles se haussent par-dessus les épis, grandes parfois comme des arbustes. Leurs pétales sont d'un bleu clair et limpide, moins foncé que les bleuets, moins pâle que les pervenches, d'une teinte un peu laiteuse qui rappelle certaines porcelaines de Sèvres. Des champs en friche, entièrement couverts de ces étoiles d'azur, forment de vastes nappes bleues que l'on viendrait admirer de loin, si la fleur, commune et roturière, ne s'épanouissait sur de vulgaires tiges, ligneuses et sans feuilles. Mais on ne peut la contempler que le matin, quand elle aspire la douceur caressante de l'air, tournant sa corolle vers le soleil. Dès le milieu du jour, elle s'évanouit, ce qui lui a valu le joli nom patois de *serramiéjour*, celle qui se ferme à midi. Je me rappelle l'étonnement que j'eus, jadis, un soir d'été, quand, voulant revoir une allée bleue découverte le matin, je ne trouvai plus qu'un morne chemin décoloré...

Sur les prairies, où la rosée incline l'herbe haute, l'oblique soleil allume tout un jeu de pierreries. Les pièces de blé se déroulent en nappes dorées, creusées comme des vagues,

évoquant la mollesse d'une couche voluptueuse défaite. Certains champs ensemencés au printemps, moins mûrs, ont encore des teintes verdâtres; tel le flot qui vient et s'en va, le vent propage dans leurs épis des ondulations moirées; quand il cesse, l'étendue immobile, étale comme la mer, se pâme sous la lumière. De buissons en buissons, les oiseaux s'appellent et se poursuivent. Les cailles scandent les trois notes de leur immuable dactyle, où la malice paysanne croit entendre ces mots, qui traduisent, en effet, assez exactement leur cri : « Paie tes dettes! paie tes dettes! »

Je gravis la colline qui porte le vieux village abandonné; et, de l'éperon surplombant la vallée, je contemple le paysage : comme il a changé, depuis la semaine de Pâques où je le regardais s'éveiller aux tièdes rayons d'avril! A peine une dernière traînée blanche sur Glandaz, qui resplendissait alors de neiges étincelantes. Le lit de la Drôme presque sans eau luit entre les verdures, ainsi que la peau abandonnée d'une immense couleuvre. La plaine, jadis toute blonde, forme un damier irrégulier, où alternent les verts foncés des luzernes et les jaunes des céréales. Les taches des mûriers et des noyers, parmi les blés et les avoines, empêchent les tons de se heurter trop rudement et atténuent l'éclat des nappes d'épis roux. Une sorte d'harmonie s'établit, comme si des ententes tacites avaient été conclues entre les propriétaires pour varier leurs cultures. Accords mystérieux d'où naît la beauté d'un site. Plusieurs champs de blé côte à côte et sans arbres, qui ne choquent pas en Beauce, suffiraient ici à rompre l'enchantement.

Mais il faut, avant la chaleur, continuer à grimper. Toujours, une ascension, même modeste, me donna une véritable griserie. Pendant mes années de lycée, l'une de mes joies, dès que j'avais quelques moments de liberté, était de monter sur la colline de Tournon, en déclamant des vers. Plus tard, quand je découvris les Alpes et en gravis quelques faciles sommets, je connus les jouissances que réserve la montagne. Sensations diverses et complexes, de calme et de paix, de vie saine et libre, et surtout de cette maîtrise de soi que développe la solitude. A mesure que l'on respire un air plus léger qui semble vous délivrer du sentiment de la pesanteur, dominant

plaines et vallées d'où les bruits ne parviennent qu'assourdis et comme ouatés, on oublie les ennuis et les soucis de la vie quotidienne, les réalités si souvent mesquines et puériles. Les rêves d'idéal glissent le long des cimes et rejoignent le ciel bleu. Les aubes surtout ont tant de fraîcheur et de pureté qu'on n'en saurait imaginer d'autres pour les jours de la naissance du monde.

O volupté d'aller à l'aventure, dans l'allégresse du matin vermeil, sur les hauts plateaux balayés par le vent! Je n'en connais pas de plus exaltante. Il semble que tout l'être s'épanouisse, qu'un afflux de sève gonfle les muscles et active le cours du sang. On éprouve cette libération de soi-même, cette impression d'alacrité que les chimistes attribuent à une plus grande quantité d'ozone dans l'air. Chaque sensation devient jouissance, se transforme en joie physique, et l'on savoure le bonheur de vivre avec une telle plénitude que l'on croit parfois défaillir. La pensée erre et bondit dans l'espace, libre et sans entrave, se pose au hasard sur les choses. On perçoit tous les souffles, tous les bruissements, tous les chuchotements des milliers de voix dont est tramé le silence de la nature. On frémit pour une feuille qui tombe, un oiseau qui passe, un bourdonnement d'insecte, une odeur plus pénétrante. Enivrement merveilleux qui tient presque du délire... Tu les as connues, ô Jean-Jacques, ces ivresses d'un cœur ardent qui s'exalte sur les sommets, loin des hommes, ivresses si profondes qu'elles font vibrer nos fibres les plus secrètes et nous révèlent, mieux que les livres des philosophes, l'infini qui est en nous!

IV

NOCTURNE

Je suis seul, jusqu'à minuit, pour garder la demeure. Toute la maisonnée est à la « vogue », c'est-à-dire à la fête du village, qui, pour moi, n'offre aucun intérêt. Ce pays, en effet, ignore l'art et la poésie : nulle de ces jolies coutumes qui donnaient tant de charme à nos vieilles provinces; nul costume pittoresque; nul chant original. Les hommes se taisent en travaillant, même en labourant; ils ne « briolent » pas, comme dans

le Berry. Quand garçons et filles se réunissent, ils dansent, en banales toilettes, au son d'un petit orchestre qui, souvent, se réduit à un mauvais violon, une flûte ou un accordéon.

Assis sur la terrasse, devant la maison, je goûte le charme du long crépuscule qui met autour des objets sans ombre une lumière étrange et douce. Sur la route, des couples se rendent à la fête, plaisantant et chantant. Une jeune fille, seule, passe, les yeux obstinément baissés; elle sent que je la regarde, et se hâte, jusqu'au détour du chemin.

Lentement, le jour s'éteint. Comme un dieu sournois, le soir, à pas feutrés, rôde autour de moi. Une brume impalpable monte du sol surchauffé, estompe graduellement les formes, arrondit les reliefs, enveloppe les choses de souples velours, met du mystère sur la campagne. Le ciel se drape de voiles soyeux. Les montagnes se font imprécises, à la fois plus lointaines et plus proches. Derrière les gros noyers, Glandaz semble s'être abaissé. Les différents plans se confondent; et je ne vois plus, encerclant l'horizon, qu'une vague ligne de crêtes se détachant sur le fond plus clair du ciel. Les arbres indistincts dorment dans la mollesse de l'air.

La nuit bleue berce maintenant la nature endormie. J'écoute les sourdes palpitations de la terre, l'oreille tendue, ainsi que pour saisir les battements d'un cœur.

Dans le ciel encore sans lune, quelques étoiles commencent à briller; puis, comme si un invisible fil électrique les reliait, elles s'allument à la file, traçant d'inexplicables figures géométriques. Leur scintillement, ce soir, est si rapide et si fort qu'elles paraissent plus voisines de nous. Je retrouve les constellations que je connais : le Dragon, la Lyre, Cassiopée. Assis face au nord, j'ai devant moi les deux Ourses; à mesure que la nuit avance, elles tournent autour de l'étoile polaire, qui luit, immobile, au-dessus du même noyer.

Nulle part, comme ici, je ne jouis du ciel nocturne, qu'on ne regarde point à Paris, dans les rues aux lueurs aveuglantes, entre les maisons trop hautes. Indifférent aux problèmes qu'il soulève, je ne me penche pas sur les abîmes que la science creuse sans cesse devant nos yeux éblouis. Plus elle explique les mystères, plus ils deviennent inexplicables. Quand je cherche à comprendre les théories sur les dimensions,

l'éloignement, la vitesse de ces astres presque invisibles, à côté de qui le soleil n'est qu'un grain de sable, j'éprouve ce vertige de l'infini où la raison se sent prête à sombrer. Pour moi, ce soir, comme pour les anciens, le firmament embrasé n'est que la belle voûte aux clous d'or dont se contentaient mes rêves d'enfant.

A l'approche d'août, quelques étoiles filantes glissent déjà dans le ciel, perles de feu rayant une plaque de verre. Certaines luisent si fort qu'on s'étonne de ne pas les voir tomber sur le sol; leur brusque éclat veut-il nous rappeler que la vie n'est qu'un songe, et comme elles s'éteint? Vous aussi, fugitifs météores, la science essaie d'éclaircir votre mystère, mais en vous dépouillant de votre poésie. Je regrette le temps où je croyais en votre magique pouvoir et faisais des vœux pendant votre court frajet lumineux. Ah! que vous étiez plus belles encore, par les étés d'autrefois, quand deux jeunes cœurs extasiés attendaient vos furtives lueurs pour vous confier leurs souhaits jumeaux!

J'écoute le silence et les mille bruits qui le rythment. Un chien aboie au passage des promeneurs, un autre lui répond au loin, puis un troisième. Parfois, un souffle de vent m'apporte la rumeur de la rivière courant sur les cailloux. Dans les noyers, le miaulement lugubre de la chouette répond à l'appel du crapaud; on dirait que tous deux quittent ensemble, le soir venu, les trous noirs où se cache leur laideur. En accompagnement, monte, de toute la plaine, le chant du grillon, qu'on finit par ne plus entendre, tant il est monotone et continu; il faut prêter l'oreille pour distinguer les frottements des élytres sonores qui, depuis des milliers et des milliers d'années, emplissent le calme des nuits chaudes. Le grillon est peut-être le plus ancien des êtres qui ont émis un son au-dessus des vastes solitudes à peine sorties du chaos. Sa bouche est restée muette et son cri jaillit de l'ombre comme un écho des âges évanouis. *Stultior grillo,* disaient les Latins; depuis que j'ai lu le livre de Charles Derennes, je ne crois plus l'insecte aussi stupide. Pourquoi, du reste, le blâmer de rester identique à lui-même, se bornant à crier sa joie, comme il la criait aux premiers temps du monde, bien avant qu'un chant d'oiseau ait égayé la morne étendue des plaines glacées?

Une légère brise m'apporte, par moments, les rumeurs de la fête, mais si lointaines et si assourdies qu'elles ne troublent pas le silence.

C'est une nuit pacifique, dont la sérénité m'effraie un peu. Elle n'a pas la langueur de ces nuits italiennes où flottent trop de parfums, où traîne trop de volupté. A peine si, dans l'herbe, quelques vers luisants me rappellent ces soirées toscanes, dont l'air est comme embrasé par le vol d'innombrables lucioles qui dessinent sur la campagne des treillis de feu. Je songe à ma première arrivée à Sienne, par un crépucule de juin, et à ces jardins de la Lizza, où j'avançais parmi des nuées d'étincelles...

Je ne sais pourquoi, cette heure calme et grave évoque plutôt pour moi les ciels d'Orient que je ne connais pas. C'est par un soir pareil que j'imaginais jadis de faire mourir Sapphô, par un soir tranquille et pur qui s'accordait mal aux exaltations de la poétesse trop passionnée.

Les étoiles pâlissent. Une sorte d'aurore blafarde couronne la montagne. Dans une échancrure, la lune paraît. Sa lumière caresse les collines fauves, descend peu à peu vers la vallée, sème une cendre bleutée sur les champs endormis. L'ombre n'est plus aussi obscure et, dans la demi-clarté, le silence se fait presque inquiétant. L'espace, uniformément noir tout à l'heure, s'emplit de lueurs alternant avec des trous sombres. Tout devient à la fois moins vague et plus irréel. Les couleurs renaissent avec des teintes fausses; les fleurs prennent les nuances incertaines des hortensias...

O nuit, et toi, lune, amies des hommes, versez votre baume sur eux! Donnez-leur les beaux songes qui consolent des jours! Dernières porteuses de rêves, inspirez encore les poètes qui préfèrent votre mystère à la lumière trop crue du soleil! Musiciennes, chantez pour eux! Complices des amants, veillez sur Tristan et Iseult!

Comment, en effet, par cette belle nuit, imaginer Tristan sans Iseult? Dans l'agitation des jours, nous ne souffrons pas de notre isolement. Mais vienne la paix vespérale, nous ne pouvons plus le supporter. Alors s'avive le désir qu'a toute âme d'une autre âme pour tromper l'angoisse d'être seule devant le secret des choses.

Ainsi, ce soir, je parle à la nuit, à la lune, espérant trouver

des confidentes amies. Mais je sens vite, sinon leur hostilité, du moins leur impassibilité. Que leur importe que Sapphô brise à jamais sa lyre ou que Tristan rejoigne Iseult? Après les avoir invoquées, j'en veux à la nuit trop tranquille, à la lune qui monte, d'une marche implacable, dans le ciel muet, baignant de sa même lueur indifférente les noirs feuillages des cimetières et les bosquets fleuris où tournent les couples enlacés.

V

LES MODERNES GÉORGIQUES

Éveillé par un bruit de ferrailles, je cours à la fenêtre. Le vaste champ de blé, qui s'étendait devant la maison et dont la houle dorée battait le tronc des vieux noyers, est en partie fauché. Chaque matin, je le contemplais; quand j'ouvrais mes volets, ses reflets lumineux entraient dans ma chambre et l'illuminaient. Encore vert à mon arrivée, je l'avais vu passer au jaune pâle, puis au roux. Parfois aussi hauts qu'un homme, les épis commençaient à courber la tête; dans le sentier qui traverse le champ, je marchais entre leur double haie ainsi qu'en une forêt de bambous; sous le vent qui les agitait et les inclinait, ils n'exhalaient pas la plainte des roseaux, mais un bruit sec et clair de soie froissée. Les dernières chaleurs en quelques jours avaient achevé de les mûrir; il était temps de les moissonner; déjà les grains éclataient au soleil.

A la ferme, c'est le grand affolement de l'année, la semaine la plus dure, où l'on commence à l'aube et finit à la nuit, et cela, en une période où il y a dix-huit heures de jour. Il faut couper et rentrer non seulement le blé, mais les foins qui ne peuvent attendre la fin des moissons. Les chevaux, comme les hommes, se reposent à peine pendant les courtes nuits et la sieste de midi. Sur tout ce labeur, de vraies flammes tombent du soleil, qui poursuit sa course sans hâte en un ciel immuablement bleu.

Plus que la fenaison, la moisson a perdu son charme rustique. Je me rappelle le temps où des escouades de solides gars s'alignaient dans les champs, et, pendant plusieurs jours, animaient la campagne du bruit de leur travail. J'ai encore

dans l'oreille le sifflement des faux et des faucilles tranchant les épis, le grincement des lames qu'on aiguisait. Quelles joyeuses réunions aux repas et aux pauses qui interrompaient le cours de la longue journée! Les faucheurs se groupaient à l'ombre du plus gros noyer ou de l'un de ces chênes énormes qui marquent parfois ici la limite des domaines.

Depuis une quinzaine d'années, bien que nos terres soient souvent encombrées d'arbres et rarement plates, la moissonneuse-lieuse, venue d'Amérique, coupe la javelle et la met en gerbes qu'elle dépose toutes liées sur le sol. En quelques heures, une vaste pièce est tondue. A défaut de l'agreste poésie d'autrefois, le spectacle ne manque pas d'un certain pittoresque. A grand cliquetis, la machine pénètre dans les blés et les courbe, au moyen d'une roue à palettes qui me rappelle les vieux bateaux du Rhône de mon enfance. Comme la faucheuse, elle tourne autour du champ qu'elle entame sur les quatre faces, avec sa lame aux dents triangulaires qui tranchent les tiges au ras du sol, d'un mouvement précipité et presque rageur; elle avance, inexorable, parmi les beaux épis si joyeux de vivre. A son approche, on soulève avec précaution les plus basses branches des noyers chargés de fruits. Devant elle, les cailles épouvantées s'enfuient ou se font tuer au-dessus de leur jeune couvée. Sans s'arrêter, sauf à chaque angle, pour déplacer l'axe de la machine, et, parfois, pour laisser souffler un peu les chevaux, ruisselants de sueur, le conducteur poursuit son œuvre de mort.

Pourtant, près des arbres, dans quelques coins accidentés ou trop exigus, et aussi, sur les bords du champ, pour ouvrir un premier passage à la moissonneuse, il faut employer encore la faucille; mais les ouvriers d'aujourd'hui en usent assez gauchement; ils ne savent plus, comme leurs aînés, déposer à terre les épis coupés, d'un geste respectueux qui semblait traduire la reconnaissance de l'homme envers le sol nourricier.

Chaque année, du reste, disparaît le vrai paysan, tel qu'il existait depuis les premiers temps du monde, attaché à la glèbe, ne vivant que par elle et pour elle, accomplissant ses travaux avec une sorte de recueillement, sans hâte et sans fièvre. Entre elle et l'homme ne s'interposaient que de simples outils, que l'on se transmettait de père en fils, pendant plu-

sieurs générations, et dont le bois, poli par tant de mains, devenait luisant comme l'ivoire. De plus en plus les machines les remplacent, se substituent aux ouvriers et même aux animaux qui, bientôt, ne serviront plus qu'à la boucherie. Des tracteurs bruyants et malodorants — j'en ai déjà vu quelques-uns, même dans nos pays montagneux — remplaceront les chevaux, pour la fenaison et la moisson, et les grands bœufs, silencieux et lents, qui s'harmonisent si bien avec le travail des labours. Les progrès du mécanisme et l'emploi intensif des engrais ont donné au cultivateur des désirs de lucre et de fortune rapide. La terre cesse d'être une mère, une amie généreuse lui permettant de vivre sur le domaine qui l'a vu naître et le verra mourir; c'est une vassale qu'il pressure et violente, et qu'il quittera dès qu'elle l'aura enrichi. Un champ n'est plus un confident, une sorte d'associé dans les bons et mauvais jours, un compagnon de labeur; c'est une étendue, d'une surface donnée, qui, moyennant une certaine quantité de nitrate et de phosphate, doit produire une récolte déterminée et un bénéfice suffisant. De ce nouveau régime résulte évidemment plus de confort et de bien-être : en sort-il plus de bonheur?

Le champ sous ma fenêtre n'est qu'une morne étendue d'où toute vie semble désormais bannie. Les gerbes gisent en désordre au milieu du sol hérissé de tiges coupées. M. Joseph de Pesquidoux, dans ses belles études sur les travaux rustiques, a très justement noté cet aspect de dévastation et de carnage que laisse derrière elle la moissonneuse. Les bottes dispersées évoquent des cadavres après le passage d'une vague d'assaut sous des feux de mitrailleuses. Il n'est pas jusqu'aux coquelicots liés avec les épis ou tombés à terre qui n'avivent encore cette impression de mort et de sang.

***

Les blés moissonnés, réunis en petits tas sur le terrain, ont achevé de mûrir et de gonfler leurs épis; ils vont quitter le décor champêtre où ils avaient goûté, il y a quelques mois, la première joie de vivre dans l'allégresse du printemps. On annonce, en effet, l'arrivée de la batteuse, qui a terminé son

œuvre dans la basse vallée de la Drôme, où les moissons sont en avance de deux ou trois semaines; il faut se hâter de rentrer le blé. On le transporte aux heures fraîches du matin ou du soir, pour que les épis moins secs ne perdent point trop de grains pendant le chargement et le trajet. Les chars avancent sur la route dans un nuage de poussière blonde. Sur l'aire nettoyée, on élève d'énormes gerbiers, de huit ou dix mètres de hauteur parfois, dont la construction exige un art consommé. Les épis tournés vers le centre, protégés ainsi de la pluie en cas d'orage, sont étagés en couches régulières dont les cercles se rétrécissent sans cesse. La difficulté est de placer bien en pointe les dernières gerbes et de les fixer solidement avec des tiges de bois.

Alors commençait, jadis, le travail du rouleau et des fléaux, que j'ai vus fonctionner dans mon enfance, à peu près comme aux temps les plus reculés de la vie agricole. Le *tribulum*, dont parle Virgile, ne devait guère différer du bloc de pierre arrondi, tel un fût tronqué de colonne, qu'un cheval tournait pendant des heures sur le blé étalé au milieu de l'aire. Je me rappelle aussi la chanson des fléaux qui évoquait je ne sais quelle danse guerrière. Mon grand-père me citait avec admiration l'harmonie imitative de ce vers d'un poète local, décrivant le bruit de la verge de bois qui frappe les épis et

Retentit en tintant tout autour des batteurs.

Le soir, on passait le grain au tarare ou au van. Tout cela ne se voit plus que dans les propriétés de montagne, où la batteuse ne peut grimper, et dans quelques pauvres fermes, dont la maigre récolte ne paierait pas les frais qu'entraîne l'encombrante machine. En un ou deux jours s'achève maintenant un travail qui demandait de longues semaines. Ce bouleversement de la vie rustique s'est effectué depuis une trentaine d'années; les hommes de ma génération seront les derniers qui auront vu faucher et moissonner à la main, battre au fléau et rouler. Comment nos fils comprendront-ils les *Géorgiques*, qui nous paraissent déjà si souvent obscures?

Aux vieilles chansons qui bercèrent tant et tant de siècles, ont succédé des bruits de moteur et le ronflement d'une laide machine qui symbolise bien l'américanisme triomphant par-

tout dans le monde et pénétrant jusqu'en nos campagnes pourtant si traditionalistes. Le battage du blé n'est plus une vision champêtre, dont l'humble et tranquille poésie charmait nos yeux de citadins; c'est une sorte de drame futuriste qui se joue dans la trépidation, la fumée et la poussière, parmi les grincements, les cris, les gestes précipités où l'on finit par ne plus distinguer ceux de la machine et ceux des gens qui la servent. D'une locomobile au long col, mangeuse de charbon, ou d'un tracteur à pétrole, une courroie transmet le mouvement à la batteuse qui ronfle et s'ébroue, bourdonne comme un gros taon, avale voracement les gerbes, les secoue et les triture dans le mystère de sa cage de bois, vomit le grain et la paille, au milieu d'un nuage de poussière et de bales qui font, au soleil, un poudroiement d'or.

VI

CANICULE

Chaque jour, la chaleur augmente; le soleil, qui pourtant se lève déjà moins tôt, devient plus ardent. Les nuits, à peine plus fraîches que les soirées, ne refroidissent qu'à demi la terre. C'est tout juste si, le matin, vers l'aube, une légère brise ranime êtres et choses.

La route poussiéreuse flambe, chauffée à blanc; les lézards engourdis ne fuient plus devant moi. Les ruisseaux sont à sec. Nues et pelées, les collines fauves gisent, étalées sous la lumière, ainsi qu'un troupeau assoupi. Les chemins sont déserts. Le village, les fermes reposent, incapables de secouer l'accablante torpeur. Les maisons aux volets clos ont un air abandonné; seul, un vieillard, sur le seuil de sa porte, boit, comme une liqueur, la chaleur qui lui donne une dernière illusion de bien-être et de vie.

Genêts et gaillets sont défleuris. Les lavandes ont été coupées pour être distillées. Les belles centaurées violettes ne dressent plus que de laides boules décolorées et fanées. Les étoiles bleues des chicorées mettent, seules, chaque matin, un peu de couleur et de gaieté parmi les herbes roussies. Sur les chaumes calcinés tombe une clarté crue dont la réverbération blesse le regard.

En plein été, la nature, qui a terminé son effort annuel, dort comme aux sombres mois de l'hiver; l'extrême chaud et l'extrême froid ont souvent pareils effets. Dans l'embrasement général, rien ne bouge, pas même les feuillages si mobiles des hauts peupliers qui ne font presque plus d'ombre sur la route; la splendeur du jour est si cruelle que les yeux ne peuvent monter jusqu'à leur cime ciselée dans l'azur trop éclatant. On voit vibrer l'air au-dessus du sol que le soleil torride grésille. Dans les jardins, les grands tournesols dressent vers la lumière leurs ostensoirs d'or.

L'implacable silence n'est troublé que par le bourdonnement des minuscules musiciens de l'orchestre estival. Mouches, guêpes, frelons, abeilles, butinent sans arrêt autour des fleurs et sur les claies où sèchent les fruits, se gorgent du sucre qui suinte des pulpes juteuses. Les gros bourdons mettent leurs notes de basse dans le concert; d'un vol lourd et maladroit, ils se jettent au fond des corolles que leur poids incline. Par-dessus tous ces murmures, vibre le crissement ininterrompu des cigales. Rien n'ajoute plus à l'impression de solitude désolée que cet inlassable cri; on comprend l'antique croyance qui faisait naître l'insecte de la chaleur de l'été. Ne dirait-on pas qu'il veut lui-même la confirmer, quand il cesse son chant dès qu'un nuage passe sur le soleil?

Accablante langueur des chaudes journées d'août! Un aimable écrivain italien, qui vivait au début du siècle dernier, Pindemonte, ne se sentait poète qu'en été. Sa muse était glacée pendant la mauvaise saison; ses vers, déclarait-il, ne pouvaient couler qu'entre les équinoxes de printemps et d'automne... Je serais, moi, plus enclin à seulement paresser, s'il n'y avait ces divines heures de la matinée, où la pensée bondit allégrement, où j'écris, dans la joie, ces pages que je voudrais achever avant la saison de la chasse...

Souvent, le déjeuner fini, alors que toute la maisonnée fait la sieste, je gagne le bosquet du pigeonnier. Dans l'odeur des pins et des buis surchauffés, j'y vis des heures d'engourdissement délicieux. Je regarde les nuages passer au-dessus de ma tête, entre les branches aux fines aiguilles. Quelques-uns voguent en troupe serrée, flottille obéissant aux caprices du vent. D'autres, lourds et cotonneux, voyagent isolés, comme

au temps où ils servaient aux immortels pour traverser l'azur et descendre sur terre. Il en est d'autres, si fluides, si immatériels, qu'ils surgissent sans que je les aie vus venir et disparaissent aussi mystérieusement qu'ils sont arrivés, comme s'ils se dissolvaient dans l'éther...

Mais je ne tarde pas à fermer les yeux. Une sorte de vertige me vient de regarder ainsi le ciel, qui se creuse au-dessus des pins en un gouffre sans fond. J'éprouve cette sorte d'angoisse panique qui naît de l'immobilité et du silence de la nature. Peu à peu, je m'assoupis; toute notion précise s'évanouit. Suis-je éveillé? Est-ce que je rêve?

Dans cette demi-inconscience, des heures anciennes s'évoquent, deviennent subitement présentes. Je me retrouve surtout en Italie où, jadis, je n'allais guère qu'en plein été... Sur le petit balcon d'Assise, tandis que des cigales crient, crient comme aujourd'hui, j'écoute Louis Le Cardonnel me réciter les magnifiques tercets de son *Attente mystique*... Assis sous la tonnelle de cette *osteria* d'Émilie, où deux fois déjà, près de la route millénaire, ma route éphémère s'arrêta, je vois la cime d'un cyprès onduler doucement dans le pur miroir de claires prunelles... De la fenêtre d'une villa vicentine, j'aperçois aussi le balancement d'un haut cyprès; mais les yeux qui le reflètent sont plus sombres et plus inquiets...

Lentement, le soleil a décliné. Déjà les peupliers font de l'ombre sur les champs. La vie renaît à la ferme. Des autos passent, troublent mes rêveries. Je sors de ma torpeur.

Une femme s'approche, alerte et souple, pénètre dans le jardin. Je la vois s'arrêter, se baisser. Elle examine si la chaleur ne fut pas trop meurtrière pour les plantes. Elle cueille une rose, ramasse une prune tombée. Heureux, je la regarde vivre, heureuse...

Mais pourquoi, tout à coup, cette contraction à la gorge? Pourquoi, sans nulle raison, l'idée atroce a-t-elle brusquement jailli à mon cerveau?... Dans ce même jardin, un jour, cette femme foulera ces allées, et moi, je ne serai plus là pour la regarder... Ou, pensée plus abominable encore, c'est moi qui serai sur ce banc, et c'est elle qui ne passera plus! Est-ce possible? Est-ce possible?

D'un violent effort, je maîtrise mon émotion et l'appelle.

Je lui tends les bras et souris. Je lui dis ma joie, elle me dit la sienne. Cette brutale évocation m'aura du moins révélé la douceur de l'heure présente... Comme la plupart des hommes je ne songeais pas à jouir de mon bonheur, attendant de ne plus l'avoir pour remarquer que je le possédais. Ah! divines journées qui semblent vides parce qu'elles ne sont pleines que de lui! Plus l'air que nous respirons en est saturé, moins nous songeons aux souffrances et aux deuils vers qui chaque seconde nous conduit. Que nous devrions souvent rentrer en nous-mêmes et savourer nos joies avant le temps où nous ne les aurons plus! Comme il serait sage de marquer d'un caillou blanc et noir chaque jour écoulé, pour nous obliger à compter les heures où la vie nous fut douce et bonne! Allons, mon cœur, bats plus fort en ma poitrine! Enivre-toi du simple bonheur d'être heureux!

VII

RÊVES AU CRÉPUSCULE

Chaque soir, le soleil passe un peu plus tôt; mais, chaque soir aussi, il se couche plus glorieusement dans un brasier de pourpre et d'or. La saison commence des beaux crépuscules, si beaux parfois que j'ai vu des paysans interrompre leur travail pour les contempler.

Courte féerie! Des étincelles s'allument sur les feuillages, sur la moindre flaque d'eau. L'ombre des peupliers s'allonge, immense, à travers les champs. Mais déjà la montagne entame le globe de feu qui diminue rapidement et, soudain, disparaît. Tout, alors, par contraste, devient terne. Une brise fraîche coule des cimes, agite un moment les arbres. Puis le paysage reprend son calme et son aspect habituels. Pendant quelques minutes, la lumière est étale sur la plaine.

Du côté du levant, les sommets sont encore éclairés; tandis que la vallée sombre dans le noir, ils se dorent d'une chaude clarté. Mais, bientôt, n'émerge plus que la falaise de Glandaz; elle passe du violet au rose, du rouge cerise au rouge écarlate, évoquant ces féeriques embrasements des Dolomites, que je contemplais, l'an dernier, à pareille époque.

Quand l'ombre montante arrive à la base des rochers, il semble que des feux de Bengale illuminent leurs gigantesques parois. Et nulle vision n'est plus émouvante que celle de ces montagnes flamboyant ainsi dans le jour mourant.

« Il y avait très longtemps que le soir ne s'était trouvé si beau... » Cette simple phrase de *Psyché* me revient comme un *leitmotiv*; rarement, en effet, fin d'après-midi fut si pure et si triomphante à la fois.

Minutes trop courtes où Glandaz rayonne seul, incendiant le crépuscule. Beauté si brève qu'au moment même de son plus vif éclat on la voit défaillir. Déjà les rocs se décolorent, reviennent au mauve, s'éteignent dans la grisaille. Vers le couchant, au contraire, qui paraissait terne tout à l'heure, quelques nuées vermeilles traînent encore, souples écharpes de rêve qu'aurait abandonnées une nymphe évanouie avec la lumière. Une clarté presque irréelle baigne les choses. Un noyer, devant moi, se découpe sur un nuage doré avec la précision d'une estampe japonaise; tout à côté de lui, le cône pointu d'une montagne du Vercors joue le rôle de l'inévitable Fousiyama. Les quenouilles plus mobiles des peupliers ondulent doucement, comme les mâts d'un navire bercé par une mer calme.

La nature se recueille dans l'attente de la nuit. Les champs s'assoupissent, tièdes encore de la chaleur du jour, en une sorte d'atmosphère élyséenne. Des parfums flottent autour de la maison. Non, jamais, il me semble, le soir n'avait été si beau... Je devrais, je voudrais en savourer l'infinie douceur. Pourquoi faut-il que, sans nul motif, comme l'autre jour, une souffrance subitement m'accable à l'idée qu'un temps sera où je ne verrai plus des soirs pareils, ni aucun autre soir?

> O Jardin ! quand la mort, aux cœurs sombres fidèle,
> M'aura, liant ses bras aux miens, pris auprès d'elle,
> Mon jardin, vous rirez et fleurirez encor!

Pauvre Charles Guérin, qui aviez la claire vision de votre jeune fin, ce sont vos vers qui me viennent d'abord aux lèvres, quand j'éprouve, devant la nature immortelle, cette angoisse de songer à ma vie éphémère. Mais je n'ai pas votre soumission, et certains cris de la poétesse des *Eblouissements* ne tardent pas à couvrir votre voix. Comme elle, je ressens

Ce besoin que l'on a de ne pas disparaître,
D'être, d'être toujours et sans fin, d'être, d'être!

Tout ici, cependant, devrait m'enseigner la sagesse et la résignation. La nature ne nous apprend-elle pas à vivre et à mourir à notre heure? Mais tous les raisonnements du monde sont impuissants et vains, quand nous essayons de regarder en face celle qui rôde toujours à notre horizon, celle qui nous fait tant réfléchir, qui nous fait seule réfléchir. Et, par une cruelle ironie, nulle part, mieux que devant un beau paysage, ne se lèvent au cœur de l'homme le désir de survivre et le désespoir de penser que tout, dans le décor qui l'entoure, tout, sauf lui-même, se renouvellera sans cesse et sera éternellement. Ce qui nous effraie tant, en effet, c'est moins d'ignorer ce que nous deviendrons, et comment la science, l'art ou la politique transformeront notre globe, que de songer au jour — peut-être proche — où nous ne verrons plus ces champs, ces prairies, ces montagnes reverdir au printemps et se dorer au soleil d'octobre. Dans l'inconsciente fougue de la jeunesse, on peut, le rire au cœur et aux lèvres, rêver ou parler joyeusement d'amour, en suivant un sentier fleuri de buis et d'aubépine. A vingt ans, on ne songe qu'à son plaisir. Quelques années après, si nous passons dans ce même chemin, ayant au bras une femme aimée, ah! comme la joie est plus amère et le rire plus forcé! Comme les pleurs sont près des paupières! Le premier jour où Jean-Jacques, accompagnant madame de Warens, se rendit aux Charmettes, il ne se baissa point pour cueillir la pervenche que sa compagne lui montra. « En marchant, maman vit quelque chose de bleu dans la haie et me dit : — Voilà de la pervenche en fleur... Je n'avais jamais vu de la pervenche, je ne me baissai pas pour l'examiner. » Trente ans plus tard, herborisant à Cressier, quelle émotion il ressentit en apercevant dans un buisson l'humble fleur qu'il avait jadis à peine regardée! Il se baissa, cette fois, et la cueillit en tremblant, les yeux pleins de larmes. Toute sa jeunesse s'était brusquement dressée devant lui, sa pauvre et trop souvent misérable jeunesse qu'il aurait pourtant si volontiers revécue...

Toi, ma jeunesse, où donc es-tu? Parfois, loin de tout miroir, je sens en moi tant d'enthousiasme et d'ardeur que je

t'appelle, te croyant proche encore. Hélas! magicienne, qui depuis trop d'années m'as fui, irrémédiablement sourde à ma voix, tu ne viendras plus enchanter mes matins et mes soirs...

Est-ce la fraîcheur de septembre qui, déjà, me fait frissonner? Comme la lumière tout à coup devient livide! Pourquoi donc l'ombre autour de moi brusquement me semble-t-elle hostile?

Peut-être est-il un âge où il vaut mieux ne pas trop s'attarder à rêver dans le crépuscule. Et pourtant, il y avait très longtemps que le soir ne s'était trouvé si beau...

VIII

LA MORT DE L'ÉTÉ

Le bel été se meurt. Septembre court à sa fin, septembre, fatal courrier de l'automne, qui serait le plus délicieux des mois, s'il ne portait en lui trop de signes annonciateurs de la grave saison. Une lumière fine se joue dans l'atmosphère et se répand en ondes calmes sur les champs jaunis. Déjà, la senteur un peu âcre des feuilles mortes se mêle aux odeurs d'herbes brûlées flottant autour de la ferme. Les hirondelles au ventre blanc volent et s'appellent pour préparer leur départ; les grands martinets noirs, aux ailes triangulaires, qui emplissaient de leurs cris les ciels de juillet, depuis plusieurs semaines ont fui.

La campagne, pendant quelques semaines désertée, a retrouvé son animation. Déjà les labours reprennent; il faut préparer la terre pour de nouvelles amours, et semer le blé, afin qu'il s'enracine avant l'hiver.

Les prés s'émaillent d'innombrables colchiques, ces « veilleuses » qui inspirèrent de si belles phrases à Chateaubriand, et, après lui, à tous les écrivains qu'émeut la trop rapide venue de l'automne.

Dans des notes sur Claude Gellée, récemment publiées, Maurice Barrès parle de ses souvenirs d'enfant, errant à travers les prairies de la Moselle, et dit simplement : « Les coucous de printemps, les colchiques d'automne... qu'ils sont minces mes souvenirs! » Mais il ne tarde pas à remarquer

la place qu'ils ont pris peu à peu en son existence, et combien ils sont devenus graves et lourds, maintenant qu'il voit venir son « tour de glisser sous la nappe silencieuse ».

Coucous d'avril, colchiques de septembre, pour moi aussi, vous marquiez jadis les étapes de mes jours d'écolier, claires corolles, premier sourire de mon Seillon printanier, mauves clochettes qui sonniez l'heure du retour au lycée. Comme je vous regarde maintenant avec plus d'émotion, vous surtout, pâles veilleuses des prés, qui m'annoncez, avec l'automne de l'année, l'automne plus grave de ma vie!

A travers les grands chênes, le vent, qui chantait si allégrement quand j'arrivai, il y a trois mois, commence à gémir et se plaindre. Dans le jardin de François, voici les roses du pauvre Lélian, voici même les boutons naissants de celles qui émurent jusqu'au rude poète des *Tragiques*.

Les après-midi plus courts, les longues nuits fraîches, les couchants qui s'avivent, l'épaisse rosée du matin, tout annonce la fin des beaux jours. Les parfums des dernières fleurs mêlés aux odeurs de fruits glissent je ne sais quoi d'insidieux dans mes joies. Mélancolie amère et douce. Malaise indéfinissable. Inquiétudes vagues, regrets, vains espoirs, rêves impossibles, désirs inassouvis, mille flèches me percent, m'accablent d'une étrange souffrance qui se fond en langueur. Martyr heureux de ses blessures, je m'abandonne voluptueusement à leurs traits, comme je tends le dos aux rayons pâlis d'un plus rare soleil.

Adieu, fugace été, à mon rêve trop bref! Si près des Alpes, quelques jours de pluie ont suffi pour que la campagne change d'aspect. La rouille commence à mordre les verdures, annonçant le cortège d'octobre, qui, tout chamarré d'ors, va quitter les sommets, où il règne depuis quelques jours, pour envahir la vallée. Comme s'il descendait plus vite par la route, les peupliers qui la bordent sont déjà tout jaunes dans l'air brumeux. La féerie automnale s'apprête. Le bel été est mort.

GABRIEL FAURE

Le Seillon, juin-septembre 1925.

RÉFLEXIONS

SUR LES

FINANCES FRANÇAISES[1]

M. George Peel, dont les opinions, en matière financière, font autorité en Grande-Bretagne, a bien voulu communiquer à la *Revue de Paris* les réflexions que lui inspire la situation financière de la France. L'intérêt d'un pareil exposé n'échappera pas à nos lecteurs. Les jugements portés à l'étranger sur notre pays, aussi bien du point de vue économique que du point de vue politique, ne sauraient être indifférents : nous pouvons y puiser d'utiles enseignements ou y relever des erreurs qu'il importe de combattre.

Ce n'est pas à ce dernier point de vue que l'article de M. Peel nous semble devoir retenir l'attention, bien au contraire. Pourtant les Français méditeront sur certaines suggestions de l'honorable économiste : ne trouve-t-il pas que nous avons à peu près fait tout le nécessaire pour nos Régions dévastées et que nous pourrions clore la rubrique « Réparation des départements envahis », tandis que la nécessité de payer, sans plus tarder, nos dettes à l'égard de l'Angleterre et de l'Amérique lui semble absolue? L'idée d'affecter les annuités du plan Dawes au paiement de ces dettes est peut-être à retenir, d'ailleurs, mais encore faudrait-il bien spécifier que ces annuités, quel qu'en puisse être le montant, nous libéreront définitivement de nos dettes (en capital et en intérêts) envers les pays anglo-saxons.

La cause immédiate de la crise financière dont la France souffre n'est pas difficile à découvrir. Lorsqu'une race a été brusquement fauchée dans sa fleur, quand ses régions industrielles ont été ravagées et que les auteurs de cette ruine n'ont pas réparé le dommage, on ne peut guère s'étonner que

1. La présente étude paraît également, ce mois-ci, dans l'*Edinburgh Review*.

les répercussions financières soient d'une égale gravité. Il sera donc plus utile et plus profitable de rechercher, plutôt que les causes, les remèdes qu'on peut apporter au mal et à une situation aussi menaçante.

Il faut dire en commençant que pour la France une difficulté particulière fait obstacle à son rétablissement. Pendant ses cinquante années d'existence et jusqu'à présent la troisième République n'a pas toujours suivi une saine politique financière. Pendant les quarante années qui ont précédé l'ouverture des dernières hostilités, le but principal de la France a été de reprendre intégralement sa place en Europe, et cet effort puissant a naturellement entraîné des dépenses correspondantes. C'est là ce qui a imposé un fardeau trop lourd au système fiscal dont la France avait hérité en partie de l'Assemblée Constituante, en partie de Napoléon, et en partie aussi des hommes d'État du règne de Louis-Philippe; et ce système, elle n'avait pas pris soin de le rajeunir. C'est pourquoi, lorsque la France s'engagea dans la guerre, elle supportait déjà la dette la plus élevée d'Europe.

Pendant les cinq années qui ont suivi, de 1914 à 1918, sa principale erreur financière a consisté à ne pas imposer suffisamment le contribuable et par suite à trop emprunter. De 1919 à 1924, les obligations qu'elle a contractées étaient d'un ordre assez différent, et au lieu du manque d'effort fiscal, c'est l'étendue des dépenses pour la reconstruction de ses départements dévastés qui est surtout digne de remarque. Aggravée par l'accumulation de ces causes successives, la situation financière a commencé de devenir critique au début de 1924. Au cours des deux années qui viennent de s'écouler, et jusqu'à présent, il n'y a pas été porté remède.

La raison pour laquelle la crise a éclaté en 1924 n'a pas toujours été aperçue clairement des hommes d'État français. M. Poincaré lui-même, qui était à cette date Président du Conseil, a récemment attribué la subite aggravation du mal à « une campagne financière menée à l'étranger [1] ». Mais les secrets de la comptabilité budgétaire ne peuvent pas se garder indéfiniment, et c'est ainsi qu'en inscrivant le chiffre des dépenses de 1924 en regard de la totalité des recettes, on cons-

1. Article du *Morning Post*, 8 février 1926.

tate un déficit de seize milliards et demi de francs. Telle était la réalité qui se fit sentir, ou commença à se faire sentir, en dépit de toutes les dissimulations, et qui fut au point de départ de cette crise qui depuis ce moment s'est principalement manifestée sous la forme d'une baisse de la monnaie nationale sur le marché des changes.

Au début et au cours de l'année 1925, la crise qui jusqu'alors avait été surtout d'ordre financier s'étendit au domaine de la politique. Juste avant qu'éclatât la Révolution de 1789, la France vit passer tour à tour trois ministres des finances en une seule année (1787). En 1925, elle a joui — il serait plus exact de dire souffert — des services de ministres des finances dont le nombre n'a pas été inférieur à six. M. Clémentel a été renversé au mois d'avril pour n'avoir pas ignoré la publication par la Banque de France de bilans erronés. Son successeur, M. de Monzie, est tombé tout de suite du pouvoir, ayant participé à un certain projet de prélèvement sur le capital. M. Caillaux, qui vint ensuite, dura d'avril à octobre — époque à laquelle on le mit à l'écart, en alléguant contre lui qu'il n'avait pas réussi à régler le problème des dettes interalliées ni à consolider d'une façon adéquate les engagements à court terme. Puis M. Painlevé, président du Conseil en même temps que ministre des finances, proposa d'établir un moratoire ou de répudier en partie certaines dettes à court terme; et il s'en fut à son tour. Après cela, le ministre des finances fut M. Loucheur qui, pendant les dix-huit jours du mois de décembre où il exerça ses fonctions, ne déposa pas moins de huit projets financiers. Un seul fut voté, et les autres mesures rejetées; et voilà M. Doumer qui s'installe rue de Rivoli — pour quitter le pouvoir au début du mois de mars de cette année-ci, après l'échec de sa proposition de taxe sur les paiements.

C'est ainsi qu'en 1925 on a essayé à peu près de tout, mais à l'heure où nous écrivons, rien de positif n'a été fait pour endiguer le torrent financier, sauf le vote d'un des projets Loucheur aboutissant à une augmentation considérable des impôts directs.

Il est une troisième phase, qu'on peut concevoir pour l'avenir, mais qui n'est certainement pas encore arrivée. La crise qui a sévi d'abord dans les finances puis en politique n'a pas

jusqu'à présent étendu son ombre pernicieuse sur la vie industrielle et commerciale de la France. Au contraire, la prospérité dont elle fait preuve à cet égard depuis quatre ans est véritablement remarquable. Sans parler des merveilleuses réalisations obtenues au cours de cette période dans le domaine qui lui est propre, celui des textiles, jetons un regard sur l'industrie qui de toutes a le plus souffert, celle de la métallurgie. En 1913, sa production de fonte était presque exactement la moitié de celle de la Grande-Bretagne : elle l'a dépassée de loin en 1925! En ce qui concerne l'acier, sa production en 1923 était considérablement inférieure à la production britannique. Mais le chiffre de 4 614 000 tonnes d'acier correspondant à l'année 1913 a passé en 1925 à celui de 7 299 000 tonnes — chiffre qui égale à peu près le rendement de l'industrie anglaise[1]. Record formidable, en vérité, à une époque de concurrence universelle et d'extrême dépression dans cette branche particulière, et bien remarquable sur ce terrain de lutte industrielle où les États-Unis, la Grande-Bretagne et l'Allemagne régnaient autrefois sans conteste.

Il n'en est pas moins certain qu'une nation, même aussi puissante qu'est la France, ne peut à la fois souffrir d'une crise financière et politique et rester indemne pour le reste. Des maladies de cette nature sont trop contagieuses pour qu'on puisse réussir à les isoler pendant longtemps. Le monde a été témoin, non sans une anxiété profonde, des épidémies terribles de cet ordre qui ont éprouvé l'Allemagne, l'Autriche et la Russie, en se propageant, comme on l'a vu, de la finance à la politique, et en s'étendant de là au commerce et à l'industrie.

Il est vrai que, lorsqu'un pays a réduit à néant la valeur de sa monnaie, le retour à une monnaie saine n'est pas, à en juger à la surface, une opération très difficile. Il y a un vide qui, semble-t-il, attend simplement d'être comblé. Mais bientôt cette nation découvre qu'il n'est pas de procédé plus gros d'angoisses et même de périls intérieurs que celui-là. Par exemple, pendant l'année 1925, l'Allemagne parut enfin posséder, après une longue orgie de dévaluation, une monnaie stable et équilibrée sur la base de l'or. Mais on estima que la circulation ainsi stabilisée ne pourrait se maintenir sans une

1. *Economist*, n° du 6 mars 1926, p. 454.

restriction du crédit, et le taux d'escompte de la Reichsbank fut fixé à 9 p. 100. On pourrait avec une égale exactitude représenter une mesure de ce genre comme nécessaire, ou désastreuse, ou sage. Il était sage de protéger la monnaie. Il était désastreux d'étrangler le commerce et le négoce par des taux élevés. Et il était non moins inévitable que les capitaux flottants, désintégrés et défaillants comme ils l'étaient devenus, exigeassent un rendement élevé. En tous cas, les plus sombres nuages s'amoncelèrent rapidement dans un ciel orageux. Au mois de juillet l'écroulement sensationnel du grand Trust Stinnes ébranla l'économie allemande. Le nombre des banqueroutes doubla. Et au début de 1926 on estimait que le nombre de gens entièrement ou en partie sans emploi, ou à la charge des chômeurs eux-mêmes, dépassait 3 500 000[1]. Tel est le danger qui finalement pourrait atteindre la France.

Quels sont, alors, les remèdes à appliquer à la situation actuelle? Des juges très autorisés, en Angleterre, estiment qu'il existe, dans la vie économique de la France, deux facteurs dont chacun offre un moyen commode de sortir de la difficulté. N'y a-t-il pas, disent-ils, les vastes réserves de l'épargne nationale, auxquelles on pourrait puiser? Et d'autre part les revenus actuels ne sont-ils pas imposés si légèrement qu'on pourrait, avec seulement un peu de bonne volonté, en tirer aisément de nouvelles ressources?

En ce qui concerne la première de ces deux idées, il est douteux qu'elle ait aujourd'hui gardé sa valeur. Léon Say, dans son rapport sur le paiement de l'indemnité de guerre de 1870, estimait à environ 10 milliards, à cette date, les placements français à l'étranger. Ces placements ne s'élevaient pas à moins de 45 milliards en 1914, ou à 40 milliards net si on déduit les sommes placées en France par des étrangers. Malheureusement le public, influencé par le gouvernement français et le consortium des banques, a investi cette formidable épargne de la plus mauvaise manière possible, en Russie, en Turquie, en Roumanie, en Autriche-Hongrie et au Mexique, etc., tandis qu'il n'en plaçait qu'un montant infime dans des pays plus sûrs comme les États-Unis d'Amérique, la Grande-Bretagne, le Canada, et autres. Comme résultat, la guerre a

1. *Times*, Revue financière de l'année, 9 février 1926, p. 15.

réduit ces placements en miettes en ramenant leur rendement antérieur, qui équivalait à environ 80 millions de livres sterling, à une somme sans importance.

Si l'on passe des placements à l'étranger à l'épargne intérieure, on rencontre l'opinion, universellement reconnue et devenue banale, que les Français sont une race économe. Mais au point de vue pratique, la question qui se pose aujourd'hui n'est pas de savoir ce qu'ils ont économisé dans le passé, mais de quelle épargne ils peuvent encore disposer. A cet égard on peut dire que, sur les 145 milliards que la France a dû emprunter pendant la guerre, elle-même en a fourni 80 p. 100 et l'étranger 20 p. 100. Depuis la guerre, une nouvelle somme de 150 milliards a été demandée à l'emprunt et souscrite surtout par les prêteurs français. Cette manière de procéder ne pouvait pas continuer indéfiniment, et ce fut précisément la raréfaction de l'épargne au début de 1924 qui détermina la crise même dont la France souffre aujourd'hui. Même si l'on attribue cette disparition au manque de confiance, cela revient au même au point de vue qui nous occupe, le capitaliste qui n'a pas confiance ne différant guère de celui qui n'a rien à placer.

La seconde des deux opinions que nous avons citées plus haut est, elle aussi, d'une valeur douteuse. L'idée que le revenu national de la France est très légèrement mis à contribution et qu'on pourrait aisément l'imposer dans une mesure beaucoup plus large qu'on ne l'a envisagé jusqu'à présent, prête à la critique.

Pour nous former une idée exacte de cette question, il faut d'abord connaître le montant du revenu national, puis le rapport entre ce dernier et les impôts; c'est la méthode la plus équitable pour apprécier le véritable fardeau qui, au point de vue fiscal, pèse sur les habitants d'un pays. Pour ce qui est du revenu national, nous ne pouvons qu'adopter les chiffres donnés par le ministère des finances. Voici ce qu'il dit à ce sujet : « Des études sérieuses, contrôlées et rectifiées par le service financier français à la Commission des Réparations, ont fixé le montant du revenu annuel des particuliers en France pour 1913 à environ 35 870 millions de francs[1]. » La charge

1. *Inventaire*, 1924, p. 107-8.

moyenne du contribuable français dans cette même année ayant été de 84 fr. 50 par tête, il s'ensuit que les assujettis payaient alors environ 9 p. 100 de leurs revenus, contre 7 p. 100 payés à la même date par les contribuables britanniques. En 1923 les chiffres vérifiés du revenu national fournis par la même autorité étaient de 125 500 millions de francs, et le rapport du produit des impôts à ce revenu des particuliers pendant cette année était un peu au-dessous de 16 p. 100 — le chiffre correspondant, pour la même année, étant en Grande-Bretagne de 18,8 p. 100.

La dernière année pour laquelle on ait des chiffres suffisamment exacts est 1924, puisque les comptes de l'exercice financier de 1925 ne sont pas arrêtés avant le mois de juillet 1926, et que le budget de 1926, qui aurait dû être voté avant la fin de décembre dernier, n'est pas encore terminé. En 1924 les impôts directs ont produit 7 156 millions et les impôts indirects 17 653 millions, soit un rendement fiscal se montant au total à 24 809 millions. On peut y ajouter les recettes nettes provenant des monopoles d'État, mettons 1 600 millions, de sorte que le produit total de la taxation réelle a été en 1924 de 26,5 milliards.

En ce qui concerne le revenu total des particuliers en France pour cette même année, le journal l'*Economist* (15 mars 1924, p. 576) est arrivé au chiffre de 140 milliards comme évaluation assez sûre, tandis que de son côté M. François-Marsal, ancien président du conseil et ancien ministre des finances, dans une lettre au *Times* (20 février 1925) l'estimait en gros à 143 milliards. Acceptons le chiffre de 140 milliards, bien que des experts très qualifiés indiquent une somme considérablement plus élevée. En conséquence nous arrivons à cette conclusion que le rendement réel des impôts en France en 1924 ayant été de 26,5 milliards, et le véritable revenu des particuliers étant de 140 milliards, le rapport des impositions à ce revenu est de 18,7 p. 100. Ce chiffre ne comprend pas les impôts départementaux et communaux, qui se montent à environ 3 milliards.

Ceci étant, comparons ces chiffres au fardeau fiscal de la Grande-Bretagne pendant la période correspondante. En cette même année, l'*Economist* (5 avril 1924, p. 726) estimait que

les impôts perçus par l'État absorbaient 18,5 p. 100 du revenu des particuliers. Il apparaîtrait ainsi que le fardeau fiscal en France, par rapport au revenu national, était à très peu de chose près le même qu'en Grande-Bretagne.

Si l'on compare le montant réel des impôts perçus en 1913 à celui de 1924, il semble que, dans le premier de ces deux exercices, il ait été de 3,5 milliards, alors qu'il a été de 26,5 milliards en 1924. Ainsi en dix ans les recettes provenant des impôts ont augmenté plus de sept fois, si on les mesure en francs, dont la dépréciation était de trois fois et demie, en se basant sur le taux moyen du change en 1924. L'argument à tirer de ces chiffres paraît être, non point que la France ne peut pas être imposée davantage aujourd'hui, mais qu'en tous cas pour ceux qui paient les impôts (car il se produit de l'évasion) le chiffre est très élevé et le fardeau pesant.

Il existe encore une autre théorie, très en faveur en Angleterre : c'est que la charge fiscale en France est à tout le moins si mal répartie entre contributions directes et indirectes qu'on pourrait escompter une sérieuse augmentation de recettes d'un meilleur aménagement de ces impôts, les uns par rapport aux autres. Mais le lecteur étranger ne doit pas se laisser induire en erreur par la distinction entre impôts « directs » et « indirects » observée dans la comptabilité budgétaire en France. Par exemple aucun des droits très élevés de succession ne rentrent dans les contributions « directes », pas plus que l'impôt cédulaire sur le revenu des valeurs mobilières. A la vérité, si nous faisons le compte des impôts sur la « richesse » consistant en ce que nous appellerions impôts « directs » plus la taxe de luxe, leur ensemble représente environ 51 p. 100 du total des impositions courantes. Si l'on ajoute à cela les taxes sur les articles « non indispensables » de consommation, tels que l'alcool et le tabac, la proportion est de 70 p. 100, les 30 p. 100 qui restent étant prélevés sur des articles de consommation pure et simple. C'est là une répartition qui ne laisse guère de place à une tentative de redressement entre les deux grandes catégories d'impôts.

La démonstration, au point où nous l'avons amenée, équivaut en somme à dire qu'on n'a pas sous la main de méthode toute prête pour porter remède à la situation. Cependant

le déficit, ainsi que l'a déclaré le précédent ministre des Finances [1], s'augmente en fait pour l'année 1926 de six milliards.

Le problème à résoudre présentant donc de grosses difficultés, certains moyens énergiques se sont naturellement recommandés à l'attention de beaucoup d'esprits : ce sont ces moyens qu'il convient maintenant de passer en revue.

Le premier des remèdes qui ont été proposés est l'impôt sur le capital, mesure vivement préconisée par le parti socialiste, qui est puissant au sein de la Chambre des députés. Ce serait dépasser notre dessein que de discuter ici les avantages ou les inconvénients de l'impôt sur le capital : les questions qu'il soulève sont d'ailleurs familières à tout le monde. Il suffira de faire remarquer que, en ce qui concerne la France, deux fois au cours de la législature de 1925 des impôts sur la fortune ont été proposés par les ministres au pouvoir. La première tentative se produisit en avril 1925, date à laquelle M. Herriot proposa un impôt sur le capital, réparti en vingt versements trimestriels, dont le produit devait être appliqué au remboursement de la dette. Sur cette question le cabinet a été renversé immédiatement. La seconde expérience fut tentée en décembre 1925, par M. Loucheur, qui fit voter par le Parlement une augmentation spéciale des impôts directs qui donnerait 3 milliards, devant être consacrés à l'amortissement de la dette. L'opération consistait à élever de 50 p. 100 l'impôt des trois principales cédules du revenu, plus 20 p. 100 du taux de l'impôt général sur le revenu (qui correspond à la surtaxe britannique) sans parler d'un doublement des redevances minières. Bien que M. Loucheur ait en fait réussi à faire voter ces taxes nouvelles, l'opinion publique en fut à ce point scandalisée qu'il dut se retirer presque immédiatement, après avoir déposé des projets supplémentaires tendant à l'augmentation des impôts directs. Ces deux exemples montrent qu'un impôt sur le capital n'offre guère de chances d'être une solution praticable.

La solution extrême qui vient ensuite est celle que préconise un ouvrage récemment publié sous les auspices de l' « American Institute of Economics » et qui est intitulé :

1. M. Doumer, *le Temps* du 31 janvier 1926.

Le problème de la dette française. Les auteurs de ce travail estiment que seule une « opération majeure » peut sauver la France, et ils proposent : 1° « une réduction arbitraire de l'intérêt dû sur l'ensemble de la dette intérieure à un taux uniforme de 2 p. 100 »; 2° « l'imposition d'une surtaxe spéciale aux gros revenus ». En vérité, une amère pilule à faire avaler à la France!

Faut-il un commentaire à ces propositions? Il serait d'abord assez difficile de calculer le montant de l'économie que réaliserait la première de ces propositions. Une analyse de la dette perpétuelle montre qu'elle peut être répartie en cinq catégories rapportant des taux d'intérêts différents, de 3 à 6 p. 100. Puis vient la dette à long terme, représentée par des annuités qui se capitalisent à des taux variant entre 5 et 7 p. 100. L'intérêt sur la dette à court terme revient à une moyenne de 6 p. 100 environ; cela est également vrai de la dette flottante, à l'exception des prêts de la Banque de France qui sont soumis à des arrangements particuliers et ne seraient pas affectés par le plan en question. En prenant dans son ensemble la dette intérieure, on voit que l'intérêt qu'elle rapporte, à savoir le taux nominal d'intérêt sur la valeur nominale des titres, se monte à une moyenne qui approche de 5 p. 100; la réduction à 2 p. 100 des intérêts à venir réaliserait en chiffres ronds une économie de 7,5 milliards. Mais comme cette réduction réduirait à son tour le rendement de certaines taxes, le gain net peut être évalué à 6,5 milliards. La surtaxe spéciale proposée en second lieu pourrait peut-être produire 1,5 milliards. Bénéfice total pour le budget, 8 milliards.

Il est toutefois à peine vraisemblable qu'un tel projet de répudiation partielle puisse être accepté aujourd'hui, quoi qu'on en pense d'autre part au point de vue de l'équité. N'oublions pas que, lorsqu'au mois de novembre dernier M. Painlevé a proposé une « consolidation » ou un moratoire pour les obligations à court terme remboursables en décembre, il a été sur-le-champ obligé de quitter le pouvoir.

Reste une troisième mesure, d'un caractère hardi, à laquelle M. Keynes a prêté récemment son appui. Il soutient que, malgré « la magnifique inflation » due aux ministres des Finances

qui se sont succédé, néanmoins « ils n'ont pas réussi, en dépit de tous leurs efforts, à déprécier d'une façon adéquate le pouvoir d'achat du franc à l'intérieur[1] ». Les dépenses budgétaires, jusqu'à concurrence de la moitié, sont, dit-on, « exprimées en francs[2] ». Si donc le franc pouvait se déprécier « de façon adéquate » à l'intérieur de la France, tout en étant maintenu à un taux de change fixe dans ses relations extérieures, le moyen pour le gouvernement français d'en sortir serait, d'après l'argumentation de M. Keynes, de faire face à ses obligations intérieures avec des francs encore plus dépréciés qu'ils ne le sont à l'heure actuelle.

La valeur de ce raisonnement dépend évidemment de l'exactitude de la déclaration au sujet de la fixité des obligations de l'État exprimées en francs. Malheureusement cette fixité est fortement exagérée. Ni les frais d'administration civile, ni les dépenses militaires, ni les sommes engagées dans la reconstitution des régions dévastées ne sont fixés en termes de francs. Pour la charge de la dette, elle est, à vrai dire, libellée en francs en ce qui concerne les rentes perpétuelles et les emprunts à long terme. Leur service, toutefois, n'absorbe que 7,5 milliards pour 1926, sur un ensemble d'intérêts à échoir dont le montant, d'après les calculs auxquels s'est récemment livré M. Caillaux, ne serait pas inférieur à 22 milliards, y compris les pensions, etc.[3], bien que le chiffre des prévisions budgétaires ait été de son côté fixé à 19,8 milliards. M. Caillaux a ajouté ailleurs que, si l'on examine la charge de la dette, le volume des engagements à court terme de l'État français, constamment renouvelables à des taux variables d'intérêt, enlève tout l'attrait que pourrait offrir la dépréciation de la monnaie[4].

Il s'ensuit que si un simple tiers du service de la dette sur l'ensemble des dépenses budgétaires est tout ce qui est fixé en francs d'une manière permanente, un système qui présume que le montant des dépenses est fixé pour moitié en francs n'est guère fait pour sauver la situation.

1. *Nation*, 9 janvier 1926.
2. *Id.*, 16 janvier 1926.
3. *The Banker*, janvier 1926, p. 24.
4. *English Review*, février 1926, p. 168.

Jusqu'ici donc nous sommes arrivés à cette conclusion qu'il n'y a pas de raccourci à prendre pour atteindre la solution du problème financier, ni aucun remède instantané à trouver. Ceci étant, qui veut découvrir une issue praticable doit scruter d'un peu plus près les données du problème. Ce n'est certes point là tâche facile, étant donné l'obscurité qui règne dans les comptes des finances, les déclarations divergentes des ministres des Finances successifs, et la rapidité avec laquelle d'éphémères projets financiers se suivent sur la scène.

Le projet de budget de 1925 n'était pas satisfaisant, comme sans doute M. Caillaux ne le savait que trop, lui qui en avait hérité et avait dû le faire accepter à toute force par le Parlement, avec presque sept mois de retard. En effet, alors que la balance des comptes semblait assurée, le budget était trompeur d'un côté comme de l'autre. Pour compenser cette situation à laquelle il n'avait pu se dérober, M. Caillaux prépara un « budget de vérité » pour 1926, avec un déficit avoué d'environ 3,3 milliards, auquel il proposait de parer au moyen de nouvelles taxes suffisantes, presque entièrement de l'ordre des impôts directs, au sens large et anglais du mot. Mais il tomba au mois d'octobre 1925, avant d'avoir pu réaliser son dessein; et bien que de nombreux projets de budget aient paru depuis cette date, rien n'a été fait jusqu'à la fin de mars de cette année — sauf du moins la mesure partielle due à M. Loucheur dont il a été question plus haut.

La bataille budgétaire a porté sur les problèmes suivants. D'abord comment allait-on combler le déficit en perspective pour l'exercice 1926? Puis, derrière cette question, une autre, dont il n'a pas encore été parlé, s'est révélée et s'est glissée sans bruit au premier plan. De très gros remboursements viennent à échéance en 1926. Comment y faire face?

On sait déjà que sur les 6 milliards et davantage de bons à court terme, exigibles en mai, plus de 3 milliards ne seront pas renouvelés et devront être remboursés. En outre, il existe des engagements « commerciaux » à l'étranger, d'une nature compliquée, et dont la France doit s'acquitter vis-à-vis de la Grande-Bretagne, de l'Uruguay, du Canada et de l'Égypte. Devant les fluctuations désordonnées du cours du franc, personne n'est à même de prédire la somme de francs

qui sera nécessaire à cet effet — mettons 1,25 milliards. Ajoutez à cela de fortes annuités dues aux États-Unis du chef de l'emprunt 8 p. 100 de 1920 et de l'emprunt 7 et demi p. 100 de 1921 — à moins que peut-être ces sommes ne soient englobées dans un règlement général des dettes interalliées. Ce n'est pas tout. Le Crédit National, les chemins de fer, le « compte spécial » pour les expéditions du Maroc et de la Syrie, appelleront des dépenses supplémentaires : le total général qu'il faudra trouver en 1926 est, si l'on veut, de 7,5 milliards. Comment se procurer ces ressources extraordinaires? La réponse est donnée par l'analyse des comptes de la Trésorerie en 1925, car cette année-là on fit face à des charges analogues en obtenant des avances de la Banque de France, sous forme de billets de banque. Il faudra avoir encore recours à ce procédé en 1926 à moins qu'on n'obtienne un supplément suffisant d'une forte augmentation des impôts.

C'est, sans nul doute, parce qu'il était informé de cette menaçante situation, que M. Doumer, au mois de janvier 1926, proposa un accroissement considérable de contributions indirectes. Son projet consistait : 1° à incorporer les 3 milliards des « impôts Loucheur » aux prévisions budgétaires de 1926; 2° à prélever 4,4 milliards au moyen d'une nouvelle « taxe sur les paiements » en même temps qu'une taxe à l'exportation, et 3° à élever les droits sur les tabacs, etc. De toutes ces mesures on attendait 8,8 milliards. Sur cette somme 4,3 milliards serviraient à combler le déficit budgétaire, tandis que les 4,5 milliards restant seraient employés pour régler les 7,5 milliards de dettes venant à remboursement en 1926. Quant au solde de ces dettes qui resterait à découvert, il y serait pourvu, on le présume, par de nouvelles émissions de billets.

Ce projet de taxe sur les paiements ne tarda pas à devenir le centre de la tempête politique, en dépit d'une déclaration du ministre qui disait : « Le rendement que donnera cet impôt est, je le répète, indispensable, car nous allons avoir à faire face à des échéances auxquelles la Trésorerie sera impuissante à parer sans ce secours[1]. » Ce plan avait été établi à l'exemple de la Belgique. Il consiste à établir une taxe de

1. M. Doumer, discours à la Chambre, reproduit dans *le Temps*, 1er mars 1926.

1,20 p. 100 payable par l'acquéreur sur toutes les ventes, sauf dans le commerce de détail, par l'apposition de timbres sur la facture. Cette taxe diffère de la grande taxe actuelle sur le chiffre d'affaires, en ce sens que cette dernière est due par le vendeur sur le montant total de ses affaires pendant l'année. En dépit des représentations urgentes du Gouvernement, cette proposition fut rejetée par la Chambre au début de mars, et le ministère tomba.

On peut tirer de cet épisode une leçon importante. Soudainement, au centre même du tourbillon et au-dessus du chaos, apparaissait un plan pratique qui non seulement permettrait d'équilibrer le budget, mais laisserait un excédent à appliquer à la réduction de la dette. Ce projet était déposé par un homme d'État qui prenait ses responsabilités; ce système fonctionne normalement de l'autre côté de la frontière, en Belgique; il n'a pas été, à vrai dire, voté à la Chambre française, mais le Sénat l'a adopté. La situation, après tout, n'est pas aussi désespérée qu'elle peut le paraître. Il faut d'ailleurs prendre garde d'oublier que, dans le cadre d'un budget normal en France, il se produit toujours automatiquement un certain remboursement de la dette. Le fonctionnement régulier de la caisse d'amortissement amène l'extinction progressive de la rente amortissable; il en est de même pour les annuités à verser au Crédit National, aux sinistrés, aux divers organismes qui ont consenti des avances à l'État, et aux compagnies de chemins de fer. Il y a encore la dette des pensions, dette viagère qui tend à diminuer à mesure que se réduit le nombre des bénéficiaires. Au total, d'après les déclarations de la Commission des finances du Sénat en 1924, les remboursements en capital sous ces différentes rubriques s'élevaient à un peu plus de 2 milliards de francs.

En regard de ces considérations réconfortantes, un facteur puissant peut sembler, à première vue, s'exercer en sens contraire. En effet, jusqu'à présent nous n'avons rien dit au sujet d'un paiement quelconque de la France du chef de sa dette extérieure envers les États-Unis et la Grande-Bretagne, qui en 1924 se montait à £ 1 400 000 000 et qui s'accroît régulièrement par l'accumulation des intérêts non payés. Supposons

que la France réussisse à régler cette affaire par une transaction qui lui ferait verser £ 12 500 000 par an à la Grande-Bretagne, et (mettons) £ 15 000 000 aux États-Unis. Elle pourrait consacrer à l'acquittement de ces obligations les recettes provenant des annuités Dawes — sommes qui, si l'on suit la sage méthode inaugurée par M. Caillaux, ne seront vraisemblablement pas comprises dans les prévisions du budget ordinaire des recettes pour l'exercice 1926.

Mais combien le Plan des Experts rapportera-t-il à la France? Espérons, en mettant les choses au mieux avec le même optimisme que lord Bradbury, que le rendement total du Plan dans une année normale ne sera pas inférieur à 50 p. 100 des sommes dues. Après déduction des charges de priorité, il resterait une somme de £ 51 500 000, sur laquelle la part de la France, aux termes de l'accord de Spa, serait de £ 27 000 000. Dans cette hypothèse, les recettes encaissées par la France grâce au produit du Plan des Experts couvriraient tout juste ses paiements envisagés à la Grande-Bretagne et aux États-Unis.

Un autre élément de la situation qui peut nous inciter à l'espérance est la possibilité d'obtenir un rendement plus élevé des impôts existants en améliorant les méthodes de perception. Sur le produit total du budget des recettes, dont les prévisions pour 1926 se montent à 32,7 milliards [1], les contributions proprement dites (sans parler du rendement des monopoles, qui pourrait être bien plus élevé qu'il ne l'est à l'heure actuelle) rapportent pour leur part 27 milliards. Il y a largement place pour des améliorations possibles dans la perception même. Par exemple l'examen du rendement des contributions « directes » donne lieu à des remarques surprenantes. Les différentes cédules de l'impôt sur le revenu sont inscrites dans les prévisions budgétaires de 1926 pour les chiffres suivants :

Propriété foncière.	815 000 000	francs.
Bénéfices industriels et commerciaux. .	1 950 000 000	—
Bénéfices agricoles.	61 000 000	—
Traitement et salaires, etc	240 000 000	—
Professions libérales.	146 000 000	—

1. Document n° 1990, rapport à la Chambre des députés sur le budget de 1926, p. 307.

Le fait digne de remarque est que l'agriculture, qui représente à peu près la moitié de la France industrielle, fournit une faible fraction des recettes, tout en échappant entièrement à la taxe sur le chiffre d'affaires qui donne le rendement le plus élevé de beaucoup, puisqu'on en attend 4,4 milliards pour l'exercice 1926. En 1925, le rapporteur-général du budget [1] écrivait que c'est à peine si l'impôt sur les bénéfices agricoles a été perçu jusqu'à présent. Et il donnait comme exemple le département des Landes sur un point de la France et le département de la Meuse sur l'autre pour lesquels 31 et 108 contribuables respectivement versaient quelque chose au titre de l'impôt sur les bénéfices agricoles!

Voyons maintenant quel est le prélèvement de l'impôt sur le revenu des valeurs mobilières. Cet impôt, pour des raisons d'ordre technique, n'est pas compris dans les contributions directes, mais rentre dans la catégorie des droits d'enregistrement. Il existe trois sortes d'impôts sur les valeurs mobilières : un droit de timbre de 0,12 p. 100 sur la valeur nominale du titre, une taxe de transmission de 0,84 p. 100 sur la valeur négociable du titre, fixée d'après le cours moyen de l'année précédente; et finalement il y a l'impôt cédulaire, qui est de 12 p. 100 pour le moment, y compris le double décime. Ces impôts sur les valeurs françaises et étrangères, pris dans leur ensemble [2] ont produit 2,8 milliards en 1925. Comme ce sont les sociétés elles-mêmes qui avancent tous les trimestres au gouvernement les sommes dues au titre de l'impôt cédulaire, il ne se produit pas de fraude en ce qui concerne les valeurs françaises et les valeurs étrangères abonnées. Il peut toutefois s'en produire du côté des valeurs étrangères non abonnées, puisque leurs coupons peuvent être touchés à l'étranger à l'insu du fisc.

Mais la fraude s'exerce surtout sur deux terrains : d'abord du côté des droits de succession, les déclarations ne portant pas toujours sur les titres au porteur; puis à l'égard de l'impôt général sur le revenu, car beaucoup de contribuables ne déclarent pas le revenu qu'ils tirent de ces mêmes titres au porteur.

On peut donc dire, pour résumer, que : 1° en ce qui regarde

1. *Document parlementaire*, n° 537, p. 10.
2. Voir *le Temps* du 10 février 1926.

l'impôt cédulaire, principalement prélevé sur les dividendes, il ne se produit pas de fraude; 2° pour les droits de succession, il y a fraude dans la déclaration des valeurs au porteur; 3° dans l'application de l'impôt général sur le revenu, il y a fraude de la part des détenteurs de valeurs au porteur lorsqu'ils font leur déclaration.

Après avoir donné ces détails, on ne peut que noter et approuver un jugement très important porté sur ce sujet par le rapporteur général dans le document cité plus haut (n° 537, p. 12), à savoir que : « Il est manifeste que, si tous les Français payaient ce qu'ils devraient payer, nous aurions une situation merveilleuse et la charge serait bien plus légère pour tout le monde. Ce sont l'évasion fiscale et la dissimulation qui nous obligent à tant demander. »

Les conclusions pratiques à exprimer sur le problème tout entier sont les suivantes :

1. Le besoin primordial des finances de l'État français est la clarté des comptes. On devrait déchirer le voile qui sert à dissimuler tant de dépenses supplémentaires. Qu'on révèle tout, sans rien garder de secret. C'est la base de toutes les autres réformes.

2. La confusion qui règne dans la comptabilité n'est égalée que par la dispersion de l'autorité. Voici en effet ce qui se produit. Le ministre des Finances dépose le projet de budget pour l'exercice 1926, qui forme un volume copieux et complet de 543 pages. La Chambre renvoie le projet à la Commission du budget, dont le rapporteur général rédige une critique d'ensemble, qui ne prend pas moins de 376 pages, appuyée par d'autres dissertations critiques portant spécialement sur chaque chapitre du budget. Ainsi déchiré en morceaux, le projet revient devant la Chambre. Les députés refont un budget, qu'ils passent aux sénateurs. Au Sénat, tout le mécanisme critique est à nouveau mis en mouvement, et un autre budget est renvoyé à la Chambre; alors pendant des mois le budget tiraillé et en loques flotte et fait la navette entre les deux Chambres. C'est là ce qu'il faut arrêter à tout prix. Napoléon lui-même, avec toute son énergie, n'aurait pu tenir tête à un éparpillement pareil. Il devrait y avoir une seule autorité responsable, comme au Parlement britannique.

3. Les dépenses des régions libérées devraient être réduites au strict minimum. Jusqu'à la fin de 1925[1], 145 milliards avaient été dépensés de ce chef, sur lesquels environ 76,5 milliards étaient allés aux reconstructions proprement dites, et 68,5 milliards aux pensions et aux intérêts. Apparemment la France a l'intention de dépenser 20 autres milliards en reconstruction. Et pourtant il est constaté, du moins dans un rapport officiel du gouvernement britannique, que « à l'heure actuelle (juillet 1925), à toutes fins pratiques et du point de vue économique, on peut considérer la reconstruction purement industrielle comme achevée, à très peu de chose près ». Tout en continuant à assurer le service indispensable des pensions et celui des intérêts dus pour les emprunts déjà faits, l'État pourrait sûrement faire désormais retomber la charge de toute reconstruction sur les départements eux-mêmes, redevenus prospères.

4. Même à cette heure de crise, que la France fasse des propositions en vue du règlement de sa dette envers les États-Unis et la Grande-Bretagne. En effet, faute d'un tel règlement, elle ne peut réellement équilibrer ou même élaborer son budget — ni, par voie de conséquence, stabiliser le change. Les recettes à provenir du plan Dawes lui en offrent l'occasion.

5. Puis, que son objectif essentiel soit d'équilibrer son budget au moyen de meilleures méthodes de perception de l'impôt, particulièrement en ce qui concerne les bénéfices agricoles et le revenu des valeurs mobilières.

6. Simultanément, il lui faut utiliser sa grosse réserve d'or, ainsi que l'a vivement conseillé M. Keynes, pour arriver à la stabilisation du change.

7. Le moment sera alors venu de réduire par une opération de consolidation (funding) le taux élevé que sa dette flottante et à court terme présente par rapport à sa dette perpétuelle et à long terme. Cela serait rendu bien plus aisé à mesure que s'élèverait son crédit avec l'adoption des propositions précédentes.

8. La France devrait aussi étudier la cession, à titre temporaire ou définitif, de ses monopoles et des entreprises

1. Document n° 1990, 1925, p. 14.

industrielles d'État à des particuliers, à des conditions convenables et très probablement avantageuses.

9. Mais des réformes techniques de cette nature, si excellentes qu'elles puissent être en elles-mêmes, ne répondent pas à toute la situation. Tôt ou tard, le problème intérieur de la France, à moins qu'on ne s'y attaque sans délai, deviendra d'ordre international, et même si on s'y attaque dès maintenant, il restera d'un intérêt international. Car à la finance internationale reviendra la tâche, négligée et méconnue depuis si longtemps, de s'occuper de l'Europe comme d'un ensemble. Le désordre chaotique des monnaies, le gaspillage d'or, ces barrières de tarifs qui s'érigent partout, cette répartition défectueuse du crédit, cet égarement de l'épargne populaire, cette prodigieuse démence qui se donne libre cours dans la multitude des budgets européens, ces formidables maux des dettes réciproques entre nations que la guerre leur a léguées — tous ces problèmes-là, il faudra que demain s'en saisisse cette « haute » finance qui jusqu'à présent a visé trop bas. Espérons que la France ne devra pas, comme d'autres, entrer à l'hôpital, mais qu'ayant d'abord assuré sa propre guérison, elle consacrera son indomptable énergie à l'œuvre du rétablissement de la santé financière en Europe.

GEORGE PEEL

PROPOS DE THÉATRE

L'Atelier : *Je ne vous aime pas*, par Marcel Achard. La Petite Scène : *Bajazet, Le Cadi Dupé*. Les Mathurins : *Parce que*, par Jean Alley. Grand Guignol : *Le Chevalier Canepin*, par Henri Duvernois. Studio Champs-Élysées : *Têtes de Rechange*, par Jean Pellerin.

De nouveau, l'Atelier remporte deux très grands succès. Charles Dullin y triomphe dans la pièce de Pirandello : *Tout pour le mieux*; et sa troupe a déjà triomphé dans la profonde et séduisante comédie de Marcel Achard, si triste sous sa fantaisie exacte, et sa connaissance désabusée des cœurs les plus faibles ou les plus tendres. *Je ne vous aime pas...* Quel est celui ou celle qui n'aime pas, dans ce conflit simple et sombre? Est-ce Cadet? cet infidèle, ce jouisseur pris à son propre piège? Est-ce Florence, coquette capricieuse et vénale? Est-ce Lucie qui, ayant trop aimé Cadet, tente en vain de se consoler de son abandon, en acceptant l'amour timide, inquiet et jaloux d'un modeste amoureux, si dévoué mais si triste de sentir qu'il n'est pas, ne sera pas aimé? Oui : qui est-ce qui n'aime pas, dans tous ces sentiments et dans tous ces personnages? Je vais vous le confier : c'est l'Amour. L'Amour n'aime pas ces pauvres humains; pas du tout. Et, sans pitié, imperturbable et cruel, il se divertit à les faire souffrir, hésiter, désirer, regretter, pleurer... Il se délecte à tout embrouiller, à rendre l'un amoureux quand l'autre a cessé d'aimer, à marier l'indifférence à la passion, et le dévouement à l'ingratitude... L'Amour est un brouilleur de cartes incor-

rigible. Dès que, invisible, il entre en scène, rien ne va plus; tout s'emmêle, se disloque, s'envenime; en tous sens, ses flèches volent, agacent, piquent, horripilent ou transpercent. Les hommes et les femmes qu'il a choisis, pour s'en amuser, tournent en rond dans une arène sentimentale, où tout les étonne, les attire, les attise et les guette; et pour la plupart ils sont bien sûrs d'être sacrifiés à la fin de la fête, sans y avoir presque rien compris, et d'avoir fait les frais sans le savoir du spectacle du dieu cruel. Cette impression, déjà si fortement ressentie en écoutant ce charmant chef-d'œuvre de *Voulez-vous jouer avec moâ*, nous l'éprouvons de nouveau. Un matin, à l'aube, Lucie, en un atelier modeste, Lucie attend son amant Cadet. Il rentre : demi-ivre; et en quelques phrases, quelques mots, quelques gestes, en son ivresse douce, nous révèle tout de suite ce qu'il est, ce Cadet tant aimé par Lucie; il dévoile son égoïsme, son désir enfantin d'adulations, l'importance qu'il attache à plaire, la haute idée qu'il a de lui-même et qu'il souhaite tant que l'opinion des autres renforce encore. Lucie l'approuve, l'admet, l'admire, le sert. Il va dormir. L'amoureux de Lucie arrive, avec un humble bouquet, Lucie est douce, Lucie est bonne, mais elle ne peut que désespérer aimablement ce fidèle ami puisqu'elle est toute à Cadet, à ce faible Cadet qui peut-être, tout en abusant d'elle, a besoin d'elle. On sonne encore. Et c'est Florence, Florence éclatante de beauté, de luxe, de hardiesse, de convoitise sensuelle à peine dissimulée. Florence a connu hier, à ce dîner prolongé si tard, le jeune peintre Cadet; elle possède, ô ironie, une madone admirable qu'il lui a promis de nettoyer, rentoiler, etc. Saint prétexte. Elle veut le voir, ce Cadet, tout de suite et lui parler. En vérité elle vient s'emparer de Cadet avec une candeur presque ménagère. Dès l'aube elle arrive ainsi, pour l'acheter, le dévorer, avec autant d'innocence que l'on fait l'acquisition d'un rôti ou d'un panier de cerises. Et Lucie sent bien cela tout de suite et que son Cadet va être dévoré, et elle-même, par-dessus le marché, la pauvre, jetée avec indifférence aux épluchures. Elle fait tout ce qu'elle peut pour lutter, ne pas recevoir sa rivale, puis la mettre à la porte, puis l'attendrir. Mais Cadet du fond de ses rêves a entendu de nouveau la voix tentatrice, celle qui caressa hier soir si délicieusement sa

vanité. Il se lève, il vient, expédie Lucie sous le prétexte d'un tableau à porter séance tenante. En vain Lucie résiste, des larmes plein la gorge. Il faut bien qu'elle obéisse à ce tyran ingrat, malgré tout vénéré. Elle s'en va; lentement, tristement, comprenant qu'elle ne reviendra plus jamais. Cadet et Florence sont seuls. Et d'abord il résiste, ce coquet de Cadet; il fait le fidèle, et puis le brave homme, et puis le cynique, et puis le dégoûté; cette Florence qui a eu tant d'amants, croit-elle donc que cela l'attire? Il aime Lucie. Bah! bien peu de minutes après avoir affirmé cela et déclaré à Florence : *Je ne vous aime pas*, bien peu d'instants après ces fermes propos, Cadet tient Florence renversée dans ses bras et murmure penché sur sa belle bouche : Pauvre petite Lucie... Et voilà. Le tour est joué. Mais Cadet tout ébloui par sa conquête oublie d'ajouter à ce furtif regret : Pauvre bêta de Cadet..., car il ne restera pas grand'chose de lui, Cadet, une fois que cette belle bouche l'aura bien goûté, et dévoré.

Second acte : luxe, amour, bonheur; même atelier, mais tout transformé : galant, élégant, à la mode, et Cadet le débraillé en aimable costume d'intérieur près de Florence toute claire et toute belle. Mais au cours des événements et des propos Cadet est bien forcé de comprendre ce qu'est Florence : avide, vaine, menteuse, tenant à son amant riche bien plus encore qu'à Cadet et à l'amour de quiconque. Robes, bijoux, vie luxueuse et facile, c'est cela que Florence aime, et quant à ce Cadet, bien au fond, bien au fond d'elle-même, maintenant qu'elle s'en est passé l'envie, elle se chuchote : « Je ne l'aime pas. » Et Cadet le sent bien; et aussi la rend-t-il au monsieur sérieux, au monsieur riche, qui peut se permettre de s'acheter une si belle poupée, bien trop belle pour le modeste Cadet. Adieu Florence! Oh! si proche pourtant encore, comme il est déjà loin, ce matin où Cadet faisant le coquet et le dédaigneux, affirmait : « Je ne vous aime pas... » Il est pincé, Cadet; et à son tour il aime. Il aime Florence telle qu'elle est, avec sa nature vile et vaine, et tout ce qu'elle représente de vie libre, de luxe, de joie. Aussi, lorsqu'elle sera venue lui dire adieu une dernière fois dans un petit café misérable et sombre où elle pénètre comme un beau papillon qui se serait égaré dans une cave, Cadet, qui, peut-être, caressait l'illusion de capturer

encore une petite fois cet être chatoyant, Cadet la voyant partir se sent enfoncer dans la nuit. Car Lucie va épouser l'amoureux fidèle qui, dans ce même petit café, vint demander à Cadet de la laisser, cette Lucie à peu près consolée, en sa consolation paisible!... Pour le moment Cadet est seul, seul avec ses regrets, seul avec la grimace de cet ironique Amour qui se moque de lui autant que du petit vieux falot occupé à la table voisine à écrire et déchirer successivement vingt lettres adressées à une jeune et fuyarde infidèle... Du courage, Cadet... Vous croyez que tout est fini. Certes, Florence, non seulement vous abandonne, mais elle vous a dégoûté de la vie humble, de la médiocrité honnête et tranquille, elle a fait en vous tout le mal qu'une femme peut faire. Mais la vie refleurit sur tout cela et peut-être serez-vous de nouveau heureux et si bête... Seulement, voilà! vous ne serez plus Cadet, vous serez l'Aîné... Florence a gobé votre jeunesse.

Les lecteurs de la *Revue de Paris* auront bientôt le plaisir de lire ici-même cette délicieuse comédie après l'avoir applaudie sans doute à l'Atelier. Elle y est jouée de façon parfaite. Mademoiselle Valentine Tessier est une superbe Florence, impudente et savoureuse à souhait. Mademoiselle Line Noro (qui, au début de la soirée, joue à ravir le proverbe de Musset : *Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée*) est une touchante et vraie Lucie, simple et résignée : la vie même. Et M. Michel Simon a joué avec un talent étonnant le rôle de Cadet. Quel merveilleux comédien! et que le léger zézaiement de sa prononciation très particulière donne de valeur à certains accents, à certains mots. Il est un acteur de premier ordre. Il a rencontré avec le type de Cadet un rôle où il a pu se révéler entièrement avec un multiple don d'ironie et de mélancolie, de vérité, d'exactitude et de fantaisie. Le dialogue de Marcel Achard est d'ailleurs le plus charmant du monde, plein d'esprit, d'imprévu et, constamment, de cette vérité plus près du réel que la réalité même. Pendant que l'on écoute *Je ne vous aime pas*, on rit, on sourit, on pleure; on a pitié, on dit « que c'est juste! que c'est vrai! que c'est affreux! que c'est drôle... » Et on s'en va, ayant vraiment vécu et visité dans ses chambres les plus secrètes, dont Marcel Achard possède les clefs mysté-

rieuses, un coin du palais de l'amour, à la fois magique et misérable.

***

La Petite Scène a représenté *Bajazet*. Et son programme porte en épigraphe cette remarque de Jules Lemaître : « L'impression serait plus forte encore à la représentation si, au lieu d'un décor largement ouvert, avec de simples tentures aux portes, et où l'on peut entrer comme dans un moulin, on nous avait mis sous les yeux quelque chambre secrète, pareille à une prison, avec d'étroites fenêtres grillagées et de lourdes portes de fer. » Xavier de Courville s'est inspiré de cette idée, si juste, et a resserré son beau décor en des proportions un peu étouffées, où d'un côté une haute porte, de l'autre un escalier menant à une galerie grillée, donnent bien l'impression de la prison et d'un désir inutile vers la liberté. Les couleurs des coussins, des tapis, des costumes, sourdes et violentes tour à tour, collaborent à la complète atmosphère d'étouffement et de désespoir. Il est difficile de jouer du Racine; néanmoins les acteurs de la Petite Scène ont très bien exprimé tout ce que cette singulière tragédie respire de passion, de sournoiserie, de duplicité dangereuse, et d'hésitante incertitude. *Bajazet*, c'est le drame de ceux qui ne savent pas choisir, qui ne se décident point à l'entier mensonge ou à l'entière franchise, à vivre ou à mourir. Roxane, elle-même, en sa puissance et sa violence, se perd en hésitant à sacrifier Bajazet, en lui offrant une dernière chance... Bajazet n'est qu'un flottant, un faible; Atalide est toujours suspendue entre la jalousie et le sacrifice, et Amurat entre les meilleures combinaisons. Madame Calvi a soutenu avec force — et souvent un peu trop d'éclat — le rôle terrible de Roxane, diadémée de flamme et vêtue avec une noble ardeur d'oranges empourprés; mesdemoiselles Fuster et Montlaur ont été fort bonnes en Zaïre et Zatime; M. Boulingre verdâtre et retors a été un remarquable Amurat; M. Alphand un bon Osmin. M. de Heeckeren a représenté en Bajazet l'incertitude même : son esprit et son cœur mi-partie amour-ambition-vie-mort (comme un sorbet de deux tons) s'extériorisaient dans les doubles couleurs d'un admirable costume carmélite et orangé; il a

racheté, par beaucoup de jeunesse et de grâce, une certaine gaucherie qui, d'ailleurs, ne seyait pas mal à ce Bajazet tout empêtré dans sa situation terrible. Et les gardes étaient merveilleusement affreux comme les personnifications des dangers et des trahisons. Mais l'expression même des beautés de la pièce, des splendeurs et des charmes raciniens, fut madame Jean Rivain dans Atalide. Exquise en sa « gandourah » de turquoise (au bleu fidèle) et ses gris de pigeonne prisonnière, en ses voiles dégageant ses beaux gestes mesurés et purs, madame Jean Rivain a modulé d'une voix flexible, et si douce bien que si nette, avec un sens parfait de la poésie aussi bien que des sentiments, ces vers si beaux, si secrets, si douloureux, et si passionnément torturés, ces vers qui font souvent songer à de longs rayons dans des ténèbres. Madame Jean Rivain a été délicieuse et admirable. Une fois de plus, la Petite Scène justement acclamée a donné à ses admirateurs une occasion de l'admirer et de l'applaudir. *Le Cadi Dupé* — gentil acte bouffe de Gluck — a terminé drôlement la soirée. Mais il ne m'appartient pas de parler musique... Néanmoins il m'est permis de complimenter les excellents chanteurs, les jolies femmes, les ravissants costumes et décors.

***

Si c'est une bonne farce que fait au Cadi méchant et dupé la malicieuse Zelmire, c'en est une bien mauvaise que le destin ironique inflige à l'héroïne du charmant petit acte d'Henri Duvernois, *le Chevalier Canepin*, que joue et que jouera bien longtemps encore, étant donné son si vif succès, le théâtre du Grand Guignol. Lucie est en voyage avec son amant Brinde; elle est jeune et douce; lui est mûr, vaniteux, avare et grinchu. Son charmant caractère se révèle à propos de toutes choses, des petites aux minuscules, d'un journal, d'un pépin dans une citronnade. Patiente, la petite Lucie accepte tout; le garçon, qui sert ce grotesque Brinde dans le hall de l'hôtel, accepte tout; mais un personnage, qui semblait lire un journal et observait et écoutait, lui, n'accepte pas. Il se lève; il se révèle, il envoie « paître » en quelques mots l'horrible Brinde.

Il s'assied près de Lucie, il la console, il lui parle avec douceur, avec délicatesse, lui offre sa vie, s'engage à lui donner le bonheur, la joie de vivre, la bonté, la tendresse, l'amour... Lucie, naïve, éblouie, savoure avec étonnement une sorte de rêve. Quoi! des hommes pareils à celui-ci existent donc? Ce n'était donc pas stupide, insensé, de croire qu'on pouvait les rencontrer un jour, que la vie pouvait être belle, jolie, ravissante, offrir des joies si tendres, et que les idées, les illusions des jeunes femmes pouvaient se réaliser, se résumer dans un être, par un être? Oh! Lucie, petite Lucie! ce n'était pas vrai! Le Chevalier Canepin n'est qu'un aimable aliéné échappé de son asile, et vous retomberez sous le joug de Brinde, devenu néanmoins plus doux, parce qu'il craignit de vous perdre. Et que de moralités l'on peut tirer de cette brève et charmante petite pièce! 1° Le chevalier Canepin n'est peut-être pas fou; mais les amants exquis, tels que lui, doivent être mis au secret, à l'écart de la société, sans quoi les hommes dits « sensés » souffriraient trop de la comparaison; 2° N'y a-t-il que les fous qui soient capables de combler le rêve féminin? 3° N'y a-t-il pas de joie possible dans l'amour, puisque, à peine entrevue, cette joie, elle s'évade, ainsi que le Chevalier Canepin?

Cet acte a été fort bien joué par mademoiselle Jacqueline, MM. Sellier et Serger, le dialogue est du meilleur Duvernois ironique et sensible. Grand succès.

***

Au théâtre des Mathurins — où réussit brillamment, à présent *Monsieur de Saint-Obin* — une pièce, signée Jean Alley et s'appelant *Parce que...*, a été représentée cet hiver et a fait beaucoup parler d'elle. Les jeunes gens, tout de suite, l'applaudirent et elle leur plut tellement, que j'en connais plusieurs ayant assisté à cette pièce au moins vingt fois. C'est dire combien le talent de Jean Alley est représentatif de la jeune génération. Je sais bien que Jules Berry, que Suzy Prim jouaient le rôles des amoureux... et que Suzy Prim est bien jolie et qu'elle joue avec beaucoup de capricieuse vérité et par moment de fantasque profondeur — et que Jules Berry est un plus qu'excellent acteur, au talent violent et expert, à la fois âpre

et séduisant, insupportable et irrésistible. Le rôle du séducteur — joueur — fugace — aimant — irresponsable — inconscient et fort, héros de la pièce, lui allait comme un gant. Mufle avec grâce, à la fois oublieux et fidèle, et vraiment capable de tout, c'est-à-dire d'être, avec cynisme, profondément moral, comme l'instinct, comme la nature... Voilà le garçon. Et Suzy Prim! qu'elle fut jolie sous l'aspect de cette petite femme qui se croit grande, et s'imagine de taille à supporter, avec un mari raseur, son amant, frère de ce mari, amant dès avant le mariage, Jules Berry, enfin, et un petit secrétaire intelligent devenu à son tour amant — pis aller — en l'absence du vrai, du seul! Cette pièce, au début déplaisante, si directement sensuelle qu'elle en est cynique, peu à peu s'élève jusqu'au sentiment, jusqu'à la douleur, jusqu'à la vérité. Les vaines conventions sociales — auxquelles sont, en somme, si attachés les gens libres — cèdent devant l'amour sincère, et les amants s'en vont, être ailleurs heureux ou malheureux, mais ensemble, mais sans mensonge, dans l'entente d'un amour qui ne fut pas toujours beau, ni pur, mais authentique. Et c'est cela je pense le *Parce que* du titre et du mot de la fin : certains êtres essaient d'établir leur vie selon les rites sociaux et commodes, en gardant leur amour « en marge ». Mais il arrive un moment où cet amour, s'il est grand et vrai, fait tout craquer et reprend ses droits absolus... *parce que* il est l'Amour et *parce que* des êtres véridiques ne peuvent pas longtemps accepter une vie en dehors de la plus forte et essentielle vérité.

Madame Jean Alley a écrit sur ce thème des dialogues d'une subtile brièveté, très directs, et qui, en des formules concises, resserrent maintes choses substantielles. De l'esprit, de l'ironie, de l'amour (très *moderne* mais malgré tout *lui* quand même), de l'inexpérience, de la malhabileté, de la saveur : enfin beaucoup de talent... Jean Alley nous doit des œuvres de rare qualité, à la fois frivoles et profondes, et qui nous feront songer et réfléchir sous leur apparente impudeur, parce que... oui! Parce que....

Ravissants décors de M. Franck.

***

Combien je me suis amusée à *Têtes de Rechange!* Jean-Victor Pellerin nous avait déjà donné d'autres occasions d'apprécier son talent caricatural et souvent profond, d'un comique direct et si ironique sous la farce imprévue de l'invention. L'auteur d'*Intimité* a repris en *Têtes de Rechange* son idée neuve et cinématographique d'extérioriser les rêves, les pensées de ses personnages et de les rendre visibles (telles les superpositions d'images sur l'écran, pensées, souvenirs, rappels d'une scène ou d'une péripétie dans un film). Il est fort intéressant, en plus du divertissement très original que nous donne cette pièce, d'y constater l'influence de l'art muet sur l'art théâtral, des ombres sur les vivants, et des rêveries sur ce que l'on croit je ne sais pourquoi être la réalité. Des effets de « ralenti », toujours comme au cinéma, nous aident à comprendre, par instants, que la notion de la durée cesse d'être semblable pour les deux acteurs qui sont en scène. L'oncle, ennuyeux, reste un pied en l'air en croisant sa jambe, et ses gestes semblent se suspendre à des syllabes qui ne sortent plus de sa bouche qu'avec une exaspérante lenteur. C'est que, pendant ce temps, ce long temps, son neveu, échappant en songe éveillé à cette conversation fastidieuse, voit alors défiler devant lui des gens : des gens fantasques et divers que viennent de susciter un mot, une image, un objet... C'est un sujet très simple, on le voit : Ixe jeune homme, qui a fait fortune rapidement dans « les affaires » les plus diverses, reçoit la visite d'un oncle provincial resté assez ancienne mode. L'oncle lui demande conseil pour des placements; conversations, discours, phrases de l'oncle « vieux jeu »; impatiences du neveu moderne, brutal, et mal élevé... Si Pellerin n'est pas tendre pour les gens de cinquante ans, il ne l'est pas non plus pour ceux de vingt-huit. Son oncle et son neveu sont deux excellentes pochades. Oh! les phrases de l'oncle! sur le regret du passé, le changement de toutes choses, la politique, le Paris transformé, les nouvelles mœurs, modes, etc., ces phrases! leur sens et leur arabesque, leurs lieux communs, leur « interminabilité »! Ces phrases, je les connais toutes! je les ai toutes écoutées, entendues, je commence même à en

prononcer quelques-unes et non des moindres! Et ce neveu trop sincère, impoli, ennuyé, qui a besoin de gagner beaucoup d'argent, se gausse des sentiments, des devoirs, des idées, et tout en allant vite en besogne pour pouvoir s'amuser ensuite, néanmoins, ne s'amuse pas, s'ennuie, parce que, au fond, la réalité n'a jamais suffi à personne, même pas aux gens « pratiques »... Aussi la conversation de l'oncle « ralenti » (qui s'appelle Opéku, vous le saviez...) lui est-elle une occasion de plus de s'évader de cette ennuyeuse réalité, non pas dans un rêve fantastique, mais dans une *réalité autre*; il essaie de se croire différent, de s'échapper hors de son trop connu « lui-même »... Et cela appuie la thèse soutenue par Louis Codet dans son si délectable *Louis l'Indulgent* (charmant roman de sa jeunesse et qui vient de paraître, hélas posthume!...). Thèse affirmant que les seuls gens d'imagination sont les notaires, les banquiers, les avoués et les gens de bourse. En effet Opéku, qui ne travaille plus et vit en province du reste de ses rentes, Opéku n'a aucune imagination. Ixe, surmené, harassé de chiffres, combinaisons, téléphonages, radios, intrigues, achats, ventes, commissions... (oh! excellente, la scène du « travail »! cris et téléphones, sonneries, haut-parleurs et décisions brutes!...) Ixe se délasse à toute occasion dans le rêve. Opéku jadis mit des fonds dans une maison de chapeaux; Ixe a mieux; il a des têtes de rechange qui lui permettent d'oublier ce qu'il est, et de se mettre dans la peau des bonshommes les plus inattendus. Ixe et Opéku sont ainsi les deux compères d'une philosophique revue de music-hall, et les rêves de Ixe se réalisent sous nos yeux en une suite de sketchs très variés et tous plus amusants les uns que les autres, cachant sous leur comique ou leur pittoresque une satire aiguë de nos mœurs, de nos goûts, de nos sentiments. Que de vérités, d'aperçus subtils et forts, dans le texte écrit avec une netteté solide et brusque! J'aime moins le dernier acte au restaurant, un peu trop « Pirandellesque » à mon gré; mais, quand même, il est plein de substance (ainsi qu'il sied autour d'un dîner) et c'est un guignol savoureux.

Georges Vitray est un Ixe étonnant; Armand Bouchaud un parfait Opéku — et tous les autres acteurs sont à féliciter. Que cela est déconcertant! s'écriait un gros monsieur spec-

tateur, séduit quand même et rondissant de l'œil en face du cadran divisant la scène où Ixe et Opéku dans un noir décor, devisent, Opéku en son fauteuil immobile, Ixe en son fauteuil tournant de pulmann américain... « Ça et la peinture cubiste, — s'écrie une dame agitée, — je ne l'admettrai jamais! » Elle proteste. Mais le public, lui, ne proteste pas; il rit aux éclats et applaudit de même. Et c'est le public qui a raison. Car au fond, sous de nouveaux habits, et en un décor ironiquement et funèbrement simplifié, ne reconnaissez-vous pas ces deux personnages? Ma foi, ce sont toujours les deux générations opposées l'une à l'autre du vieux répertoire. Ce sont toujours le songe et le réel (et lequel est le vrai?) Ce sont toujours le bon sens et la fantaisie, la tradition et la nouveauté, en somme, comme dans *Il ne faut jurer de rien*, Van Buck cet oncle et Valentin ce neveu... Seulement, comme cette vieille terre malgré sa danse sans fin ne perd jamais la boule et se plaît à se parer de printemps caducs, cette fois-ci, l'oncle Van Buck travailleur et riche est devenu le neveu Ixe, et le jeune Valentin le sentimental Opéku... avec des têtes de rechange évidemment et avec des nuances... beaucoup de nuances... Mais à force de changer de têtes les jeunes générations finissent par reprendre celles de leurs arrière-parents. Tout tourne et tout reparaît. Il ne faut pas manquer d'aller voir ces *Têtes*; et puis, comme malgré la monotonie chacun tient à la sienne, on ne sait pourquoi, je ne veux pas finir ces lignes sans vous rassurer et vous affirmer qu'on ne vous changera pas la vôtre au vestiaire.

GÉRARD D'HOUVILLE

PARMI LES LIVRES

« Les livres que j'ai écrits jusqu'à présent me paraissent comparables à ces bassins des jardins publics, d'un contour précis, parfait peut-être, mais où l'eau captive est sans vie. A présent, je la veux laisser couler selon sa pente, tantôt rapide et tantôt lente, en des lacis que je me refuse à prévoir. »

C'est ainsi qu'un des personnages de M. André Gide, Édouard, parle d'un roman qu'il écrit, et qui s'appelle, comme celui de M. Gide, *les Faux Monnayeurs*.[1] Il se flatte de laisser aller son livre à l'aventure et d'ignorer comment il finira. « Je considère, dit-il, que la vie ne nous propose jamais rien qui, tout autant qu'un aboutissement, ne puisse être considéré comme un nouveau point de départ. Pourrait être continué... c'est sur ces mots que je voudrais terminer mes *Faux Monnayeurs*. »

Il s'agit donc pour l'auteur, et c'est une entreprise assez nouvelle pour lui, de laisser passer dans son œuvre et de décrire à mesure le flot mouvant de la vie. M. Gide est un esprit assez vigoureux pour pousser le système jusqu'à n'en point avoir. Il est vrai que son nouvel ouvrage a l'air abondant, aisé et naturel. On y reconnaît des courants, des remous, un mouvement spontané et continu. On y trouverait presque du désordre et de la confusion, à la russe. Apparences que tout cela! On soupçonne aussi une infrastructure dissimulée, mais très forte, des travaux d'art noyés qui subdivisent les filets liquides. Le bruit du style n'est pas ce chant divers et instable qu'on entend au bord des torrents, mais une note claire, parfaite et bien tenue.

L'étude de ce cours d'eau faussement libre est difficile.

1. *Nouvelle Revue Française.*

Essayons de décomposer l'ouvrage. Un groupe de personnages est formé par les trois frères Molinier, fils d'un président de Chambre sans fortune. L'aîné, Vincent, étudie la médecine. Il se comporte d'une manière traditionnelle; je veux dire qu'il devient l'amant d'une femme mariée, l'abandonne quand elle est enceinte, se laisse séduire par une femme étrangère, riche, affranchie, et un peu aventurière, part avec elle et finit par la noyer dans la Casamance. Dans l'expérience que M. Gide institue sur les nouvelles générations, ce Vincent, dont l'existence sentimentale est si parfaitement conforme aux usages, servira de cobaye-témoin. Aussi ne le verrons-nous guère. On rappellera son exemple quand il faudra mesurer l'écart des nouvelles mœurs.

Le second, Olivier, va passer son baccalauréat. Il commence à écrire des vers. Sa mère vient encore l'embrasser dans son lit tous les soirs. M. Gide a fait un joli croquis de lui au Luxembourg, entre des camarades. « Combien Olivier Molinier, parmi tous ceux-ci, paraît grave! Il est l'un des plus jeunes pourtant. Son visage presque enfantin encore et son regard révèlent la tendre précocité de sa pensée. Il rougit facilement. Il est tendre. Il a beau se montrer affable envers tous, je ne sais quelle secrète réserve, quelle pudeur tient ses camarades à distance. Il souffre de cela. »

Le troisième, Georges, a quatorze ans. C'est un enfant cynique; mais les auteurs qui décrivent les races nouvelles décrivent toujours les plus jeunes comme des cyniques. Quoi qu'il en soit, ces trois frères (et l'aîné a peut-être dix ou douze ans de plus que le dernier) représentent trois espèces d'hommes; l'un est viril et résolu; l'autre est tendre, sensible et ambigu; le dernier est infâme.

Passons à un autre groupe, celui des Profitendieu. Le père est le collègue et l'ami de M. Molinier. Son fils, Bernard, va, comme Olivier, dont il est l'ami, passer son baccalauréat dans deux mois. Les deux amis sont d'ailleurs bien différents. Autant Olivier est sensible, autant Bernard est rude. Il y a en lui je ne sais quoi de hardi et d'indompté, qui appelle l'aventure. Il découvre dans le tiroir d'une console, qu'il visite indiscrètement, des lettres d'amour adressées à sa mère, et vieilles de dix-sept ans, où il reconnaît clairement que lui,

Bernard, n'est pas le fils de M. Profitendieu. Il quitte la maison le jour même, en laissant une lettre atroce : « Monsieur, écrit-il, j'ai compris à la suite de certaine découverte que j'ai faite par hasard cet après-midi, que je dois cesser de vous considérer comme mon père, et c'est pour moi un immense soulagement. En me sentant si peu d'amour pour vous, j'ai longtemps cru que j'étais un fils dénaturé; je préfère savoir que je ne suis pas votre fils du tout... Je signe du ridicule nom qui est le vôtre, que je voudrais pouvoir vous rendre et qu'il me tarde de déshonorer. » Il couche chez Olivier, et le lendemain il part à l'aube, sans un sou, résolu, dit-il, à n'être ni marlou, ni voleur, mais sans savoir comment il vivra.

Comme Olivier, Bernard a un frère plus âgé, qui est avocat, et un frère cadet, Caloub, qui est encore à l'âge du thème et de la version. Mais nous ne faisons que les entrevoir.

Madame Molinier, la mère d'Olivier, a un demi-frère, qui peut avoir une quarantaine d'années, et qui se nomme Édouard. Il est écrivain et, au début du roman, il arrive de Londres. Visiblement, ce sont les jeunes gens qui sont les personnages véritables du roman. Édouard n'est là que comme un substitut de l'auteur, une sorte de témoin passionné; mais ce rôle même est considérable. Il intervient à chaque moment et détermine les événements. Il tient un journal dont nous lisons des fragments. Il raisonne de la vie et des lettres. Je voudrais vous tracer son portrait. Mais il a écrit lui-même : « La description des personnages ne me paraît point appartenir proprement au genre (du roman). Oui, vraiment, il ne me paraît pas que le roman pur... ait à s'en occuper. » — Et M. Gide est trop évidemment de son avis.

Puisque Édouard et M. Gide pensent l'un et l'autre que « les romanciers, par la description trop exacte de leurs personnages, gênent plutôt l'imagination qu'ils ne la servent, et qu'ils devraient laisser chaque lecteur se représenter chacun de ceux-ci comme il lui plaît », — observons cette règle et représentez-vous, lecteur, Édouard comme il vous plaira. Dites-vous seulement qu'après six mois d'absence, il revient à Paris, et qu'il arrive par ce jour d'avril, vers onze heures du matin, à la gare Saint-Lazare.

Olivier, qui l'appelle oncle Édouard et qui l'aime beaucoup,

va le chercher. On ne nous dit pas expressément de quelle sorte est leur attachement. Mais il a l'inquiétude sauvage de l'amour. Édouard saisit le bras du jeune Olivier et dit : « Je m'efforçais de croire que tu ne serais pas là; mais au fond j'étais sûr que tu viendrais. » Olivier, scrupuleux, inquiet et craignant d'être importun, raconte qu'il avait affaire dans le quartier; puis il rougit de son mensonge. Édouard, qui le voit rougir, craint d'avoir montré trop de passion en lui serrant le bras, et, dégrisé, il dénoue son étreinte. « Il eût voulu demander à Olivier s'il avait compris que cette carte adressée à ses parents, c'était pour lui qu'il l'avait écrite; sur le point de l'interroger le cœur lui manquait. Olivier, craignant d'ennuyer Édouard ou de se faire méjuger en parlant de soi, se taisait. Il regardait Édouard et s'étonnait d'un certain tremblement de sa lèvre, puis aussitôt baissait les yeux. Édouard tout à la fois souhaitait ce regard et craignait qu'Olivier ne le jugeât trop vieux. »

Telles sont les alarmes, les pudeurs, les délicatesses des amis de Socrate. Édouard est si énervé qu'il jette sans y songer son bulletin de consigne. Bernard Profitendieu, qui les suit sans être vu, ramasse le bulletin, dégage la valise d'Édouard, y prend un portefeuille tout en se répétant qu'il n'est pas un voleur, déjeune, et, regagnant la chambre qu'il vient de louer, poursuit l'inventaire : « Un complet de rechange; à peine un peu trop grand pour moi, sans doute. L'étoffe en est seyante et de bon goût. Du linge; des affaires de toilette. Je ne suis pas bien sûr de lui rendre jamais tout cela. Mais ce qui prouve que je ne suis pas un voleur, c'est que les papiers que voici vont m'occuper bien davantage. » Et il lit, sans plus de façons, le journal qu'Édouard tient de sa vie.

Ne jugez pas trop mal Bernard, si vous ne voulez pas contrister M. Gide, qui a pour lui une évidente sympathie. C'est un enfant, nous dit-il, « aux yeux si francs, au front si clair, au geste si craintif, à la voix si mal assurée... » Et en effet, les secrets qu'il surprend lui inspirent une idée naïve et généreuse.

Le journal d'Édouard est surtout l'histoire de Laura. Laura est cette maîtresse que Vincent Molinier vient d'abandonner. Elle est la fille d'un pasteur protestant, Vedel, qui dirige

une pension. Vedel a deux autres filles, Rachel l'aînée, Sarah la cadette, — et un fils, Armand, un camarade d'Olivier, fin, sensible et amèrement cynique. Édouard, qui a été pensionnaire chez les Vedel, les connaît tous, et Laura a eu de la tendresse pour lui. Mais, l'an passé, elle a épousé un petit professeur, Douviers. Puis, tandis que Douviers était en Angleterre, elle a dû aller dans le Midi : c'est là qu'elle a rencontré Vincent Molinier. Maintenant, enceinte, désespérée, n'osant plus rejoindre son mari, qui la croit chez ses parents, n'osant pas rejoindre ses parents, qui la croient à Paris, elle se cache à Paris et vit à crédit dans un petit hôtel. Elle a écrit à Édouard une lettre désespérée. « Je ne sais plus que devenir. Hélas! des chemins si délicieux ne pouvaient mener qu'aux abîmes. Je vous écris à cette adresse de Londres que vous m'avez donnée, mais quand cette lettre vous parviendra-t-elle? Et moi qui souhaitais tant d'être mère! Je ne fais que pleurer tout le jour. Conseillez-moi, je n'espère plus rien que de vous. Secourez-moi, si cela vous est possible, et sinon... Hélas, en d'autres temps, j'aurais eu plus de courage, mais à présent ce n'est plus moi seule qui meurs. Si vous n'arrivez pas, si vous m'écrivez : je ne peux rien, je n'aurai contre vous pas un reproche. En vous disant adieu, je tâcherai de ne pas trop regretter la vie... »

Le jour où il a reçu cette lettre, Édouard est revenu à Paris. Bernard à son tour la lit avec les autres papiers, et une idée romanesque lui vient à l'esprit. Il va trouver Laura; il se dit envoyé par Édouard pour lui apporter de l'argent... Mais, à ce moment, Édouard paraît. Il reconnaît aussitôt que le jeune homme est celui qui s'est approprié sa valise. Il n'est pas fâché, et Bernard n'est pas déconcerté. Celui-là se contente de sourire avec un peu d'ironie, et celui-ci, tout à fait en confiance, lui demande de le prendre pour secrétaire.

A ce moment, le faisceau du roman se rompt pour un temps, et les personnages se dispersent. Édouard emmène Laura à Saas-fée, pour y faire ses couches, et il emmène avec lui Bernard, devenu en effet son secrétaire. Olivier resté à Paris est tordu de jalousie. C'est à ce moment qu'on voit bien la différence de caractère entre les deux amis. Bernard, qui s'est mis si hardiment en marge de la société, est le plus ingénu des

deux; il raconte naïvement à Olivier la vie qu'il mène en Suisse; — au contraire Olivier, plus délicat, est infiniment moins innocent, et plus tourmenté. « Bernard, nous dit M. Gide, était beaucoup trop spontané, trop naturel, trop pur, il connaissait trop mal Olivier, pour se douter du flot de sentiments hideux que cette lettre allait soulever chez celui-ci; une sorte de raz de marée où se mêlaient du dépit, du désespoir et de la rage. Il se sentait à la fois supplanté dans le cœur de Bernard et dans celui d'Édouard. » — « Ah! c'est ainsi », pense-t-il, et il se rend chez le comte de Passavant, directeur d'une revue de littérature, faux artiste et corydonisant notoire, qui cherche un jeune rédacteur en chef.

La période de Saas-fée est celle où Édouard précise l'idée qu'il a du roman qu'il écrit. Ce roman, on s'en souvient, s'appelle, comme celui de M. Gide, *les Faux Monnayeurs*. Mais qui sont ces faux monnayeurs? Édouard ne le sait pas bien encore. Il a pensé d'abord à quelques-uns de ses confrères. « Mais l'attribution s'était bientôt considérablement élargie; suivant que le vent de l'esprit soufflait de Rome ou d'ailleurs, ses héros tour à tour devenaient prêtres ou francs-maçons. » Plus tard, le sujet change encore, ou plutôt un sujet plus profond apparaît : c'est la rivalité du monde réel et de la représentation que nous nous en faisons. « La résistance des faits, écrit Édouard, nous invite à transporter notre construction idéale dans le rêve, l'espérance, la vie future, en laquelle notre croyance s'alimente de tous nos déboires dans celle-ci. » Si je l'entends bien, les faux monnayeurs sont les idéalistes. Il y a là un retour de l'esprit qui dictait autrefois à M. Gide le *Prométhée mal enchaîné*. Au contraire, poursuit Édouard, « les réalistes partent des faits, accommodent aux faits leurs idées. Bernard est un réaliste. Je crains de ne pouvoir m'entendre avec lui ». — M. Gide est pour ceux qui écrivent d'abord l'idée, attendant que les faits s'y viennent ranger. Pour lui donner raison, Édouard est à peine rentré à Paris que le petit Georges Molinier, pensionnaire chez les Vedel, est enrôlé dans une bande de galopins qui écoulent de la fausse monnaie. Voilà une justification, au moins accidentelle, partielle et tardive, du titre.

Toute cette dernière partie a pour centre la pension Vedel.

Bernard y est entré, et il est devenu l'amant de Sarah. Armand Vedel, cynique et désespéré, apparaît plus nettement. La bande affreuse des petits camarades de Georges montre des museaux de gosses pervertis. Cependant Olivier, réconcilié avec Édouard, essaie de se tuer, sans autre raison que ce sentiment de plénitude et de joie, qui donne envie de quitter une existence comblée.

Tels sont les éléments, et non pas tous, de ce livre robuste, et d'un mouvement si divers. Par endroits, il peut paraître le journal d'un roman qui s'agrège, s'accroît et varie. Ailleurs, il semble le roman de toute une génération, celle d'Olivier, de Bernard, d'Armand, — suivie par la génération de Georges, de l'horrible et féroce petit Gheridanisol et du malheureux et charmant Boris. Mais dans chacune de ces générations il y a toutes sortes de caractères, et les circonstances changent plus que les hommes. Ailleurs encore le livre laisse entrevoir tout un temps de la littérature, et des visages connus. Il varie entre la confession et la chronique. Il est une réaction de M. Gide contre son propre goût de l'abstrait, et la vie y entre comme un flot, les vannes levées. Et ce livre de combat contre lui-même est pourtant celui où l'esprit de M. Gide apparaît tout entier.

***

Je ne puis dire qu'un mot d'un livre étrangement émouvant. *Chalet 1* de M. André Baillon[1]. Un écrivain, arrivé dans cette catégorie qu'on appelle par euphémisme des Petits Mentaux, occupe le lit n° 3 du pavillon Voisin, à la Salpétrière, ou à la Pépette, comme les habitants de cette cité appellent le lieu de leur résidence. Le livre n'est que la description du pavillon et de ses hôtes, une description toute simple, des traits observés, des faits. Pendant qu'il est interné, le malheureux reçoit un prix littéraire. On l'installe par faveur dans un chalet où il est seul, et qui reçoit d'ordinaire les grands agités. Enfin il guérit et il quitte l'hôpital. C'est tout. Mais ce récit sans ornements et sans phrases est un des plus poignants qu'on puisse lire. Le peuple de ces êtres puérils, diminués, instinctifs,

1. *Rieder.*

chimériques, tantôt isolés, tantôt réunis en un seul être collectif, forme un tableau saisissant. Le signe, entre tous, c'est que les choses auxquelles ils ont cessé de penser, ils n'y pensent plus jamais. Un souci suspendu est un souci oublié. Un jeu interrompu est un jeu achevé. Il n'est pas moins étonnant de voir comment cet univers fermé, partiel, a une tendance à se reconstituer comme un univers complet. Le jour anniversaire de la naissance de l'écrivain est célébré par une fête, à l'image de ce qui se passe hors de ces murs. « Et maintenant, dit Bornet, au nom des amis de la Pépette je te fais chevalier de la Légion d'honneur. »

« Il ouvre une boîte, en sort un ruban rouge où pend une sucette, me passe le tout autour du cou. J'accepte, ému, ces insignes. J'en suis très fier. Plus fier que s'ils étaient vrais. » — Drames naissants, ruses, machines, humeurs subites, affolements, toute l'humanité est dans ce petit livre. Pour connaître les hommes, regardez les fous.

***

Madame la comtesse de Chambrun vient de nous donner un livre sur Shakespeare [1], fruit de longues études, et qu'on lira avec infiniment d'intérêt. L'ouvrage est d'une érudition très étendue, mais cachée, et l'auteur n'a voulu nous montrer que le portrait vivant, — en nous dérobant les recherches et les dessous de son travail.

Tout de même l'intention secrète se laisse assez bien reconnaître. On sait que, contre d'autres doctrines, madame de Chambrun croit fortement que Shakespeare est l'auteur de ses œuvres. Sans un mot de polémique, mais par une tendance évidente et qui n'est pas sans une joie maligne, elle a étroitement relié les drames du poète à sa biographie.

Il est né dans une maison comprise entre la forge d'un maréchal et la boutique d'un tailleur : il écrira dans le *Roi Jean* : « J'ai vu un forgeron arrêtant son marteau en l'air, tandis que le fer refroidissait sur l'enclume, pour écouter, bouche bée, des paroles répétées par le tailleur qui, ciseaux et mesures en main, son pied droit hâtivement chaussé dans la pantoufle

1. *Plon-Nourrit.*

gauche et inversement, racontait comment des milliers de Français se rangeaient en bataille dans le Kent. »

Son père, John Shakespeare, était bailli et assista aux fêtes de Kenilworth. On en trouve le souvenir dans le *Songe d'une nuit d'été.* Cette féerie est le folklore d'un enfant de la campagne, familiarisé avec Oberon par le texte d'Huon de Bordeaux, populaire en Angleterre par la traduction de lord Berners, en 1534. Cette vie rurale a encore appris à Shakespeare les termes de chasse qu'on retrouve dans le prologue de la *Mégère apprivoisée.* Comment les aurait-il ignorés, lui qui dut quitter Stratford après un délit de braconnage? Il étudiait aussi. Le Magister de la petite ville se retrouve dans le sir Hugh Evans, des *Joyeuses commères* : et le petit Will qui récite une leçon de latin devant ses parents émerveillés, n'est-ce pas Shakespeare lui-même?

Deux traits célèbres de ses œuvres, entre beaucoup d'autres, s'expliquent par les souvenirs de ces années de jeunesse. En 1564, Charlotte Clopton, que l'on croyait morte et qui était en syncope, fut enterrée; quand on rouvrit le caveau, on la retrouva le crâne brisé. Elle avait essayé de briser la porte avec les os de ses parents. Écoutez maintenant Juliette : « Alors, enragée, je jouerai des membres disjoints de mes ancêtres, jusqu'au moment où je frapperai d'une massue une cervelle désespérée. » — Voici maintenant l'autre trait. Une jeune fille, Katherine Hamlett, abandonnée par son fiancé, se noye dans l'Avon, à l'endroit où un saule avait endigué la rivière. « La famille de Katherine, qui demandait l'ensevelissement chrétien, prétendait que la mort était accidentelle : la malheureuse, en se penchant pour baigner des fleurs dans l'eau, avait glissé, son pied s'étant embarrassé dans les racines noueuses du saule. La vérité ne fut jamais découverte et le mystère qui plane sur la fin douloureuse de Katherine Hamlett enveloppe la mort d'Ophélie. »

Sans doute, ces concordances sont rassemblées pour la confusion des baconiens et des derbystes. Mais elles donnent au livre, pour le plaisir du lecteur étranger à ces querelles, un air vivant et familier; et l'érudition, une fois de plus, sert bien la poésie.

HENRY BIDOU

L'ACCORD GERMANO-RUSSE

De tous les événements qui ont rempli la dernière quinzaine, les négociations germano-russes ne sont pas ce qui a le plus frappé le public, mais c'est cependant un fait qui peut être lourd de conséquences. L'opinion a eu, il est vrai, beaucoup d'autres sujets de préoccupations. La crise du franc a continué, malgré l'équilibre du budget, malgré des bilans favorables de la Banque de France, et sa persistance atteste une fois de plus la nécessité d'un changement profond de politique pour rétablir la confiance. Les négociations inattendues avec Abd el Krim, qui semblent avoir été engagées singulièrement sous la pression du résident général au Maroc et malgré les idées du gouvernement et du commandement militaire, ont fait naître moins d'espérances de paix que de crainte d'une guerre poursuivie dans des conditions moins favorables. Enfin le voyage de M. Mussolini en Libye et certaines de ses paroles ont donné l'impression que, malgré quelques manifestations italiennes contre l'Allemagne, l'enchaînement des faits et le courant de la politique nous amenait à considérer ce qui se passe en Méditerranée et à prévoir les difficultés qui pourraient s'ensuivre. C'était certes là de quoi accaparer l'attention de ceux qui suivent les incidents de la diplomatie. La nouvelle d'un accord germano-russe a surgi brusquement au milieu de ces préoccupations et a fait naître immédiatement des soucis d'un autre ordre qui touchent à tout l'édifice, si fragile encore, de l'ordre européen.

Dans une lettre qu'il a adressée au Secrétariat général de la S. D. N., M. Tchitcherine, commissaire du peuple aux Affaires étrangères, a confirmé officiellement le refus du gouvernement soviétique de participer à la conférence du désarmement. Ce document n'apporte aucune modification à la situation. La décision de l'U. R. S. S. était connue de longue date. Tout l'intérêt de la note de M. Tchitcherine réside dans la forme, peu diplomatique, qu'il a cru bon de lui donner. Le Commissaire aux Affaires étrangères rappelle, dans les termes les plus sévères pour le gouvernement helvétique, les circonstances du meurtre de Vorowsky. Il n'hésite pas à accuser les dirigeants de la Confédération « d'avoir fait tout ce qui était en leur pouvoir afin d'assurer l'impunité au criminel ». La Société des Nations, d'ailleurs, n'est pas traitée par M. Tchitcherine avec plus d'indulgence. Le gouvernement soviétique se refuse à comprendre pourquoi une conférence du désarmement ne pourrait avoir lieu qu'en Suisse. Il considère qu'en maintenant sa décision première, le Conseil de la S. D. N. « se proposait délibérément d'empêcher la participation de l'Union soviétique aux travaux de la Conférence du désarmement, que toutes les déclarations formelles sur l'importance, énorme, soi-disant, de la collaboration de l'Union soviétique à l'œuvre du désarmement sont dépourvues de sincérité et de réelle valeur ». Bref, la lettre le déclare expressément, « la S. D. N. ou ceux qui la dirigent ne sont nullement intéressés à voir la Conférence arriver à des résultats positifs ». C'est pour assurer l'échec de l'entreprise qu'ils ont tenu à « en exclure » l'U. R. S. S. M. Tchitcherine proteste du désir sincère de son gouvernement de voir se réaliser l'œuvre du désarmement universel. Mais « il attendra le jour où cette initiative sera prise par une commission spécialement créée à cet effet, étrangère à l'atmosphère des traditions et des intrigues de Genève, et pouvant offrir de meilleures garanties de succès que la S. D. N. ».

Toute l'Europe a compris la signification de la prose soviétique. La lettre, injurieuse pour la S. D. N., révèle les vrais sentiments du gouvernement des Soviets : opposition haineuse et inflexible à la Ligue de Genève. Il s'agit de jeter le discrédit sur ses efforts, de faire échouer la Conférence

projetée, et, à la faveur de ce désarroi, de ressaisir peut-être l'Allemagne, de l'amener à constituer un bloc oriental et militaire contre la Ligue des Nations; tel semble être l'objectif de M. Tchitcherine. Les Allemands n'ont pas été les moins déconcertés par ce document gênant pour eux, au moment où ils essaient d'intriguer à la fois à Genève et à Moscou. La France est peut-être la nation qui a le moins à perdre dans l'ajournement de la périlleuse Conférence du désarmement. Mais la Russie soviétique ne s'est pas embarrassée de savoir à qui elle plairait ou non, et elle a réussi à mécontenter presque tout le monde.

Ce n'était là cependant que la moindre manifestation de sa politique. Elle en réservait, d'accord avec l'Allemagne, une autre beaucoup plus importante. Au mois de décembre dernier, lors des voyages répétés que fit M. Tchitcherine à Berlin et dans les capitales de l'Europe occidentale, le *Times* avait laissé entendre qu'à la suite de la signature du Pacte de Locarno, l'Allemagne et les Soviets avaient cru devoir préparer entre elles un rapprochement politique destiné à compléter le rapprochement économique esquissé à Rapallo et qui devait leur permettre d'adopter une politique commune à l'égard de la Pologne et de la Société des Nations. Dès cette époque on présentait à Berlin le projet en question comme une simple convention de réassurance destinée à compléter en Europe orientale le système intronisé en Europe occidentale au nom des accords de Locarno. Aujourd'hui encore le gouvernement de Berlin s'empresse de répandre le bruit que ses pourparlers d'ordre politique avec le gouvernement des Soviets n'ont en vue que la conclusion d'une sorte de contrat de réassurance de l'espèce la plus pacifique.

Mais il n'en reste pas moins qu'il se prépare à mettre les chancelleries de l'Europe occidentale devant le fait accompli d'un nouvel accord politique germano-russe. « Nous apprenons de diverses excellentes sources, écrivait récemment en effet le *Times*, que le gouvernement allemand négocie avec le gouvernement des Soviets la conclusion d'un traité destiné à adapter les clauses du traité de Rapallo de 1922 à celles du Pacte de Locarno. Ces jours

derniers, l'ambassadeur de Grande-Bretagne à Berlin et l'ambassadeur d'Allemagne à Paris ont l'un et l'autre averti respectivement les Cabinets de Londres et de Paris que l'Allemagne était en train de conclure avec les Soviets un nouveau traité que l'on peut qualifier de traité de réassurance. Et l'on affirme explicitement que ce nouveau traité ne s'oppose en aucune manière à l'esprit ou à la lettre du Pacte de Locarno. » Sur ce sujet la presse allemande a été discrète. Il semble que M. Tchitchérine ait fait de Moscou sur le Cabinet de Berlin une vive pression en faveur d'une reprise des pourparlers d'ordre politique. La signature du pacte de Locarno et le projet d'admission de l'Allemagne au sein de la Société des Nations ont pu d'abord retarder la conclusion d'un accord qui, de toute évidence, ne pouvait pas être en soi très sympathique aux puissances occidentales. Mais aujourd'hui que l'Allemagne a obtenu presque tout ce qu'elle pouvait désirer en échange de son adhésion au pacte de Locarno et qu'elle s'est rendu compte de la nécessité de contrebalancer l'influence de la Pologne dans le concert européen, il est très vraisemblable qu'elle envisage favorablement l'idée d'un accord politique concret avec la Russie.

On conçoit tout de suite la portée politique considérable que présenterait la conclusion d'un tel accord survenant au lendemain du demi-fiasco de Genève. Un traité germano-russe, précisant et complétant l'accord de Rapallo et lui donnant le caractère d'une véritable contre-partie des accords de Locarno, constituera un fait nouveau de grande importance pour l'ensemble de la politique européenne. Le traité de Rapallo ne contenait officiellement que des clauses d'ordre strictement économique et financier. Ce n'est donc qu'avec beaucoup de bonne volonté que l'on pourrait représenter le nouveau pacte comme une simple adaptation d'un traité qui, tout au moins dans ses clauses rendues publiques, n'avait pas de portée politique. Cette précaution a été prise sans doute pour ne pas effaroucher les signataires de Locarno et briser prématurément le système. Quoi qu'il en soit, l'information donnée par le *Times* a éclairé d'un jour nouveau les récentes manifestations de M. Tchitcherine et du Cabinet de

Berlin. L'Allemagne devra s'expliquer devant les signataires du Pacte de Locarno sur le sens qu'elle entend donner au nouveau traité; il est évident qu'elle ne peut se borner à plaider sa cause en décorant le nouvel instrument diplomatique du simple nom de contrat de réassurance. Assurément, l'Allemagne s'est efforcé d'atténuer l'impression que devait produire la nouvelle des négociations germano-russes en faisant une démarche courtoise et en informant Paris et Londres par la voie diplomatique régulière du traité de réassurance qu'elle négociait avec Moscou. Assurément, l'Allemagne a le droit de chercher des assurances là où elle croit nécessaire de le faire pour sauvegarder sa sécurité, si les accords particuliers laissent subsister intégralement les obligations qui incombent au Reich en vertu du traité de Locarno et du Pacte de la S. D. N. Les explications jusqu'ici embarrassées de la presse officieuse allemande ne sont pas de nature cependant à diminuer les appréhensions que ce traité nouveau fait naître.

Qu'est-ce d'abord que cette réassurance? Qu'est-ce que cette adaptation à la politique de Locarno d'un traité qu'on avait toujours affirmé n'être que d'ordre économique? Le traité, signé à Rapallo en pleine Conférence de Gênes, impliquait une promesse d'entente générale, d'alliance ferme entre l'Allemagne et la Russie. Il réservait la possibilité de lier étroitement l'Allemagne, engagée dans la résistance à toute exécution du Traité de Versailles, et la Russie soviétique, uniquement préoccupée de préparer la révolution universelle. L'Allemagne entendait s'assurer éventuellement l'appui de la Russie bolcheviste, immense réservoir d'hommes; l'Union soviétique comptait sur l'Allemagne réactionnaire et militariste pour diviser profondément l'Europe et se défendre elle-même contre toute tentative d'isolement et d'encerclement dirigée contre elle. A cette époque, en 1922, le traité de Rapallo était apparu comme nettement contraire à tout esprit de reconstitution européenne. A-t-il changé? Comment s'accorde-t-il avec le fameux esprit de Locarno? Comment s'accorde-t-il avec la politique de la Société des Nations? On ne le voit pas. On voit fort bien, au contraire, que les Soviets font effort pour renforcer une organisation diplomatique dirigée contre la Société des Nations et aussi

contre la politique occidentale, c'est-à-dire contre la politique franco-britannique et contre la politique des nations de l'Europe centrale qui ont conclu entre elles des traités.

Il est bien singulier que l'Allemagne ait choisi ces circonstances pour publier sa réponse à l'invitation qui lui a été faite d'assister à la Commission de Genève qui doit étudier l'affaire du Conseil permanent. Évidemment elle est divisée sur les résolutions à prendre. Les partis s'opposent et se combattent : la droite tient toujours pour « l'orientation russe », tandis que la majorité regarde plutôt du côté de l'Occident. Berlin espère exercer une pression sur Londres et sur Paris au moment où l'on s'occupe de réformer le Conseil de la S. D. N. L'Allemagne d'après guerre n'a rien perdu de sa faculté d'intrigue. Elle joue à la fois à Genève et à Moscou. Elle s'efforce d'insinuer que le traité russo-allemand n'aura pas un caractère aussi général que le souhaiterait Moscou, et qu'elle ne renonce pas à la politique de Locarno. En d'autres termes, elle atténue la manœuvre de Tchitchérine par une manifestation destinée à couper court aux interprétations excessives. Elle ne renonce pas à tirer de Locarno et de Genève ce qu'elle peut, mais en réservant sa liberté d'action, elle entend faire céder la France et l'Angleterre. Si le Reich ne peut pas entrer dans la S. D. N. aux conditions qui lui conviennent, il se retirera : ce qui signifie qu'il accentuera sa politique de rapprochement avec la Russie. Au moment où l'on s'occupe à Genève de réformer les statuts de la S. D. N., le Reich ne risque rien à siéger dans la Commission. Si la réforme répond à ses vœux, il a chances d'obtenir la suppression du fameux article 16 du pacte, qui prévoit l'assistance obligatoire des membres de la Société, en cas d'agression injustifiée contre l'un d'eux, — et éventuellement le libre passage des troupes de secours vers la Pologne, si elle venait à être attaquée par la Russie. N'y aurait-il pas là une manœuvre, destinée à nous arracher quelques concessions de plus sur le Rhin? et tout cela n'est-il pas la conséquence de l'échec de la dernière session? Fidèle à la tradition de Bismarck, l'Allemagne poursuit une politique à double action : elle entend se servir à la fois de Genève et de Moscou.

Il faudrait beaucoup d'optimisme pour croire que la politique de détente inaugurée par M. Luther et M. Stresemann à Locarno rendra impossible tout accord avec les Soviets. Logiquement, il peut sembler difficile de concilier les engagements que l'Allemagne a pris à Locarno et prendra à Genève, avec ceux que M. Tchitcherine attend d'elle. Pratiquement, l'Allemagne suit son plan, qui est de détruire le traité de Versailles, et, tout en se liant en Occident dans la mesure où l'opération lui paraît utile, elle ne renonce pas à tirer profit d'un traité avec l'Orient. C'est ce que l'Angleterre a paru comprendre au premier moment : car l'accord germano-russe n'est pas moins inquiétant pour elle que pour nous. « Les explications du gouvernement allemand, écrit un de nos confrères anglais, sont contradictoires et tout ce qu'on peut clairement en déduire, c'est que le nouveau traité avec la Russie sera complet, qu'il contiendra des clauses économiques et politiques et qu'enfin, au point de vue militaire, il sera plutôt négatif et neutre qu'offensif et défensif. On insiste expressément pour l'appeler un simple traité de réassurance, mais toute la question est naturellement de savoir ce que l'on entend exactement par ce vocable. » A Londres, la nouvelle de la négociation du traité germano-russe a profondément ému les cercles diplomatiques qui la dénoncent comme une véritable entreprise de sabotage de la Société des Nations et du Pacte de Locarno. Parmi les organes conservateurs, le *Daily Telegraph*, dont le correspondant diplomatique reflète souvent la pensée du Foreign Office, est l'un des plus ardents à dénoncer les nouvelles intrigues de la diplomatie soviétique. Il rapproche la négociation du traité germano-russe de toutes les autres formes de l'offensive diplomatique que les Soviets ont entreprise simultanément sur tous les fronts depuis la signature du Pacte de Locarno. « Cette offensive, dit-il, est destinée évidemment à contre-balancer l'œuvre de Locarno et à contrebattre plus particulièrement l'influence de la Société des Nations. Elle tend surtout à faire entrer dans de nouveaux pactes conclus hors du système de Locarno et hors de la juridiction de la Société des Nations un aussi grand nombre que possible de signataires du Pacte de Locarno et

de membres de la Société des Nations. » L'activité politique des Soviets tend à détacher le plus possible de l'influence occidentale et surtout de l'influence anglo-saxonne les États qui se trouvent sur les frontières de la Russie et qui dans l'ensemble se montrent actuellement assez mécontents de la situation qui leur a été faite à la Société des Nations ou dans le système de Locarno.

Mais c'est surtout l'orientation de la politique allemande vers les Soviets qui inquiète la diplomatie britannique. Le Foreign Office sait gré au gouvernement allemand de l'avoir informé de la négociation du nouveau traité. En même temps il fait dire par la presse officieuse qu'il n'accepte que sous réserve d'inventaire les assurances catégoriques données à Berlin au sujet de la conformité du nouveau traité à l'esprit du Pacte de Locarno et du Covenant de la Société des Nations. La clause par laquelle l'Allemagne et la Russie se garantiraient réciproquement une « neutralité limitée » selon le terme employé par les informations venues de Berlin, en particulier, semble un véritable danger pour le statut actuel de la paix européenne. Si en effet par « neutralité » l'Allemagne et la Russie entendent dire qu'elles se défendront réciproquement contre toute agression non provoquée, elles se donnent une peine inutile en concluant le nouveau traité : en ce qui concerne au moins l'Allemagne, sa neutralité lui est garantie par le Pacte de Locarno et le Covenant de la Société des Nations. Mais si, au contraire, il est stipulé aujourd'hui que la notion de neutralité jouerait même lorsque l'une des deux puissances co-signataires aurait elle-même commis un acte d'agression non provoqué, le nouvel accord menacerait d'un réel danger la paix de l'Europe et impliquerait une sérieuse violation au moins de l'esprit du Covenant de la Ligue. Il serait inadmissible que les Soviets par exemple puissent garantir la neutralité de l'Allemagne à l'égard de tous les États signataires du Pacte de Locarno et du Covenant de la Ligue, le jour où cette même Allemagne aurait attaqué la Pologne ou la Tchécoslovaquie. Tout ce que l'Angleterre compte de défenseurs de la Société des Nations dans la partie la plus avancée de l'opinion publique est inquiet de la négociation germano-russe. Venant à un tel

moment, au lendemain de l'échec de Genève, il n'est guère possible de n'y pas voir quelque chose qui ressemble à une menace, et l'on ne peut pas prétendre que la nouvelle ait été accueillie avec satisfaction dans les milieux diplomatiques anglais. On voit que, dans son ensemble, toute l'opinion britannique accueille très froidement l'annonce de la conclusion d'un traité qui remettrait à la fois en jeu le statut de l'Allemagne dans le système de Genève et de Locarno et la position de la Russie des Soviets à l'égard de l'équilibre actuel de l'Europe occidentale et centrale. Qu'en résultera-t-il? La diplomatie britannique sera-t-elle très active à Berlin pour atténuer les effets d'une mesure qui ne peut être que préjudiciable à la politique que poursuit la Grande-Bretagne aussi bien en Europe centrale qu'à l'égard de la Russie des Soviets? N'arrivera-t-elle pas trop tard et ne sera-t-elle pas placée demain devant le fait accompli?

Dans les mois qui vont venir se jouera une partie très importante, de laquelle dépendra l'avenir des pactes de Locarno et dans une certaine mesure l'avenir de la Société des Nations elle-même. A l'heure présente, il faut constater la manière dont l'Allemagne utilise les bonnes volontés des autres puissances à son profit. Elle ne fait pas partie de la Société des Nations, mais elle est appelé à réorganiser le statut de l'institution à laquelle n'appartient pas, et se réserve d'imposer ses conditions ou de se retirer. Elle a signé le Pacte de Locarno; mais en même temps elle s'apprête à signer avec la Russie un autre pacte qui n'est pas conciliable avec le premier. Elle prétend entrer dans la Société des Nations; mais au moment même où elle est invitée à le faire, elle entre dans une combinaison soviétique hostile à la Société des Nations. Beaucoup de nations grandes et petites ont pu concevoir et adopter la politique de Genève et de Locarno. Contre cette politique, il ne faut pas oublier qu'il y a dans le monde toute la politique communiste. On méditera utilement le récent Appel du Comité Exécutif de l'Internationale communiste aux travailleurs du monde entier pour qu'à l'offensive anti-ouvrière des traités impérialistes de Locarno, ils répondent par des « révolutions victorieuses sur la base de la reconnaissance absolue du droit des peuples

de l'U. R. S. S. et des peuples opprimés du monde entier à disposer de leur sort. Par l'unité de front prolétarien contre la S. D. N., se constitueront les États-Unis socialistes d'Europe. La classe ouvrière, est-il dit, ne se laissera pas prendre au piège hypocrite des conférences de la Société des Nations. » Et pour que nul n'en ignore, un commentateur s'est chargé de dire les choses d'une manière plus claire encore. « En octobre dernier, l'esprit de Rapallo et celui de Locarno se disputaient l'Allemagne. L'esprit de Rapallo n'est pas mort. La tendance au rapprochement avec le peuple russe subsistait dans le peuple allemand. C'est la volonté grandissante du peuple qui vient d'imposer à la Wilhelmstrasse la conclusion d'un traité d'amitié germano-russe. Le gouvernement de Berlin ne désavoue pas sa signature de Locarno. Mais il est évident que le peuple allemand n'a plus aujourd'hui qu'une confiance toute relative dans l'œuvre locarnienne. Les intrigues que noue l'ambassade britannique à Berlin, les efforts inouïs que déploie Boncour pour réchauffer l'anti-soviétisme de ses amis démocrates et socialistes, ne changeront rien à l'affaire. Le peuple allemand comprend aujourd'hui que les plus efficaces garanties de paix résident dans son alliance avec le peuple de Russie. Réjouissons-nous de cet heureux symptôme. Il prouve qu'en appelant les prolétaires à s'unir, à se lier avec leurs frères de l'U. R. S. S., l'Internationale communiste répond aux aspirations les plus profondes du monde du travail. » Le bolchevisme déclare ouvertement la guerre à Locarno et à la Société des Nations, voilà le premier fait. Il invite l'Allemagne, voilà le second, et l'Allemagne ne dit pas non, voilà le troisième. Que restera-t-il dans quatre mois du rêve de détente européenne auquel la France a fait tant de sacrifices?

ANDRÉ CHAUMEIX

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

Colonel Alléhaut : La Guerre n'est pas une Industrie (Berger-Levrault).

Dans le problème que pose l'élaboration du statut nouveau de l'armée française, l'opinion s'est attachée principalement aux questions d'organisation générale. La doctrine de combat s'est trouvée quelque peu délaissée. Tout se passe comme si notre armée n'avait qu'à suivre le courant qui l'a emportée pendant la guerre, comme si, du fait que nous avons été victorieux, nous croyions que l'instrument péniblement forgé au cours des hostilités est parfait en son genre et n'a besoin d'être revisé en aucune de ses parties. Cette indifférence à l'égard de la doctrine est grave. Non seulement elle entraîne ou risque d'entraîner un affaiblissement des valeurs intellectuelles, mais encore elle peut faire craindre que l'organisation générale elle-même soit inefficace, par suite d'erreurs d'appréciation commises dans la constitution des unités de base.

Contre cette tendance fâcheuse, le colonel Alléhaut s'élève avec une grande vigueur, et il a raison. Il fait remarquer judicieusement que si, en France, nous suivons avec quelque attention les ouvrages purement historiques sur la guerre mondiale qui paraissent à l'étranger, ceux dans lesquels nous cherchons les révélations propres à nous faire comprendre pourquoi les événements ont pris la tournure que l'on sait, par contre un injustifiable dédain accueille toutes les publications allemandes qui s'occupent de la doctrine de guerre. Il semblerait que nous refusions aux vaincus toute expérience valable. Les Français qui ont étudié les règlements de la Reichwehr se sont, sauf quelques exceptions, souciés avant tout de rechercher ce qui pouvait indiquer dans ces travaux une tendance à tourner les obligations résultant du traité de Versailles; l'étude de la doctrine militaire allemande proprement dite a été négligée.

Le colonel Alléhaut réagit contre cette tendance en examinant de près l'ouvrage du général von Taysen, *Material oder Moral.* Il montre que, si l'auteur peut être parfois soupçonné de forcer sa démonstration pour donner satisfaction à la vanité de ses compatriotes, du moins beaucoup des critiques qu'il adresse à l'armée

française sont justifiées. D'une façon générale la thèse de von Taysen est que les règlements français d'après-guerre, soucieux d'éviter des pertes à une infanterie déjà peu allante par elle-même et à laquelle la réduction de notre natalité empêche de fournir largement les hommes de remplacement nécessaires, exagèrent la part qui revient dans le combat à la puissance du feu. Tout en contestant cette thèse générale, le colonel Alléhaut reconnaît que sur divers points importants nous ferions bien de tenir compte des remarques de von Taysen.

Bien des indications du colonel Alléhaut sont à retenir. Elles visent à rendre à l'infanterie confiance dans ses facultés manœuvrières et l'incitent à ne pas tout attendre des effets du feu. Toutefois le titre choisi par l'auteur ne doit pas faire illusion. Il serait plus juste de dire : la guerre n'est pas *seulement* une industrie, de façon à rendre au côté intellectuel et moral son importance, sans négliger le côté matériel et technique. D'ailleurs, l'état d'esprit actuel de l'armée à ce point de vue tient à ce que notre caractère national a bien souvent du mal à se tenir dans un juste milieu rationnel. Après 1870 nos premiers règlements insistaient déjà sur la puissance du feu; c'est en réaction contre ce qui paraissait excessif dans une telle doctrine qu'on en est arrivé aux théories du colonel de Grandmaison appliquées en 1914. Il serait à craindre que, mal interprétée, la conclusion générale du colonel Alléhaut conduisît aux mêmes erreurs. Disons cependant que notre auteur en est lui-même fort éloigné, et qu'il tient compte dans la mesure convenable de tous les éléments du problème.

Lt-Colonel M. Daille : Deux Leçons de la Guerre de Sécession (Berger-Levrault).

Les deux leçons, tirées du grand drame qu'a vécu l'Amérique au cours du XIXe siècle, que le lieutenant-colonel Daille nous propose sont la campagne de Gettysburg (1863) et les opérations de Grant en 1864.

La campagne de Gettysburg, en 1863, fut le dernier essai d'offensive de grand style mené par les Sudistes. Ceux-ci, numériquement moins nombreux que les Fédéraux, moins richement dotés en ressources de toute nature, coupés du reste du monde d'une façon presque absolue par le blocus, voulurent profiter de ce que leurs forces, très entraînées et conduites par Robert Lee, le militaire le plus éminent qu'ait révélé la guerre de Sécession, étaient encore en état d'agir avec vigueur, pour tenter d'amener la décision de la guerre par une menace exercée sur Washington. Le colonel Daille

suit pas à pas la manœuvre de Lee depuis la conception primitive jusqu'à l'échec final, et montre avec une particulière netteté les raisons de celui-ci, raisons profondes et raisons accidentelles.

Une semblable recherche dans les opérations de Grant en 1864 ne peut être bien longue. A ce moment, par suite des échecs de Lee, qui n'a jamais pu remporter une victoire décisive, la supériorité des Fédéraux est incontestable dans tous les domaines. C'est surtout le nombre qui est écrasant. La ténacité de Grant nous apparaît plutôt comme une vertu civique, devant laquelle il faut d'ailleurs s'incliner, que comme une qualité révélant des talents militaires hors de pair.

Dans la pensée du colonel Daille, les opérations de 1863 et de 1864 sont le pendant de celles de 1918 : Lee en 1863 comme Ludendorff au printemps de 1918 sont contraints de prendre l'offensive pour ruiner la volonté de guerre de leurs adversaires; Grant en 1864 comme Foch à l'été et à l'automne de 1918 savent réaliser sur les champs de bataille la supériorité générale des nations dont ils dirigent les armées. Pourtant des différences sont sensibles. Le colonel Daille fait remarquer justement que cet ensemble d'opérations dura moins de huit mois en France et près de deux ans en Amérique, ce qui montre la valeur supérieure du maréchal Foch.

A la vérité nous croyons qu'il y a d'autres différences extrêmement nettes et qui rendent les analogies apparentes assez faibles dans le fond. Quand Ludendorff prend l'offensive le 21 mars 1918, il ne s'agit pas pour lui d'une manœuvre morale, mais bien d'une manœuvre de destruction purement militaire. Il dispose d'une supériorité qui interdit de comparer sa situation à celle de Lee; sa tâche n'est pas de briser la volonté de ses adversaires, elle est de remporter la victoire décisive avant qu'un nouvel ennemi entre en ligne; cette dernière considération le pousse à la bataille, plus encore que le blocus dont souffre son pays. Quant à la donnée générale, une guerre civile comme la guerre de Sécession ne rappelle que de loin la guerre entre deux groupes de puissances qui alla s'emplifiant de 1914 à 1918.

Nous aurions mauvaise grâce à insister. D'autant mieux que, si l'on écarte tout excès systématique, on doit reconnaître que certains aspects de la guerre de Sécession peuvent bien rappeler certains de ceux de la Grande Guerre; mais il est peu de cas où de telles comparaisons soient entièrement impossibles. Quoi qu'il en soit, le livre du colonel Daille est un exposé historique d'une remarquable précision, d'une clarté parfaite, où l'on reconnaît les qualités ordinaires de l'auteur.

Lt-Colonel Paquet : La Défaite militaire de l'Allemagne en 1918 (Berger-Levrault)

Voici un livre d'un intérêt considérable pour les militaires. Le point de vue auquel se place le lieutenant-colonel Paquet pour retracer, après tant d'autres, l'histoire du front occidental pendant l'année décisive de la guerre est peut-être un peu particulier : il l'étudie d'après les données du 2e bureau. Non point qu'il s'attache à montrer le rôle du Service des renseignements, lequel se confond pour bien des profanes avec le 2e bureau; on peut même dire que les révélations que nous eûmes à l'époque sur les intentions des Allemands sont délibérément écartées. Le colonel Paquet se borne à nous montrer le travail de patience auquel se livrait le 2e bureau pour donner des indications au commandement sur l'état de l'armée allemande et sur la situation de ses effectifs. Par conséquent, on ne doit pas chercher dans son livre des révélations sur les opérations, mais seulement un tableau d'une partie de l'activité de notre état-major. C'est là qu'est, à notre sens, l'intérêt, encore une fois considérable, de cet ouvrage.

L'estimation des forces de l'adversaire, la détermination des effectifs en ligne, des effectifs en réserve et des éléments sur lesquels il peut compter pour les entretenir, sont à la base des décisions du commandement. On verra dans le livre du colonel Paquet quelle minutie, quelle rigueur de méthode sont indispensables pour arriver à des résultats précis. La valeur des méthodes employées ressort du fait que les estimations auxquelles arriva pendant la guerre le 2e bureau, se sont trouvées ultérieurement recoupées par les données historiques que l'on a pu avoir sur la situation de l'armée allemande en 1918. Après cette constatation, tout éloge serait vain, et l'on doit être reconnaissant au colonel Paquet de nous permettre de la faire.

Les conclusions que l'auteur tire des événements de 1918 en ce qui concerne la structure de l'armée à venir sont également intéressantes. Mais il est un point sur lequel nous croyons qu'il existe une lacune dans son travail. Le colonel Paquet réduit ses observations à la bataille en France. Or, de l'aveu des Allemands, le coup décisif ne leur a pas été porté sur le front occidental, mais bien sur le front de Macédoine. Sans doute, l'effondrement de l'armée bulgare a eu des conséquences irrémédiables sur les disponibilités allemandes, et une étude qui se borne à l'examen de ces disponibilités, peut par conséquent, en un certain sens, se suffire à elle-même. Nous croyons cependant qu'on arrive à une représentation inexacte des choses,

en ce qui concerne « la bataille de Foch », si l'on considère le résultat final comme ayant été obtenu uniquement en France. C'est réduire tout le problème à l'usure, c'est sacrifier les parties intellectuelles de la guerre. Il est vrai qu'on peut se demander si l'importance du front de Macédoine a bien été aperçue pendant la guerre, même au moment où il devenait décisif.

Albert Mousset : La France vue de l'Étranger
(L'Ile de France).

Les déceptions accumulées par les Français depuis le 12 novembre 1918 les ont amenés à une inquiétude mentale et morale qui n'est pas près de s'apaiser. On avait été tenté de voir, dans la victoire des puissances alliées et associées, une revanche du droit sur la force : en réalité la force a seule triomphé, et les intérêts qu'elle défend ont triomphé avec elle. Quant au droit, il a disparu avec les revendications les plus fondées, car il n'a trouvé personne pour l'entendre. Et nous en sommes restés à vouloir plaider notre dossier sans trouver de juges compétents. Ceux qui reprochent une semblable attitude à tel ou tel de nos hommes politiques sont victimes de la même illusion.

Sommes-nous encore capables d'ouvrir les yeux et de distinguer les causes de nos échecs répétés? Si oui, un livre comme celui de M. Mousset doit nous y aider. Le double sous-titre constitue avec le titre lui-même un ensemble révélateur : le Français qui vit à l'étranger constate « le déclin de la diplomatie » et voit fleurir « le mythe de la propagande ».

Nos désillusions ont été attribuées à l'insuffisance de nos diplomates. M. Mousset montre de façon pertinente qu'un tel reproche est dû à l'ignorance du rôle qui leur revient. Au temps où la politique extérieure des puissances était aux mains des Cours, les diplomates accrédités exerçaient leur action, si tant est qu'ils en exerçassent une, sur un nombre relativement restreint de personnes. Aujourd'hui l'opinion publique est maîtresse, et c'est dans les tendances profondes des peuples qu'il faut chercher les principes de l'action des gouvernements; ceux-ci peuvent se tromper, mais on ne les fera pas revenir de leur erreur par des raisonnements ou des notes diplomatiques : le rôle du diplomate étranger est de tâcher de discerner les véritables aspirations des peuples; s'il y parvient mieux que leurs gouvernants, c'est tant mieux pour lui, mais son rôle se borne à attendre. Dès lors on voit combien sont vains tous les projets de vaste réforme qui voient le jour sans cesse et aussi sans résultat.

Quant à la propagande, c'est manifestement une illusion de la croire toute puissante. Il est séduisant de se dire : « J'ai de grandes qualités qui sont méconnues; je vais charger les gens les plus qualifiés que je pourrai trouver d'aller les publier par le vaste monde. » Toute propagande de ce genre est suspecte. Les plus belles qualités se démontrent par l'action et non par le raisonnement. Le raisonnement serait-il juste, s'il concerne la France, il suffit qu'il soit présenté par un Français pour être sans valeur. Et puis les belles qualités que nous croyons avoir ne sont évidentes que pour nous. Nous en vanter, c'est risquer de ne faire aucune impression sur ceux qui les ignorent et d'indisposer ceux qui les connaissent. Il est plus facile, et encore avec des précautions, d'attaquer les autres que de se justifier soi-même.

N'y a-t-il donc rien à faire? Si, mais dans une étude assez attentive des peuples étrangers pour ne rien leur demander d'impossible; dans une action prudente, réfléchie, continue surtout et dépourvue d'illusions. C'est ce que montre M. Mousset avec une netteté souvent désabusée : son livre, sous une continuelle bonhomie, cache des vues profondes et réalistes, que personne ne saurait négliger à l'heure actuelle.

J.-M. BOURGET

***

Napoléon et Eugène de Beauharnais, par **Arthur-Lévy** (Calmann-Lévy).

Eugène de Beauharnais était un homme d'une grande bravoure, d'un esprit insignifiant et d'une magnifique prestance. Régulièrement il eût dû faire un bel officier de cavalerie, assuré d'un mariage avantageux. De nos jours, on l'imagine, il aurait gagné des flots de rubans dans les concours hippiques. La destinée lui réservait mieux. C'est bien un mariage pourtant qui a fait la fortune d'Eugène, mais c'est le mariage de sa mère. Il lui a ouvert le grand chemin de la gloire, sur lequel M. Arthur-Lévy nous invite à le suivre, étape par étape.

Chez madame Tallien un jeune général, dont on ne sait s'il a beaucoup d'avenir, mais qui n'a guère de présent, aperçoit Joséphine, veuve de l'incapable et frivole Alexandre de Beauharnais. Il en devient amoureux. Le 13 vendémiaire lui ayant valu un beau commandement, ses moyens de séduction se trouvent soudain augmentés. C'est Joséphine qui va faire des avances. Le 9 mars 1796 le mariage a lieu. Deux jours plus tard le jeune général recevait l'ordre de partir en Italie. Il allait y éblouir le monde et singuliè-

rement son beau-fils qui brûlait de participer aux combats. Le vœu d'Eugène fut bientôt exaucé. A quinze ans et demi il reçut un brevet de sous-lieutenant.

En Égypte, où il fait fonction d'aide de camp auprès du général en chef, Eugène se trouve placé dans une situation délicate. Bonaparte manifeste en sa présence l'indignation que lui inspire la conduite de Joséphine : ne voit-on pas celle-ci se compromettre, en France, avec Hippolyte Charles? Pour apaiser ses rancœurs, le général affiche lui-même sa liaison avec Pauline Fourès. Eugène, bonne âme fourvoyée dans l'histoire, a une autre idée du mariage : il écrit à sa mère pour l'inciter au repos et refuse, discrètement, de commander l'escorte du général, lorsque celui-ci promène en calèche sa nouvelle conquête...

18 brumaire. Bonaparte devient Premier Consul. A Marengo, Eugène conduit une charge brillante, et, quatre mois plus tard, donne une touchante preuve de dévouement filial en faisant passer sa voiture devant celle de son beau-père, pour se rendre à l'Opéra. Ce geste a de la valeur lorsque la police est informée qu'un attentat doit se produire. Les conjurés, victimes de cette petite ruse, prennent la voiture d'Eugène pour celle du Premier Consul... Ils n'ont d'ailleurs pas le temps d'accomplir leur projet et dès le premier geste sont arrêtés...

1804 : Couronnement de l'Empereur. Eugène fait bonne figure dans la cérémonie; mais il n'occupe que la cinquième place dans le cortège. Napoléon qui sait l'ambition et la cupidité des siens n'a pas voulu exciter leur jalousie contre Eugène. En cette journée historique il voudrait éviter les scènes de famille.

En 1805 Napoléon se fait couronner roi d'Italie à Milan. Eugène est élevé à la dignité de vice-roi. Chez Napoléon la générosité n'exclut pas la clairvoyance. Il sait qu'en politique Eugène est un incapable. Aussi la consigne qu'il lui donne est-elle à peu près celle-ci : « Surtout taisez-vous. Un prince qui se tait est redoutable. On peut le croire intelligent. En cas de difficulté consultez-moi. Partout et toujours suivez mes instructions. » Eugène, médusé, obéit passivement, ce qui ne veut pas toujours dire adroitement... Son beau-père, qui a une foi plus ou moins justifiée en l'efficacité des mariages politiques, songe à le marier. Un jour, Eugène se voit mandé d'urgence pour épouser la princesse Auguste de Bavière. Par bonheur les jeunes gens se plaisent : leur ménage sera exemplaire. Mais pour aboutir à cette union, il a fallu que l'Empereur se montrât généreux. Par ses soins la Bavière a été érigée en royaume. A ces conditions l'électeur Maximilien, père de la princesse Auguste a cédé. C'est un prince pratique et il a depuis longtemps l'habitude de « toucher ».

Les lecteurs de la *Revue de Paris* se souviennent peut-être des piquantes aventures de sa jeunesse, alors que, prince de Deux-Ponts, il désolait notre ministre Vergennes par son goût des aventures galantes et l'importance de ses dettes (Voir l'article de M. Grosjean du 15 octobre 1924 et la chronique bibliographique du 15 octobre 1925).

La guerre ayant éclaté de nouveau, Eugène de Beauharnais prend le commandement de l'armée d'Italie. Battu à Sacile par les troupes de l'archiduc Jean, il est vainqueur à Raab (14 juin 1809). L'éclat de cette dernière victoire efface le souvenir des lourdes bévues accomplies par Eugène au lendemain de Sacile. A Milan les Italiens font un accueil enthousiaste à leur cher prince, qu'ils chasseront avec un enthousiasme égal cinq ans plus tard. Époux aimé, père comblé, Eugène est le plus heureux des hommes, jusqu'au jour où la nouvelle du divorce de sa mère lui parvient. Appelé en France, Eugène traverse des heures douloureuses. Sa femme, qui se flattait de devenir un jour impératrice des Français, est furieuse... Le mariage de l'Empereur avec l'archiduchesse Marie-Louise, la naissance du roi de Rome ne sont point événements dont le prince Eugène ait lieu de se réjouir, mais, officier discipliné, il accomplit sans broncher toutes les corvées dont il est chargé. C'est même lui qui fait au prince de Schwarzenberg les premières ouvertures pour le mariage de son beau-père avec Marie-Louise. Étrange commission pour le fils de l'épouse répudiée.

Pendant la campagne de Russie, Eugène se distingue dans tous les combats par son courage et son énergie. Pendant la retraite il gagne le combat de Maro-Jaroslawetz et, un jour, dégage Ney encerclé. Murat ayant abandonné son poste, c'est lui, qui après le départ de l'Empereur pour la France, prend le commandement des débris de la Grande Armée. Napoléon n'est que médiocrement satisfait d'ailleurs de la manière dont il s'en tire et n'apprécie pas davantage sa marche sur Dresde en mai 1813. Revenu en Italie le prince Eugène trouve une situation difficile. Murat a trahi. Les Alliés, encouragés par cette première défection, tentent de gagner à son tour le vice-roi; indigné celui-ci repousse leurs offres. Cela est bien, mais il commet sans tarder un elourde faute, qui n'est peut-être pas étrangère à la perte de la France. « Si Murat passe à l'ennemi, ramenez votre armée en France », lui avait dit l'Empereur. Sous prétexte que la trahison de Murat n'est pas absolument officielle (elle est pourtant certaine) Eugène ne bouge pas. A ce propos Marmont, dans ses Mémoires, a formellement accusé le prince Eugène de trahison. Un procès plaidé en 1857 a innocenté de ce chef la mémoire du prince Eugène. Loyal il le fut sans doute, mais aussi prodigieusement au-dessous de sa tâche. S'il avait eu l'appoint de l'armée d'Italie,

que n'eût pas obtenu le génie de Napoléon pendant sa merveilleuse campagne de 1814?

Mieux vaudrait pouvoir passer sous silence les derniers chapitres de la vie du prince Eugène. Ils ne lui font guère honneur. Au congrès de Vienne, on le voit qui quête un royaume. Grâce à l'appui dn tsar Alexandre, qui « flirte » avec la reine Hortense, le pauvre ex-vice-roi obtient de la charité de nos ennemis la principauté de Ponte-Corvo, *à prendre* dans le royaume de Naples. Mais le retour de l'île d'Elbe brouille les cartes. Bien que chambré par sa femme, redevenue très bavaroise, Eugène se terre pendant les Cent-Jours, on l'oubliera à l'heure de la distribution finale et il terminera ses jours obscurément à Munich, prince bavarois, duc de Leuchtenberg. S'il n'avait obtenu de son beau-père, le roi de Bavière, qu'il sauvât La Valette réfugié dans ses États, on pourrait croire qu'il a complètement oublié la France.... Tandis que pour le duc de Leuchtenberg coulent de paisibles journées germaines, Napoléon, abandonné par tous les siens, vit à Sainte-Hélène des années de souffrance, étroitement surveillé par des geôliers anglais, plus implacables et plus stupides les uns que les autres, de l'avis même de leurs compatriotes.

Au fait c'est à Napoléon que ne cesse d'aller le meilleur de notre curiosité; et l'on pense bien que M. Arthur-Lévy, admirateur passionné de l'Empereur, ne déçoit point notre attente. Une fois de plus il nous donne, dans son beau livre, l'occasion d'admirer la prodigieuse puissance de travail de ce chef, qui ne fut point infaillible, sans doute, mais demeure malgré tout le plus grand des hommes de guerre et des organisateurs.

Fonction de X, par **Gilbert Mauge** (Kra).

Jacques Brême est touché de ce que l'on appelle assez commodément le mal du siècle, cette inquiétude de l'esprit et du cœur dont toutes les générations, les unes après les autres, décident avec orgueil qu'elles sont les premières victimes. Ce n'est plus à vrai dire l'ardeur romantique qui s'enivre de vie et d'amour en invoquant Dieu ou en maudissant la fatalité. C'est une inaptitude douloureuse à sentir. Un désir l'effleure-t-il, Jacques Brême en un instant le déchire et le tue à force d'analyse. Cette besogne destructrice est la seule qui le séduise : il l'accomplit d'ailleurs avec une subtilité raffinée, qui est piquante. Tous les gestes de sa vie deviennent le point de départ de longues méditations poursuivies au hasard des associations d'idées. Une sensation de solitude amène une réflexion linguistique, origine d'observations sur la métaphysique et la science, que Jacques Brême révère et méprise. Le moi s'évade, aussi bien celui de Jacques que celui de la femme à laquelle il songe sans

ardeur, ombre manœuvrée par les circonstances, les souvenirs, tout l'inconnu, en un mot *fonction de x*. Sous une forme un peu hermétique parfois, mais toujours séduisante, Gilbert Mauge a heureusement fixé quelques-uns des aspects de la crise intellectuelle, où beaucoup de nos contemporains se débattent.

Le Salon de madame Arman de Caillavet,
par **Jeanne-Maurice Pouquet** (Hachette).

Il y a eu de tout temps des salons littéraires. Je crois que dans la Grèce alexandrine ils se tenaient chez les courtisanes. Depuis ils se sont beaucoup déplacés et le plus souvent établis dans les plus honorables maisons de la société. Un philosophe aimerait à s'interroger sur leur rôle. Sont-ce avant tout endroits commodes pour la réunion de grands esprits et réellement marchés d'idées? Sont-ce arènes où des gens intelligents se font contempler par d'autres qui le sont moins et vice-versa? Sont-ils faits pour inspirer le mérite ou préparer la distribution des récompenses? Les principes ne sont pas fixés, ils doivent d'ailleurs varier de salon à salon. Quelle que soit l'hypothèse à retenir, il apparaît bien qu'ils sont quelquefois utiles et presque toujours, selon le mot de Sylvia dans *le jeu de l'amour et du hasard*, « plaisants ».

Celui de madame de Caillavet a tiré un lustre inégalé de la présence régulière d'Anatole France. On eût aimé que, pour compléter les enseignements fournis par les nombreux écrivains qui, dans un esprit plus ou moins amical, plus ou moins compréhensif, ont recueilli des propos d'Anatole France, quelque invisible sténographe se fût installé dans le salon de madame de Caillavet pour y saisir au vol les propos du maître. Hélas il n'en a rien été, mais, pour nous consoler, madame Pouquet nous apporte une magnifique moisson de lettres d'Anatole France, et cent anecdotes plus amusantes les unes que les autres sur France en ménage, France en voyage, France en villégiature. Ici une expédition à Florence, accomplie en compagnie de madame Arman de Caillavet, nous éclaire sur la composition du *Lys Rouge*. Ailleurs nous trouvons en la première épouse d'Anatole France le modèle de madame Bergeret et nous voyons France, semblable au paisible et malicieux humaniste qu'il inventa, piétiner, dans une véhémente crise d'irritation conjugale, un mannequin d'osier qu'une main obstinée venait chaque jour dresser dans son cabinet de travail. Aux repas, France regardait son épouse, *comme si elle n'était pas*; lorsque, enfin, il fut las de contempler un corps translucide, las de subir des reproches amers, il déserta sans plus attendre une maison qui ne lui plaisait pas. Un jour où madame France s'occupait activement à morigéner son

mari, elle eut la surprise de le voir gagner la porte puis descendre dans la rue. Des passants étonnés virent un France en calotte et robe de chambre suivre sans hâte le trottoir de la rue Chalgrin. Sur un écritoire qu'il tenait à la main se trouvait l'article dont il venait d'interrompre la rédaction. Ce fut ainsi que le maître déserta, à jamais, le domicile conjugal...

Les amateurs de sources connaîtront de grandes joies en lisant le livre de madame Pouquet. Après France, Proust. En apprenant comment *Marcel* entreprit, par de savantes manœuvres, d'obtenir la photographie d'une femme qui lui plaisait, ils songeront au héros du *Temps perdu* et aux patients efforts accomplis par lui auprès de Saint-Loup pour obtenir le portrait de la duchesse de Guermantes.

Auprès de Proust apparaissent le commandant Henri Rivière, le héros du Tonkin, Charles Maurras, Jacques Coulangheon, tous amis et admirateurs de madame de Caillavet. Les lettres de Coulangheon sont belles et nombreuses. Ce sont parfois de véritables examens de conscience qui prouvent assez la confiance parfaite que madame de Caillavet savait inspirer à ses protégés.

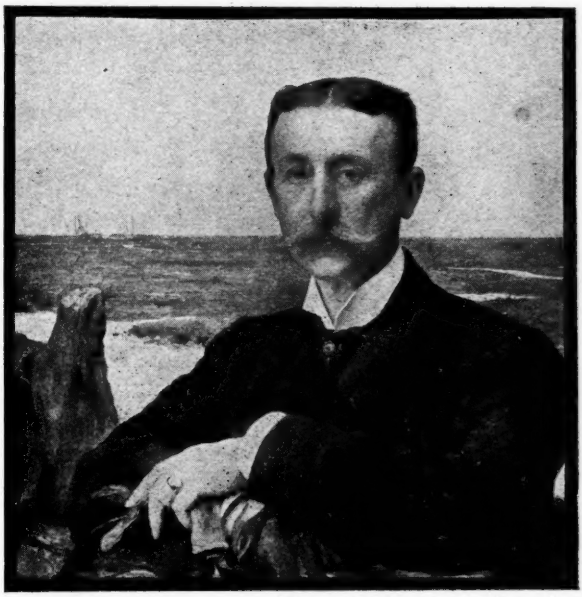
A France madame Arman a rendu le plus grand de tous les services. Elle l'a obligé à travailler et nous lui devons ainsi quelques-unes des plus belles œuvres du maître. Sans elle, bien souvent, ce flâneur désabusé, ne se fût pas décidé à prendre la plume. Madame Arman avait par surcroît un esprit critique très affiné et un excellent jugement. Il est possible que quelques passages des articles signés Gérôme, quelques courts fragments de *la Vie littéraire* lui soient dûs. Mais le fait est rare, il ne faudrait pas pousser trop loin les hypothèses. Madame Pouquet laisse comprendre que, dans leur composition même, certains romans d'Anatole France ont dû beaucoup à madame Arman. C'est possible, mais lorsque madame Arman travaillait pour son compte — car il lui arriva d'écrire des romans — la réussite était plus contestable, on ne saurait l'oublier. Je viens de relire son *Histoire d'une demoiselle de modes* qu'elle a signée du pseudonyme Philippe Lautrey. C'est assez faible. Sans parler du style, la psychologie est superficielle. Le sujet très mince.

Limitons donc à ceci l'influence de madame Arman : elle a été une animatrice. C'est en l'espèce un bien beau rôle, pour laquelle on ne saurait trop lui vouer de reconnaissance. Et il faut savoir gré à madame Pouquet d'avoir invoqué si parfaitement la femme de cœur et d'esprit qui a stimulé la nonchalance du maître... et aussi lui a fourni d'utiles données sur l'existence d'un monde, auquel il lui avait plu jusqu'alors de demeurer étranger.

MARCEL THIÉBAUT

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. André CHAUMEIX, Directeur de la Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Élysées. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.



(D'après le tableau de E. Maxence)

RENÉ BAZIN

de l'Académie Française

Baltus le Lorrain

Le Roman de la Lorraine redevenue française

Un volume (340 pages) 7 fr. 50

Première édition, édition originale, tirée à 1 000 exemplaires non numérotés sur papier Outhenin Chalandre. Prix . . . . . **12** fr.

CALMANN-LÉVY, Éditeurs, 3, rue Auber - PARIS (9e)

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS, SEINE ET SEINE-ET-OISE	80 »	41 »	21.50
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES	86 »	44 »	23 »
ÉTRANGER	98 »	50 »	26 »

Pour l'Afrique du Sud, l'Albanie, le Canada, la Chine, le Danemark, Dantzig, République Dominicaine, Esthonie, États-Unis, Finlande, Grande-Bretagne, Indes Britanniques, Indes Néerlandaises, Irlande, Islande, Lithuanie, Mexique, Norvège, Nouvelle-Zélande, Pays-Bas, Suède, Suisse, Turquie : 115 » 60 » 32 »

LA LIVRAISON — 240 pages — **5** francs.

On s'abonne à la Revue de Paris, *3, rue Auber, dans toutes les librairies, dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger et aussi en utilisant le compte de* Chèques postaux *de la* Revue de Paris, n° 360-50, *rue Saint-Roch, Paris.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Prière de joindre la somme de 1 franc *et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.*

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue doivent être adressés à la Revue de Paris, *3, rue Auber.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La Revue de Paris *décline la responsabilité des manuscrits qui lui sont confiés.*

Première Table décennale (1894-1903). *Prix* . . . . . 2 fr. 50
Deuxième Table décennale (1903-1913). *Prix* . . . . . 3 fr. 50

P. Brodard, imprimeur de la *Revue de Paris*, 111, avenue des Champs-Élysées, Paris.